ERABLE

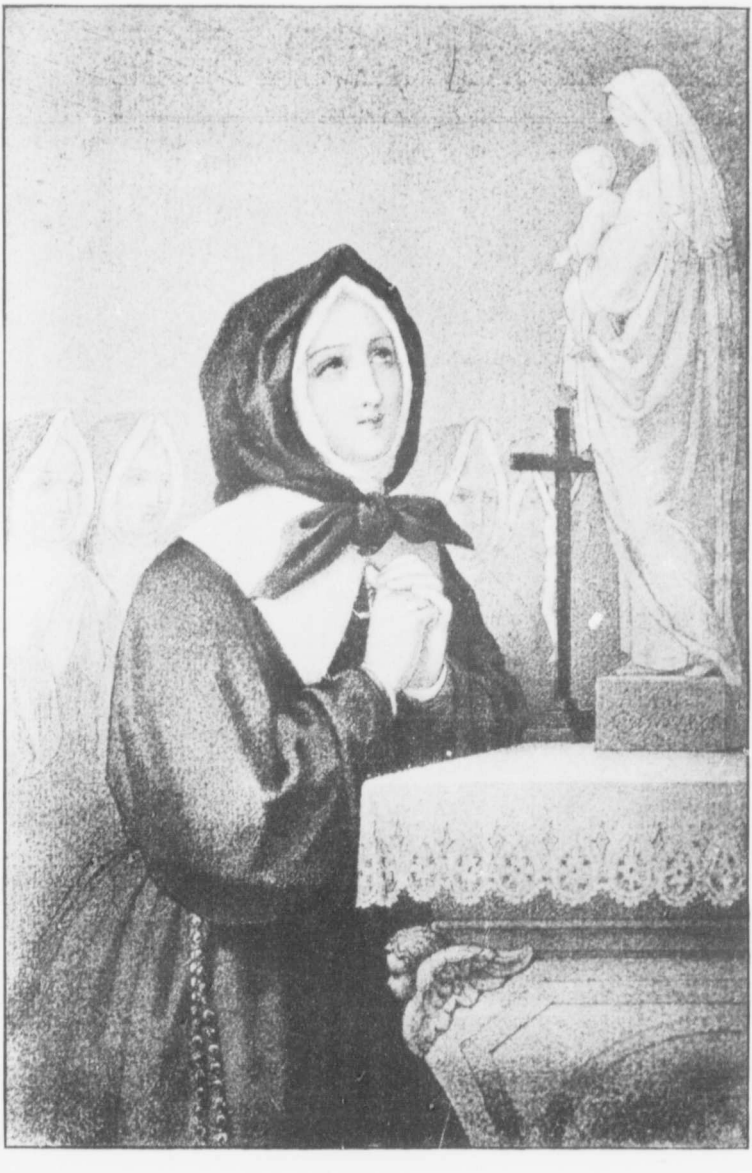
aerite Bourgeoys

3 2356 02521 1036

CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME DE MONTRÉAL

LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARGUERITE BOURGEOYS



Marguerite Bourgeoys.

LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARGUERITE BOURGEOYS

SA VIE ET SON TEMPS

BX
4705
B772
D795
1910
F

PAR

Margaret-Mary DRUMMOND

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

Joseph BRUNEAU, P. S. S.

Directeur au Séminaire St Mary's, Baltimore, Md.

BIBLIOTHÈQUE
1964
UNIVERSITÉ LAVAL

MONTRÉAL
CHEZ LES SŒURS
DE LA CONGRÉGATION DE
NOTRE-DAME

PARIS
LIBRAIRIE VIC ET AMAT
Charles AMAT, Éditeur
11, rue Cassette, 11

AVANT-PROPOS

On a écrit plusieurs vies de la vénérable Marguerite Bourgeoys. La plus connue est de 1853 : elle est, comme plusieurs autres ouvrages de M. Faillon, assez volumineuse : deux gros volumes in-8° ; et on la dit épuisée. Aussi c'est sans surprise que nous avions eu le plaisir d'apprendre qu'un biographe, qui a fait ses preuves comme écrivain et comme historien, préparait une vie nouvelle. Son travail se trouve malheureusement entravé et retardé par une sérieuse fatigue des yeux. On a pensé qu'en attendant, il y aurait place pour une biographie assez complète pour être utile, pas assez parfaite ni définitive pour rendre inutile celle qu'on aime toujours à espérer pour un avenir pas trop lointain.

Justement, une des filles de la vénérable fondatrice venait de publier, en anglais, une biographie sans prétention, mais aussi intéressante qu'édifiante. On a cru qu'on ne pouvait mieux faire que de la donner au public en français. Le traducteur a eu la bonne fortune, un jour, d'emporter en voyage cet ouvrage de Sœur Drummond. Grâce à lui, il a trouvé relativement court

un long trajet d'Antigonish à Montréal, qu'avait allongé encore un formidable retard de onze heures, causé par les neiges. Il espère que son travail de traduction n'aura pas enlevé à ce livre tout le charme qu'il y avait trouvé à première lecture, et qu'il a trouvé encore chaque fois qu'il l'a relu depuis.

L'attention se trouve attirée vers le Canada. Le Congrès eucharistique du mois de septembre 1910 amènera sans doute nombre de Français à Montréal. Ils auront plaisir, pensons-nous, à connaître les gloires qui entourent les origines de cette nouvelle France, dont on a dit justement :

Son histoire est une épopée.

En remontant le cours du Saint-Laurent, ils aimeront à se rappeler les courageux pionniers qui ont apporté de notre France le flambeau de la foi et de la civilisation. Faire connaissance avec Marguerite Bourgeoys, sa vie et son temps, les aidera à réaliser cette préparation d'âme nécessaire pour qui veut bien comprendre le Canada. S'il leur faut un livre de lecture spirituelle pour le voyage, ou, une fois rentrés au pays, un *memento* qui ferait revivre le paysage, les scènes, l'histoire, les institutions, les convictions religieuses du Canada ; on croit que ce petit livre est tout à fait capable de répondre à leurs désirs et de remplir ce double rôle.

JOSEPH BRUNEAU, *p. S.-S.*

Lyon, fête de sainte Marguerite,
20 juillet 1909.

ARCHEVÊCHÉ

DE

MONTRÉAL

Montréal, le 19 février 1910.

Monsieur l'abbé Joseph Bruneau, de la Compagnie de Saint-Sulpice, au Séminaire de Sainte-Marie, Baltimore, Md.

Mon cher Monsieur l'Abbé,

Votre traduction de la Vie de la Vénérable Mère Marguerite Bourgeoys sera bientôt prête, et vous me rappelez aimablement l'engagement que j'ai pris naguère de vous écrire une lettre-préface. C'est de grand cœur, croyez-le bien, que je me rends à votre invitation.

Déjà j'avais été très heureux, il y a quatre ans, d'offrir mes meilleurs vœux et d'accorder mes plus affectueuses bénédictions à l'auteur de *The Venerable Margaret Bourgeoys*. Maintenant nous aurons le plaisir de lire ce très beau livre en français. Certes, on ne saurait trop louer le talent de l'auteur de langue anglaise, et votre traduction elle-même, Monsieur l'Abbé, sera un juste hommage à son mérite. Mais on ne peut perdre de vue que la vénérable héroïne dont il est question est une fille de France, et que, c'est en français, d'abord, que la première maîtresse d'école de

Montréal a catéchisé et instruit les petits enfants. Vous avez donc été bien inspiré en entreprenant votre travail et je vous en félicite sincèrement.

Votre traduction, Monsieur l'Abbé, arrive bien à son heure. Il y a un mois à peine, — le 18 janvier dernier — avait lieu à Rome, avec « plein succès », la deuxième séance du procès dit « de l'héroïcité des vertus » de l'admirable servante de Dieu, dont votre livre raconte la vie. Le Canada catholique, où sont partout répandues les Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, et Montréal surtout, ont les yeux et la pensée du cœur tournés vers Rome. Dans la plus entière confiance, nous « espérons » le décret de béatification qui nous permettra de placer Marguerite Bourgeoys sur nos autels. Si le ciel exauce nos vœux, laissez-moi ajouter, cher Monsieur l'Abbé, que c'est votre livre en mains que nous irons prier au pied de la statue et devant l'image de Marguerite.

De ce livre j'ai lu, Monsieur l'Abbé, les bonnes pages que vous m'avez fait tenir. J'en ai la conviction, il sera ce qu'il doit être et ce que je souhaitais qu'il fût. Que de bonnes et saintes pensées il suggérera aux âmes amies de Dieu et désireuses de travailler à sa plus grande gloire ! Que de souvenirs précieux il rappellera, qui peuvent

embaumer une vie chrétienne et surtout une vie religieuse !

Des souvenirs, il m'en venait en foule en vous lisant. C'est de Ville-Marie que Marguerite Bourgeoys fut l'apôtre dans l'œuvre de l'éducation de l'enfance, et c'est de Ville-Marie que la bonté de Dieu m'a fait l'archevêque. C'est à Troyes, que Marguerite est née, en 1620, alors que le Canada venait de naître, et c'est à l'église Saint-Jean qu'elle fut baptisée, comme sous la protection de ce Baptiste du Christ qui devait être aussi le patron de notre nationalité, et je me rappelle, au cours d'un voyage que je faisais en Europe, jeune prêtre, en 1884, d'avoir prié à Troyes, dans l'église Saint-Jean, en pensant à la fondatrice de notre chère Congrégation de Notre-Dame, d'avoir regardé d'un œil ému et d'avoir baisé avec respect la page jaunie du vieux registre où est inscrit l'acte de baptême de notre pieuse héroïne. C'est à Montréal enfin, que fut commencé le procès de béatification dont nous attendons maintenant l'issue favorable, et je ne puis pas ne pas me souvenir, pour en bénir Dieu, de la part que je fus chargé de prendre dans cette cause si chère au cœur de mon regretté prédécesseur, Mgr Fabre, à la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal et au Canada catholique tout entier.

Daigne le Seigneur exaucer nos vœux ! Qu'il récompense votre zèle, Monsieur l'Abbé, en vous donnant de faire par votre beau livre beaucoup de bien ! Je sais que vous n'avez pas d'autre désir.

Agréez, Monsieur l'abbé, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

† Paul,
Archevêque de Montréal.

APPROBATION DE L'ÉDITION ORIGINALE

Montréal, 4 août 1906.

A la Révérende Mère Saint-Anaclet,
Supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame

Ma Révérende Mère,

Je croyais connaître assez bien les hauts faits et les nobles caractères qui illustrent nos origines canadiennes. Cette nouvelle vie de la Mère Bourgeoys est pour moi une révélation. Du commencement à la fin, en parcourant ces pages si intéressantes, on ne peut s'empêcher d'admirer les voies extraordinaires par lesquelles la divine Providence a conduit l'âme si vraiment apostolique de cette sainte religieuse jusqu'au complet développement de son œuvre si féconde en résultats pour la religion et l'humanité. La généreuse et constante fidélité de la vénérable Marguerite Bourgeoys à faire la volonté de Dieu, son courage et sa vaillance si bien relevés par sa modestie, sa douceur et sa sérénité au milieu de dures épreuves et d'amères déceptions, toutes ces qualités réunies forment un ravissant portrait d'une vraie servante de Dieu.

C'est une dette de gratitude qu'ont contracté nos catholiques envers l'auteur de cette admirable biographie de votre fondatrice. L'art remarquable avec lequel elle a su relier la vie de son héroïne avec les incidents les plus glorieux et les plus pathétiques de l'histoire de notre

Ville-Marie, rehausse encore le prix de son œuvre. J'espere que ce délicieux volume atteindra nombre de lecteurs, surtout parmi la jeunesse canadienne, qui y trouvera un record glorieux des mâles vertus de nos ancêtres, en même temps qu'un préservatif contre les publications empoisonnées de notre époque.

Pour ma part, je me réjouis de voir offrir ce nouvel hommage aux vertus si hautes de la vénérable Marguerite Bourgeoys, dans l'espérance qu'il pourra hâter le jour — pour ce jour, vous le savez, j'ai prié et travaillé dans la mesure de mes faibles forces — où l'Église placera son nom parmi les saints canonisés.

Croyez-moi, Ma Révérende Mère,

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur.

† PAUL,
Archevêque de Montréal.

AFFECTUEUX HOMMAGE

A

MARIE IMMACULÉE

RECONNAISSANCE

A LA PREMIÈRE MAITRESSE D'ÉCOLE

DE VILLE-MARIE

MARGUERITE BOURGEOYS

DÉCLARÉE VÉNÉRABLE

PAR

SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

7 DÉCEMBRE 1878

A CETTE DOUBLE FIN

CETTE HISTOIRE DE LA VÉNÉRABLE FONDATRICE

EST DÉDIÉE AUX

ÉLÈVES DU PASSÉ ET DU PRÉSENT

PAR UNE RELIGIEUSE

DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

PRÉFACE

La biographie qu'on présente ici au public mérite d'arrêter l'attention de tous les catholiques. La vénérable Marguerite Bourgeoys s'y révèle comme une vaillante héroïne, à l'esprit bien équilibré, d'une force de caractère tranquille et peu commune, d'une foi intense, d'une profonde humilité et d'une charité brûlante pour Dieu et le prochain.

Pour les Canadiens, cette vie est d'un intérêt spécial. Marguerite Bourgeoys, encore qu'elle n'ait jamais ambitionné pareille distinction, est un de ces caractères héroïques qui sont le plus glorieux apanage de notre Canada. Associée à l'œuvre de ce pionnier du catholicisme à Montréal, cet homme de Dieu sans peur et sans reproche qu'était Chomedey de Maisonneuve, elle demeure à côté de lui un modèle d'inflexible sentiment du devoir et du zèle le plus ardent. De Maisonneuve, en soldat valeureux, reste au poste avancé qu'entourent mille dangers, et le maintient presque miraculeusement ; puis, quand la jalousie du Gouverneur

général le rappelle en France, il accepte cet ordre arbitraire comme une manifestation de la volonté de Dieu, et il finit ses jours solitaires dans l'obscurité et la sainteté. Marguerite, au contraire, travailla à l'éducation de la colonie, qui progressait lentement au milieu de traverses de tout genre, et il lui fut donné de constater avant sa mort, à l'âge de quatre-vingts ans, que son œuvre prospérait en dépit de cruelles vicissitudes. Chez tous les deux, nous pouvons admirer la même pureté d'intention, attestée, chez l'un, par un échec apparent, qui devant Dieu était un succès durable, manifestée, chez l'autre, par une constance invincible à lutter contre les obstacles qui se dressaient de tous côtés.

Cette vie nous montre, comme on le trouve seulement chez les grands saints, l'effort personnel combiné avec l'abandon à la Providence, la constance à poursuivre un but unique avec la conformité absolue à la volonté de Dieu, la défiance de soi avec le courage le plus héroïque. Il suffit d'ouvrir cette biographie pour se rendre compte de quelle façon merveilleuse toute la vie de Marguerite Bourgeoys fut guidée par la Providence, et pour admirer la promptitude avec laquelle elle se rendait aux moindres désirs de Dieu. Dès l'âge de douze ans, elle se trouva, par le fait des circonstances, amenée à assumer la responsabilité

et les devoirs de l'enseignement, qui devait être la passion de toute sa vie. Devenue jeune fille, la précoce piété de son enfance se changea en un ardent désir de la vie religieuse. Elle s'adressa au Carmel, mais ne fut pas acceptée. Le Saint-Esprit inspire souvent de ces désirs, qui ne peuvent être satisfaits, aux âmes qu'il destine à une vie d'activité intense, afin de les affermir et de les enraciner dans une sainte union avec lui et de leur faire garder, au milieu des soucis et des distractions de leurs vies affairées, le plus profond recueillement d'âme.

Ces pages sont remplies du récit des efforts de Marguerite et de la manière dont elle a profité des occasions que lui avait ménagées la Providence. On y verra comment, par exemple, elle accepta du premier coup l'offre de M. de Maisonneuve, de s'embarquer pour Montréal et d'aller passer toute sa vie dans une colonie où on risquait à chaque instant de périr de la main des féroces Iroquois ; comment, à trois reprises, elle brave les périls et les incommodités d'une double traversée de l'Océan dans la pauvreté la plus absolue ; comment les mortifications qu'elle s'impose chaque jour, en plus de ce qu'elle a à souffrir, font l'admiration de ses compagnes de voyage ; comment, à l'âge de soixante-neuf ans, elle fait cent quatre-vingt milles à pied, dans la neige,

pour aller conférer avec l'évêque de Québec sur une entreprise qu'il lui avait proposée.

La fondation d'un ordre enseignant non cloîtré fut la grande idée de son âge mûr. A cette époque, c'était d'une étrange nouveauté. Jusqu'alors l'éducation des filles était exclusivement entre les mains des ordres cloîtrés, pour la bonne raison que tous les ordres de femmes observaient la clôture. Au commencement du XVII^e siècle, saint François de Sales, cet exemple vivant de perfection dans la vie commune, exigeait la clôture, dont sainte Jeanne-Françoise de Chantal, fondatrice de la Visitation, aurait voulu se dispenser. A l'époque de Marguerite, on conservait le souvenir de l'infructueuse tentative faite par Mary Ward, pour obtenir une autorisation en faveur d'un ordre non cloîtré. Il n'est donc pas surprenant que Marguerite Bourgeoys ait eu à opposer une résistance respectueuse aux pressantes propositions que lui firent deux évêques de Québec d'incorporer sa Congrégation à l'ordre des Ursulines. Ces deux efforts, bien intentionnés, sans doute, furent faits aux heures les plus difficiles de son existence, le premier par M^gr de Laval, immédiatement après l'incendie qui détruisit le couvent, alors que les Sœurs étaient dans le plus complet dénûment; le second, par M^gr de Saint-Vallier, alors que l'âge avait complètement affaibli Marguerite. En ces deux occa-

sions, ses protestations si calmes convainquirent les zélés prélats qu'elle exécutait vraiment les desseins de Dieu.

La défiance que Marguerite avait d'elle-même, en dépit des grandes choses qu'elle faisait, est la meilleure preuve de son humilité. Deux fois elle insista auprès de ses filles pour les convaincre de son incapacité et de l'avantage qu'elles auraient à élire une autre supérieure, et deux fois la seule supérieure possible fut enlevée par la mort, de sorte qu'en ces deux occasions Marguerite dut reprendre le fardeau. Mais cette sainte défiance de soi s'alliait chez elle avec le plus noble courage. Un exemple très frappant, c'est son refus d'accepter une donation qui aurait assuré l'avenir de sa communauté, et qu'on lui offrait au début même de son œuvre. Ceux-là seuls qui ont été tenaillés par la pauvreté peuvent se rendre compte de la courageuse confiance en Dieu que cela suppose. Elle craignait que l'assurance de ne manquer de rien mît en péril l'esprit de pauvreté qu'elle estimait le boulevard de la vie religieuse, et cette crainte la rendit brave jusqu'à l'héroïsme, en fait de confiance en Dieu.

Tout humble et cachée que fût la vie de Marguerite, elle s'écoula dans une atmosphère de vertu si élevée, qu'elle semblait à peine réelle à ceux qui « ne perçoivent pas les choses qui sont

de l'esprit de Dieu ». Il était donc utile de montrer que sa sainteté n'était pas un fait isolé dans la vie canadienne de cette époque ; et donc opportun de consacrer quelques chapitres à ce qui pourrait paraître digression, tels que l'épisode de Dollard et les courtes notices consacrées à Catherine Tegukwitha et à Jeanne Le Ber.

C'était une époque héroïque. Tout le pays était imprégné de la foi catholique en sa pureté native, et sans la moindre alliance d'erreur ; il semble presque naturel qu'à cette période d'intégrité doctrinale, le Canada ait pu se glorifier d'une femme comme Marguerite Bourgeoys, positive et cependant enthousiaste, finissant ses jours dans une obscurité aimée, après avoir exercé pendant quarante ans une autorité étonnante ; fondant, au prix de grands labeurs, un ordre durable de religieuses dévouées, et finalement faisant le sacrifice de sa vie pour prolonger celle d'une autre.

Lewis DRUMMOND, S. J.

Saint Boniface, Manitoba
26 janvier 1907.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Troyes. — La famille Bourgeoys. — Naissance de Marguerite. — La petite maîtresse d'école. — Premières épreuves. — Une lourde responsabilité. — Enfance et premières années. — La puissance d'un regard de Marie. . 1

CHAPITRE II. — La Congrégation de la Sainte Vierge. — Tout pour Dieu. — De la lumière. — Déception. — Séparation. — Consolation d'En-haut. — Une vision. 9

CHAPITRE III. — Le chevalier de Notre-Dame. — « Folle entreprise ». — Retour en France. — En songe. — Ce qu'il advient d'un songe. — Enfin de la lumière ! — Hésitation. — Allez, je serai avec vous 15

CHAPITRE IV. — Un voyage à Paris. — En diligence. — Paris. — Terrible épreuve. — Problème résolu. — De Paris à Orléans. — Échec. — Voyage à Nantes. — Sur la Loire. — Nouvelle humiliation. — Arrivée. — Accueil sévère. — Dernier conflit. — Repos. 23

CHAPITRE V. — Saint-Nazaire. — Préparation. — Une traversée en 1653. — La fièvre à bord. — Garde-malade et institutrice. — Pénible voyage. — Enfin le Canada. — Cordiale réception 31

CHAPITRE VI. — Opposition. — Bonnes âmes. — Triomphe de la fidélité. — Ville-Marie. — Regard

en arrière. — La croix de la Montagne. — Tâche dangereuse. — Merveilles de charité. — « Un cœur et une âme. » — Héros de la Croix 37

Chapitre VII. — Une importante décision. — Les Sulpiciens au Canada. — Communauté naissante. — Un projet et une défense. — Premiers fruits d'un apostolat. — Le fardeau devient trop lourd. — Plan de Marguerite 49

Chapitre VIII. — Ouverture providentielle. — Traversée mouvementée. — Douce France. — Braves recrues. — Le sacrifice d'un père. — Voyage accidenté. — De Paris à La Rochelle. — Le *Saint-André* met à la voile. — Terrible expérience. — Nouvelles responsabilités. — De Québec à Ville-Marie. 57

Chapitre IX. — Une humble demeure. — Au travail. — Vie intense. — L'idéal en action. — Nouvelles fondations. — Mariage sommairement arrangé. — L'influence d'une femme 67

Chapitre X. — Espérances déçues. — Attaque des Iroquois. — Plan audacieux de Dollard. — Comment les héros se préparent à mourir. — Le serment. — Derniers adieux. — La rencontre. — Le siège. — Le blocus. — Désertion des alliés. — Explosion fatale. — La défaite de Dollard sauve la compagnie 75

Chapitre XI. — Excellents résultats. — Reprise des hostilités. — Une héroïne de Ville-Marie. — Entourée d'ennemis. — Outrages des Iroquois. — Mouchoir merveilleux. — Lambert Closse. — 1663. — Ville-Marie perd son fondateur. — Fin de l'âge héroïque. — La Congrégation en 1669. — Hommage public. — Visite pastorale. — Pas assez de bras. — Retour en France 87

Chapitre XII. — Voyage interrompu. — Arrivée à La Rochelle. — Le voyage à Paris. — Dans la capi-

tale. — Confiance récompensée. — Visite à de Maisonneuve. — Étrange réunion. — Un ami à la cour. — Dunkerque. — Louis XIV accorde des lettres patentes. — En quête de novices. — Six recrues. — Pierre Chevrier, baron de Fécamp. — De Paris à Rouen. — Pénible attente. — Notre-Dame des Neiges. — Retour au Canada 101

Chapitre XIII. — Mauvaises nouvelles. — Joyeux accueil. — Réelle pauvreté. — Regards historiques. — Foire annuelle. 117

Chapitre XIV. — Notre-Dame de Bon-Secours. — On reprend les travaux. — Préliminaires. — Comment fut bâtie la première église. — Renouveau de ferveur. — Regard en arrière 125

Chapitre XV. — Vingt ans après. — La prière de la foi. — Vaisseaux en retard. — Nouvelles merveilles. — Une belle vie. 133

Chapitre XVI. — Mgr de Laval visite Ville-Marie. — Approbation épiscopale. — Quelque chose manque. — Marguerite se résout à faire un troisième voyage en France. — La première supérieure de la Congrégation de Notre-Dame. — A Québec. — La traversée. — Récit de Marguerite. — Une déception. — Plan de règle. — Retour. — Un moment d'angoisse. — Sauvés ! — Québec. . . 141

Chapitre XVII. — Digression. — Catherine Tegukwitha. — Merveilleuse grâce. — Une visite à la hutte de son oncle. — Le jeune néophyte. — Baptême. — Fuite. — La vie à Caughnawaga. — Un voyage à Ville-Marie. — La première vierge indienne. — Morte de langueur. — La couronne est conquise. 153

Chapitre XVIII. — Une étincelle et ses résultats. — Zèle pour la conversion des Indiens. — Vains efforts. — Établissements chrétiens. — La mission de la Montagne. — Éducation des petits Indiens. — La mission est confiée à la Mère Bourgeoys. —

Difficulté et succès. — Belles conversions. — Sœur Barbier à la mission de la Montagne . . . 159
Chapitre XIX. — Au fil de l'histoire. — Premières postulantes canadiennes. — Terrible épreuve. — La Providence prend soin des siens. — Offre de Mgr de Laval. — Confiance récompensée. — Couvent rebâti. — Les novices affluent. — Ce que Marguerite demandait à ses filles 173
Chapitre XX. — Un peu d'histoire. — Missions canadiennes. — Éloquent plaidoyer. — Pauvreté des premières maisons. — Adieux de Marguerite. — La fête patronale de la Congrégation. — Transformation de l'Ile-d'Orléans. — Paroles de louange. — L' « hôpital général ». — Héroïque entreprise. — Épreuves spirituelles. — Encore les fondations de Québec. — Nouvelle intervention de la Providence. — Nouvelles missions 185
Chapitre XXI. — Le calme revient. — Le fardeau est enlevé. — Élection de Sœur Barbier. — Changements à la mission de la Montagne. — La règle est approuvée. — Nouveaux efforts de Mgr de Saint-Vallier. — L'incendie de l'Hôtel-Dieu. — L'hôte divin du tabernacle. — Touchante procession. . 199
Chapitre XXII. — Jeanne Le Ber. — Premières années. — Perte est gain. — Une nouvelle Catherine de Sienne. — Recluse. — Jeanne et la Congrégation. — Travail. Prière. Danger évité. — Jeanne Le Ber et Marguerite Bourgeoys. — Dernier soupir. 209
Chapitre XXIII. — Encore la règle. — Mgr de Saint-Vallier finit par céder. — Première profession. — Sœur du Saint-Sacrement. — Élections. — *Nunc dimittis*. — Dernier acte d'humilité. — Cachée en Dieu avec le Christ 221
Chapitre XXIV. — Dernier travail. — Testament spirituel. — Esprit évangélique de Marguerite. — La Sainte Vierge est son idéal. — Les enseigne-

ments de Marguerite et ses exemples. — Prière d'une Mère. 227

Chapitre XXV. — La récompense approche. — Suprême sacrifice. — En maladie comme en santé. — Derniers conseils. — L'heure approche. — Dieu vient chercher son épouse. — Un rayon de gloire. 237

Chapitre XXVI. — La gratitude d'un peuple. — Dernier tribut. — Gloire divine et humaine. — L'institut de Marguerite Bourgeoys. — Dernier regard. — Héroïne et apôtre. — Prière de ses enfants . 245

LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARGUERITE BOURGEOYS

CHAPITRE PREMIER

TROYES. — LA FAMILLE BOURGEOYS. — NAISSANCE DE MARGUERITE. — LA PETITE MAITRESSE D'ÉCOLE. — PREMIÈRES ÉPREUVES. — UNE LOURDE RESPONSABILITÉ. — ENFANCE ET PREMIÈRES ANNÉES. — LA PUISSANCE D'UN REGARD DE MARIE.

Dans les premières années du XVII^e^ siècle, alors qu'en France régnait Louis XIII et que sur le trône d'Angleterre siégeait Jacques I^er^, l'ennemi juré des catholiques et des puritains, un courant d'intense ferveur religieuse passa sur les deux pays. Les âmes s'y arrachaient aux intérêts et aux occupations vulgaires, les cœurs tressaillaient d'un enthousiasme incroyable : mais quelle différence dans l'objet et la cause de ce mouvement religieux en France et en Angleterre !

Les Puritains, cruellement persécutés par le roi d'Angleterre, ne demandaient que la liberté de pratiquer leur austère religion. En vain avaient-ils demandé cette liberté à la Hollande; ils espéraient la trouver désormais dans un pays qui ne connaissait pas de

rois. Le *Mayflower*, parti de Plymouth le 6 septembre 1620, amena sur les côtes d'Amérique un groupe d'hommes austères et sombres qui ne demandaient à cette nouvelle patrie que le droit de croire à leur guise et de vivre suivant leur *Credo*.

Avant cette date, — comme aussi après, — des colons de France, hommes et femmes, firent voile pour le nouveau continent. Ce n'était pas pour trouver la liberté et la paix ; ils ambitionnaient le labeur, les privations et les dangers d'un pays où la civilisation n'avait pas encore pénétré. Ils quittaient, eux, une patrie bien-aimée où leur vie était à l'abri de tout danger ; ils n'étaient pas chassés par la persécution. Leur but n'était pas de demander à l'étranger le moyen de vivre en conformité avec un idéal qu'on bafouait dans leur patrie, mais de faire partager cette foi qui leur était si chère à des êtres misérables assis encore dans les ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie.

Des récits de labeurs apostoliques, de conquêtes d'âmes, d'existences sacrifiées à la gloire de Dieu, circulaient dans la mère-patrie, et ils allumaient dans des cœurs généreux les flammes d'un zèle tout apostolique, préparant ainsi de nouveaux ouvriers pour la vigne du Seigneur. Lorsque les petits enfants de France — ils ressemblaient en cela à ceux d'aujourd'hui — demandaient une histoire, leurs mères leur parlaient d'un pays lointain, étrange, qu'on appelait Canada, et de ces hommes héroïques qui essayaient d'apprendre le catéchisme à des sauvages au teint cuivré qu'on appelait Indiens. Ces pauvres gens ne savaient rien de Dieu, ni du Ciel, ni de l'Enfant Jésus. Ils étaient aussi ignorants que les animaux sauvages qui erraient dans les forêts du Canada.

Des récits de ce genre, nous avons le droit de le supposer, durent exercer quelque influence sur une enfant née à Troyes, environ cinq mois avant le départ pour l'Amérique des *Pilgrim Fathers,* et plus de cinq ans après l'arrivée des premiers missionnaires récollets en Canada. Comme ces derniers, elle était destinée à quitter sa maison et ses proches, à abandonner le confort de la vie et les joies humaines pour travailler à la gloire de Dieu dans cette colonie nouvelle.

Troyes, la patrie de Marguerite Bourgeoys, a une glorieuse histoire. Sous le nom d'Augustobona elle faisait partie jadis d'une province romaine : au IIIe siècle, elle reçut la lumière de la foi ; au Ve, son évêque, saint Loup, la sauva des ravages d'Attila ; au XIIe, elle se glorifia de Chrétien, le trouvère, et de Thibault IV, le croisé. En 1420 (exactement deux siècles avant la naissance de notre héroïne), Isabeau de Bavière signa dans ses murs le traité par lequel le beau royaume de France était abandonné à un souverain anglais. En 1429, Charles VII la reconquit, et depuis cette époque Troyes a vu bien des scènes de meurtre et de carnage.

Ce n'est pas seulement des guerriers et des poètes qui naquirent dans cette vieille ville, aux rues étroites et tortueuses, aux jolis boulevards, avec des maisons de bois et de splendides églises gothiques. Troyes est aussi la patrie d'Urbain IV, à qui revient l'honneur d'avoir institué la Fête-Dieu.

Le 17 avril 1620, le jour où l'Église célébrait la mort du Sauveur, Marguerite Bourgeoys commença son pèlerinage sur terre. Il devait s'achever là-bas, sur les rives du Saint-Laurent, plus grandioses que celles de la Seine, si elles sont moins riches de souvenirs historiques. Le même jour, elle reçut le baptême dans la

vieille église de Saint-Jean, l'une des plus belles de la ville.

Nous avons peu de détails sur ses premières années. Aucune de ces charmantes petites anecdotes des jours de l'enfance que les biographes ont tant de plaisir à conter. Nous savons du moins que les parents de Marguerite, Abraham Bourgeoys et Marguerite Garnier, étaient assez peu favorisés des dons de la fortune. Son père était un artisan honnête et travailleur, sa mère une femme douce et aimante, active et prudente, fidèle à tous ses devoirs d'épouse et de mère, et cherchant toujours avant tout le royaume de Dieu et sa justice. N'étaient-ils pas bien récompensés, puisque Dieu leur avait accordé cinq enfants pour égayer leur paisible et heureux foyer ? Marguerite, comme tant d'autres âmes choisies de Dieu, montra de bonne heure des dispositions remarquables de piété et de sainteté. Fervente dans ses prières, docile, bonne et oublieuse de soi, l'enfant semblait portée tout naturellement à l'humilité et à la mortification. Cette paix que le Sauveur a promise à ceux qui sont doux et humbles de cœur a dû être son partage toute sa vie, depuis les premiers jours jusqu'à la fin. La grâce travaille de bonne heure et facilement dans cette nature exceptionnellement douée. Ame ardente, cœur aimant, volonté forte, esprit dont l'extraordinaire intelligence obéissait toujours à la raison et à la prudence, quel meilleur terrain trouver pour le progrès de la vertu ?

A pénétrer dans le modeste intérieur des Bourgeoys, dix ans après la naissance de Marguerite, on aurait eu souvent un spectacle ravissant. Dans une pièce très simplement meublée, sept ou huit petites filles sont rassemblées autour d'une enfant de leur âge. Quelques-

unes sont occupées à coudre, l'une d'elles bâtit un petit autel, toutes écoutent attentivement la petite compagne qui joue le rôle de maîtresse et dont elles se déclarent les élèves soumises. Il y a quelque chose d'extraordinaire chez notre Marguerite — car c'est elle — avec son visage si doux, si énergique, ses yeux clairs et calmes, sa douce voix qui donne pourtant une telle impression de force et d'énergie. Elle parle de ses projets d'avenir, cet avenir si lointain pour ces petites qui n'ont fait encore que quelques pas au chemin de la vie. Elle a réuni ses petites amies pour les faire prier, jouer et travailler, car elle sent que ce qui est fait en commun a plus de valeur que les œuvres individuelles. Est-ce la promesse de Notre-Seigneur de se trouver au milieu de ceux qui se réunissent en son nom qui a inspiré cette idée à cette enfant? Car, bien sûr, elle n'a jamais rien vu qui ressemblât à une congrégation. Ses projets d'avenir ne sont pas des rêves de richesse et de plaisir : son ambition est de faire du bien aux autres, de gagner des âmes à Dieu, encore que la manière et les moyens de le faire s'esquissent à peine dans son âme d'enfant.

La douleur purifie et fortifie les cœurs bien nés; cette influence ne pouvait manquer de se faire sentir dans la vie de Marguerite. Elle n'avait que douze ans quand sa mère mourut, et pourtant, après une telle épreuve, une lourde responsabilité retomba sur ses épaules, bien faibles pour un fardeau si pesant.

Abraham Bourgeoys, voyant chez sa jeune fille tant de courage et de prudence, la choisit pour remplacer auprès de ses plus jeunes enfants la mère que Dieu venait d'enlever à cet heureux foyer. Marguerite, à douze ans, eut donc à tenir le ménage et à s'occuper de l'édu-

cation de son petit frère et de sa petite sœur. Comment la petite maîtresse de maison sut s'acquitter de sa tâche, uniquement préoccupée du bien-être des autres, et s'oubliant sans cesse, pour accomplir son devoir jusqu'au bout, nous pouvons aisément nous en faire une idée.

Marguerite grandit au milieu de ces occupations si modestes, et sur cette vie si bien remplie elle ne nous a laissé aucun détail, hormis l'expression d'humbles regrets pour de légères fautes de vanité. Mais peut-être la Sœur Bourgeoys exagérait la gravité de ses désirs, si naturels à cet âge, d'être aussi bien parée que ses compagnes ; pour une âme si pure et si humble, cette imperfection prenait les proportions d'un réel péché.

Comme sainte Thérèse aux jours de son enfance, Marguerite était encore enchaînée par quelques liens terrestres, mais Dieu voulait les voir brisés, et brisés par l'intervention de Marie.

Ce jour de grâce se leva pour Marguerite le premier dimanche d'octobre 1640, à l'occasion de la fête du Rosaire, chez les Dominicains de Troyes. La procession solennelle se déroulait par les rues étroites de l'antique cité, les suaves accents des cantiques, chantés par des voix d'enfants, fraîches et pures, s'envolaient aux brises d'automne. Le long cortège, ses joyeuses bannières au vent, approchait de l'ancienne et pittoresque abbaye de Notre-Dame aux Nonnains. Marguerite, qui s'était jointe à la procession depuis quelques instants, jeta sur la massive statue de pierre qui surmonte le portail un regard d'amour et de vénération. Le visage de la Vierge parut à la jeune fille resplendissant d'une beauté qu'elle n'avait jamais remarquée jusqu'ici et qui demeura invisible à tous. La Vierge abaissa sur la

jeune fille étonnée un regard d'inexprimable tendresse, un regard qui lui remplit le cœur de mépris pour les choses de la terre. La procession passa, Marguerite suivit, sans que rien dans son extérieur laissât deviner le changement merveilleux qui venait en un instant de s'opérer dans son âme.

Dans ses *Mémoires,* qu'elle écrivit plus tard, sur l'ordre de son confesseur, Marguerite dit : « Je me trouvai si touchée et si changée que je ne me reconnaissais pas » ; et ce changement était évident à tous... « A partir de ce moment je renonçai à toute sorte d'amusement, pour me retirer du monde et consacrer ma vie au service de Dieu. » Dès lors, la vanité et l'amour de la parure disparurent complètement ; Marguerite ne porta plus que des vêtements d'une extrême simplicité et se prépara à souffrir des humiliations continuelles, après lesquelles, nous le verrons, elle sembla soupirer jusqu'à l'heure de sa mort.

CHAPITRE II

La Congrégation de la Sainte Vierge. — Tout pour Dieu. — De la lumière. — Déception. — Séparation. — Consolation d'En-haut. — Une vision.

Une congrégation pour les jeunes filles venait d'être affiliée à la Congrégation de Notre-Dame fondée par le bienheureux Pierre Fourier, en 1628. Les réunions avaient lieu les dimanches et jours de fête : le but de l'association était de s'exciter à servir Dieu par la prière, et le prochain par des actes de bonté et de charité. Plusieurs congréganistes connaissaient Marguerite, et, voyant sa bonté et sa piété, conçurent le désir de l'avoir au milieu d'elles. Jusqu'alors elle avait toujours refusé, peut-être par crainte du ridicule, mais aussi parce qu'un reste d'amour de la parure lui faisait redouter une société dont les règles interdisaient cette espèce de luxe et de superfluité. Mais du jour où la Sainte Vierge avait souri à la jeune fille, cette coquetterie disparut à jamais de son âme, telle la poussière que le vent enlève à la surface des feuilles.

De fait, ce défaut était resté complètement à la surface de son âme, et n'en avait pas terni la pureté. Notre-Seigneur n'avait pas permis de souillure dans l'âme de celle qu'il s'était choisie pour épouse.

Une fervente confession lava ces légères taches ; Marguerite fut admise dans la Congrégation et devint l'édification de toutes ses sœurs par son humilité, sa

charité, et son extraordinaire abnégation. Cette sainteté si douce et si prévenante la rendit chère à toutes, si bien qu'aux premières élections qui suivirent son admission, elle fut choisie comme présidente. Et elle s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec tant de soin, que son départ pour le Canada, douze ans plus tard, put seul décider ses sœurs à confier la présidence à une autre.

Une tendre dévotion pour la Sainte Vierge était la source où Marguerite puisait ces vertus qui la rapprochaient toujours plus de Dieu et entraînaient aussi d'autres âmes après elle par la force irrésistible de l'exemple. Cette dévotion prenait une forme très pratique : imiter les vertus de Marie et s'unir à ses intentions dans chaque action. Marguerite ne cesse jamais de recommander cette pratique à ses filles spirituelles.

A cette époque de sa vie, elle consacrait ses heures de loisir à toutes sortes d'œuvres charitables. Que de fois elle apporta l'espoir et la consolation dans les mansardes des pauvres et des affligés ! Que de fois sa présence allégea la souffrance et remplit les cœurs d'un courage nouveau ! Que de fois sa voix si douce, qui parlait avec une éloquence irrésistible de l'amour infini du Dieu de miséricorde, apporta la confiance et la paix à quelque pauvre âme tremblante au seuil de l'éternité !

Et tandis qu'elle répandait sur les autres les flots de sa tendresse et de sa compassion, Marguerite ne demandait rien pour elle-même, mais recevait joyeusement toutes les épreuves et toutes les tribulations. A mesure que son cœur s'unissait davantage à Dieu par Marie, elle conçut un grand désir de renoncer au monde pour servir Dieu plus parfaitement. Après

avoir prié avec ferveur, réfléchi sérieusement, et demandé conseil avec beaucoup d'humilité, Marguerite se décida à entrer au Carmel. La dévotion à Marie et l'amour de la mortification étaient si profondément enracinés en son cœur, qu'il lui semblait tout naturel de servir Dieu dans le silence, la sainteté et la pénitence la plus austère, au sein d'une famille religieuse qui fut toujours l'objet d'une prédilection spéciale de la part de la Sainte Vierge.

Abraham Bourgeoys, d'abord surpris et contristé de ce que sa fille voulût le quitter dans sa vieillesse solitaire, finit par se décider avec une touchante résignation à la laisser suivre l'appel de Dieu. Mais quand l'humble jeune fille présenta sa requête pour être admise au noviciat, les filles de Sainte-Thérèse, suivant inconsciemment la volonté de Dieu, rejetèrent sa demande avec autant de fermeté que de douceur. Ce refus causa une grande peine à Marguerite ; mais la paix de son cœur n'en fut pas troublée un instant.

Sans autre but que de découvrir quelles étaient sur elle les desseins de la Providence, elle vint frapper au couvent des Pauvres Clarisses ; car là aussi elle aurait en partage la solitude et la pénitence. Nouvelle déception ; comme les Carmélites, les filles de Sainte-Claire refusent de l'admettre.

Désolée, mais non découragée, elle se résolut à pratiquer la perfection dans le monde. Après un délai imposé par son confesseur, elle fit vœu de chasteté le 21 décembre 1643, exactement un an après la fondation de Ville-Marie où allait bientôt la conduire sa vocation encore inconnue. Un peu plus tard, elle fit vœu de pauvreté.

A peu près vers ce temps-là, M. Gendret, prêtre

zélé que Marguerite avait choisi comme confesseur, essayait de former une communauté ayant pour objet d'honorer la vie apostolique de la Sainte Vierge, et son zèle pour l'Église naissante après l'Ascension de son divin Fils.

Le nouvel établissement fut confié aux soins de Marguerite. Mais ce devait être un échec. Dieu avait d'autres desseins sur elle. Les événements qui suivirent, le prouvent à l'évidence; seulement ils furent aussi un sujet d'affliction pour notre héroïne, qui avait cru enfin trouver sa voie.

A la suite de toutes ces épreuves, un grand deuil vint assombrir la vie de Marguerite, la mort de son père tant aimé. Après lui avoir prodigué les soins les plus tendres durant sa maladie, elle l'assista de ses prières durant son agonie et lui ferma les yeux. Puis, ne voulant pas permettre à des mains étrangères de toucher le cadavre, elle le prépara elle-même pour la sépulture. Cette action dictée par son amour filial fut récompensée par un renouveau d'amour pour le prochain. A partir de ce jour, Marguerite ajouta à ses autres bonnes œuvres la coutume si chrétienne d'ensevelir les morts.

D'un point de vue purement extérieur et superficiel, la vie de Marguerite à ce moment pouvait sembler bien triste et bien désolée. Orpheline de père et de mère, accablée de toutes sortes d'épreuves, brûlant du désir de faire la volonté de Dieu sans arriver à découvrir ses desseins sur elle, elle devait, semble-t-il, trouver la vie bien amère. En réalité, Notre-Seigneur lui accorda d'abondantes compensations. En elle se vérifiait la parole de l'Évangile : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Plus

d'une fois, le divin Consolateur, entrant dans son cœur par la sainte communion, la remplit d'un amour si fervent et d'une joie si grande qu'elle avait peine à réprimer les manifestations extérieures de la félicité qui l'inondait.

Une faveur plus grande encore lui était réservée. Le 15 août 1630 allait marquer une date mémorable dans la vie de Marguerite. Il semble que, comme s'il eût voulu l'attacher davantage au service de Marie, Notre-Seigneur ait choisi les fêtes de sa sainte Mère pour l'enrichir des plus étonnantes faveurs. En ce jour où l'Église célèbre la glorieuse entrée de Notre-Dame au céleste royaume de son Fils, il y avait à Troyes l'exposition du Saint-Sacrement. Tandis que dehors la procession se déroulait, sous les rayons ardents d'un soleil d'août, un petit groupe d'âmes pieuses priait à genoux dans la petite église. Quel contraste entre la fraîcheur du demi-jour de cette chapelle gothique, où les rayons du soleil s'adoucissaient en traversant les verrières, et la lumière aveuglante des rues embrasées ! Elle n'était pas sans éclat pourtant, cette église où les lumières dont ruisselait l'autel avivaient les tons chauds des fleurs qui s'effeuillaient en l'honneur du divin Roi. Au-dessus des fleurs et des lumières, Notre-Seigneur en personne était là qui jetait les yeux sur le petit groupe. Marguerite à genoux, les mains jointes, la tête inclinée, exprimait par toute son attitude une humble adoration. Soudain elle lève les yeux et les attache avec amour sur l'hostie consacrée. Notre-Seigneur daigna à ce moment la favoriser d'une vision merveilleuse : au lieu de l'hostie, elle aperçut, qui lui souriait, un petit enfant dont la céleste beauté remplit son cœur de joie et de paix.

Que se passa-t-il en elle, alors que, morte à toutes les choses de la terre, elle fixait ses regards sur le Dieu tout-puissant qui se manifestait à elle sous une forme si douce et si suave ? Impossible de le dire ; car le travail de Dieu dans une âme est aussi mystérieux qu'il est rapide et puissant. L'œuvre commencée par la Vierge était consacrée maintenant par son divin Fils. Un regard de la Mère avait jadis brisé toutes les attaches de la vanité ; un regard du Fils suffisait à remplir le cœur de Marguerite d'un profond dégoût pour les séductions du monde. A dater de ce moment, Marguerite mena sur terre la vie d'un ange, n'usant qu'avec répugnance des choses nécessaires à la vie, indifférente à toutes les joies d'ici-bas, ses pensées et ses désirs fixés pour jamais au ciel.

Ce complet détachement de cœur et d'âme était l'œuvre de la grâce de Dieu, qui voulait la préparer à l'accomplissement des mystérieux desseins qu'allait révéler bientôt le départ de Marguerite pour le Canada. Les conquêtes progressives de la grâce dans une âme déjà si sainte peuvent servir d'encouragement à tous ; elles montrent bien visiblement que, en dépit de leurs défauts, les saints sont devenus des saints, non pas tout d'un coup, mais à force de prières et de luttes, car, dit l'*Imitation* : « Les habitudes d'autrefois vous seront un obstacle, mais elles seront annihilées par d'autres habitudes meilleures. » (Liv. III, c. XII.)

CHAPITRE III

LE CHEVALIER DE NOTRE-DAME. — « FOLLE ENTREPRISE ». — RETOUR EN FRANCE. — EN SONGE. — CE QU'IL ADVIENT D'UN SONGE. — ENFIN DE LA LUMIÈRE ! — HÉSITATION. — ALLEZ, JE SERAI AVEC VOUS.

Des circonstances extraordinaires allaient mettre Marguerite Bourgeoys en contact avec un des personnages les plus marquants de cette époque. Il ne sera pas hors de propos de dire un mot de cet homme, Paul Chomedey de Maisonneuve — c'était son nom — avec qui Marguerite devait partager la gloire et les périls d'une si grande œuvre.

« De Maisonneuve était un grand homme, un vrai chevalier, brave comme un lion, pieux comme un moine (1). » Cette phrase est un portrait. Car chez lui la plus tendre piété, la prudence la plus clairvoyante, s'alliaient à un degré rare à la plus invincible énergie. On sait peu de choses sur les années de sa vie antérieure à son apparition providentielle à la tête de la colonie envoyée par la Compagnie de Montréal (2). De

(1) *Picturesque Canada.*

(2) La Compagnie de Montréal était une société de trente-cinq membres riches et influents fondée à l'effet d'établir une colonie dans l'île de Montréal et d'y bâtir une ville qu'on appellerait Ville-Marie et qui serait consacrée à la Sainte Vierge. Une partie de l'île fut vendue à la Compagnie par la grande Compagnie du Canada en 1646, à la condition qu'on y fonderait un établissement. La Compagnie tenait ses pouvoirs directe-

son enfance un seul trait caractéristique a été conservé : à l'âge de treize ans il commandait un régiment sur les champs de bataille de Hollande : mais ce seul trait est une révélation. Il semblait né pour la bataille et le commandement. Son courage, moral et physique trouvait sa source dans son amour pour Dieu et sa sainte Mère. Il méritait bien le nom de « chevalier de la Reine des anges ».

Tout brave soldat et infatigable travailleur qu'il fût, il trouvait chaque jour le temps de réciter son chapelet et son saint office. Dans un milieu mondain et dissolu, il sut, malgré son jeune âge, passer sans souillure, au milieu des dangers de la vie des camps. Plus tard, ni menaces ni séductions ne purent le faire dévier de la ligne du devoir. Aussi, lorsqu'en 1641 il fut investi de la mission de fonder au Canada — c'était alors un poste très dangereux — un établissement en l'honneur de la Sainte Vierge, rien ne put lui faire abandonner ni changer les plans qu'on lui avait confiés. A tous les reproches, à toutes les questions qu'on lui fit à Québec, il se contentait de répondre : « Je ne suis pas venu ici pour délibérer, mais pour agir. C'est mon devoir très glorieux de fonder une colonie à Montréal, et j'irais quand même chaque arbre serait un Iroquois (1). »

Un homme plus faible ou moins prudent aurait infailliblement échoué dans « la folle entreprise », comme on l'appelait, et entraîné ainsi la ruine de toute la colonie de la Nouvelle-France. Mais l'énergie

ment du Roi : une charte lui fut octroyée, ainsi que le privilège d'avoir un gouverneur. En 1655, l'île entière devint la propriété de la Compagnie de Montréal, et à la dissolution de celle-ci fut achetée par les Sulpiciens.

(1) PARKMAN : *The Jesuits in America in the 17th century.*

indomptable de de Maisonneuve sut préserver, des années durant, une pauvre citadelle branlante contre tous les efforts des Iroquois et protéger ainsi la vie et les biens de ceux qu'elle abritait.

A la fin, pourtant, la garnison étant réduite presque à rien, le brave gouverneur lui-même jugea toute résistance inutile. Comme dernière ressource, il se décida à aller chercher en France de l'argent et des hommes. S'il lui était impossible d'obtenir au moins cent hommes, il devait commander par lettre l'évacuation de Ville-Marie.

De Maisonneuve avait deux sœurs qui habitaient Troyes, l'une, M^me^ de Chuly, avec qui Marguerite vécut quelque temps après la mort de son père ; l'autre, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, connue en religion sous le nom de Sœur Louise de Sainte-Marie. Cette dernière était la confidente de Maisonneuve ; elle offrait pour lui ses plus ferventes prières, et elle l'avait poussé à se consacrer à la cause de la France dans le Nouveau Monde. Au moment où il allait partir pour le Canada, elle lui avait donné une image de la Très Sainte Vierge autour de laquelle elle écrivit ces paroles :

> Sainte Mère de Dieu, pure Vierge au cœur loyal,
> Gardez-nous une place en votre Montréal.

Toutes les Sœurs de ce couvent brûlaient du même zèle que de Maisonneuve. Elles ambitionnaient l'honneur d'aller, au péril de leur vie, essayer de convertir les tribus païennes d'Amérique. N'oublions pas que c'était là l'intention première des fondateurs de Montréal, et bien qu'on ait pu la perdre de vue dans la

suite, cette intention inspira toujours les pionniers de Ville-Marie. Sans savoir au juste ce que l'avenir lui réservait, ni ce que pourrait bien être la situation de ces religieuses dans ce pays de leurs rêves, il promit de venir les chercher quand il aurait achevé de fonder la colonie.

Cependant les bonnes religieuses ne devaient pas voir leurs vœux s'accomplir tout à fait. Dix ans plus tard, de Maisonneuve, affaibli par les luttes de toutes sortes où il avait failli laisser sa vie, mais plus chevaleresque et plus saint que jamais, revenait en France chercher du secours. Il réussit, non sans peine, à lever une recrue de cent huit hommes vigoureux, tous connaissant un métier ou la culture. Avant de repartir, il vint à Troyes prendre congé de ses sœurs. Sœur Louise de Sainte-Marie et ses compagnes lui rappelèrent la promesse qu'il leur avait faite. Le moment n'était-il pas venu pour Sœur Louise d'aller avec trois ou quatre de ses compagnes travailler à l'évangélisation de Montréal? De Maisonneuve, mieux au courant cette fois des besoins de la pauvre colonie, leur dit que pour le moment il était inutile de songer à fonder un couvent cloîtré. Mais elles avaient rêvé si longtemps de Ville-Marie ; n'avaient-elles pas acquis une espèce de droit sur cette colonie? Elles insistèrent et l'assurèrent que du moins il pouvait confier en toute sécurité à la préfète de leur Congrégation tout le travail qu'il y aurait à faire en dehors du cloître; elle avait tant de talents et de qualités que ce serait pour la colonie un trésor inappréciable. Déjà elles avaient parlé à cette jeune fille des plans qu'elles caressaient, et elle les avait assurées qu'elle n'aurait pas de plus grand plaisir que d'aller travailler avec elles au Ca-

nada, si tel était le bon plaisir de Dieu. Elles firent de cette fille un si grand éloge que de Maisonneuve conçut un vif désir de la connaître et demanda à la voir. On envoya immédiatement chercher Marguerite, qui habitait sans doute près du couvent.

De Maisonneuve vit bientôt entrer une jeune fille de taille moyenne, vêtue très simplement, à la démarche vive et alerte. Son visage respirait à la fois la fermeté et la douceur, et ses yeux très noirs brillaient sous un front très large et très calme. A peine a-t-elle aperçu de Maisonneuve que soudain son visage exprime un profond étonnement ; et elle s'écrie en levant les mains au Ciel : « Voici mon prêtre, voici celui que j'ai vu dans mon sommeil ! »

Surpris de cette exclamation si singulière, de Maisonneuve et les religieuses lui demandèrent d'expliquer ce qu'elle avait voulu dire. Marguerite hésita un instant, puis, avec cette franchise qui la caractérisait, elle leur raconta que, quelques jours auparavant, elle avait eu un songe qui lui était revenu plusieurs fois. Elle avait cru voir dans son sommeil un homme grave et vénérable dont l'habit simple et de couleur brune, qui paraissait être moitié ecclésiastique et moitié laïque, ressemblait assez à celui que prenaient alors les prêtres en voyage. Les traits du visage de cet homme qui lui était entièrement inconnu demeurèrent cependant vivement empreints dans son imagination, et elle sentit intérieurement qu'elle travaillerait plus tard de concert avec lui pour la gloire de Dieu. Or, elle venait de reconnaître dans M. de Maisonneuve le personnage qu'elle avait vu en songe.

On ne voulut d'abord voir dans ce récit et dans cette reconnaissance que d'amusantes coïncidences. Mais la

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITÉ LAVAL

suite prouva que c'était là le moyen employé par Dieu pour faire connaître sa volonté.

Que Dieu se serve de songes pour manifester sa volonté à de saintes âmes, c'est un fait que prouvent suffisamment les saintes Écritures et la vie des saints.

On voit dans la vie de saint François-Xavier que c'est dans un songe qu'il connut sa vocation à évangéliser les Indes. Il n'en fut pas autrement pour Marguerite Bourgeoys.

De Maisonneuve, avec son coup d'œil pénétrant, vit tout de suite quelles rares et fortes qualités cachait l'apparence modeste de la jeune fille. Il sentit qu'on pouvait avoir en elle une entière confiance, qu'on pouvait compter sur elle absolument. A peine avait-on échangé quelques mots que de Maisonneuve demanda avec une brusquerie toute militaire : « Consentiriez-vous à venir à Montréal ouvrir une école pour instruire les enfants ? » Marguerite, qui de son côté ressentait instinctivement pour de Maisonneuve beaucoup de respect et d'estime, répondit sans hésiter : « Si mes supérieurs l'approuvent, j'irai avec bonheur me consacrer au service de Dieu et de mon prochain dans cette lointaine colonie. »

Sœur Marguerite, en disant cela, savait très bien qu'elle allait peut-être au martyre ; elle savait qu'elle serait seule pour remplir la tâche ingrate de faire la classe à des enfants dont il lui faudrait tout d'abord apprendre la langue ; puis que, si les Iroquois réussissaient dans leurs incursions contre la colonie chrétienne, elle serait probablement brûlée vive. Accepter d'avance une telle perspective était tout simplement héroïque.

De Maisonneuve fut ravi du résultat imprévu de

sa visite au couvent. Il avait trouvé une maîtresse d'école, et il n'en aurait pas besoin d'une seconde pendant bien des années encore. Il n'y avait, en effet, à Ville-Marie, que peu d'enfants de Français, et encore trop jeunes pour aller à l'école ; mais on avait besoin de quelqu'un pour prendre soin des enfants des Indiens, et pour aider Jeanne Mance (1) dans l'accomplissement de son ministère de charité et de miséricorde.

Marguerite avait accepté, mais sous condition. En une matière si importante, elle ne voulait pas suivre ses impressions personnelles; elle demanda humblement l'avis de ceux qui étaient le plus à même de la conseiller. Elle passa plusieurs jours à délibérer et à prier. A la réflexion, elle ne pouvait qu'apercevoir plus clairement les difficultés insurmontables qui accompagnaient l'entreprise. Elle était pauvre, et sans protections ; la Nouvelle-France menaçait ruine ; le voyage était long et périlleux ; elle aurait à le faire au milieu d'une troupe de soldats. A cette pensée, Marguerite ne pouvait se défendre d'une certaine terreur. M. Gendret, le confesseur de Marguerite, dut s'inspirer d'une sagesse et d'une prudence plus qu'humaine lorsqu'il donna à cette décision apparemment téméraire et précipitée son approbation la plus entière.

Il pressa sa pénitente de passer outre à ses perplexités et d'aller sans hésitation où la Providence divine l'appelait à travailler pour les âmes. Au Canada et à Ville-Marie, lui prédit-il, elle établirait de

(1) Jeanne Mance était la fondatrice de l'Hôtel-Dieu, le premier hôpital de Ville-Marie. Depuis l'origine de la colonie, en 1642, elle s'était dévouée au soin des malades et des blessés.

façon permanente la Communauté qu'elle avait en vain essayé de fonder à Troyes.

— Mais je suis seule à partir, dit Marguerite, toute seule je ne serai pas une communauté.

— Votre bon ange, le mien et vous seront trois.

— Mais je n'ai pas de compagne, je ne peux pas partir avec un gentilhomme que je n'ai jamais vu.

— Mettez-vous entre les mains de M. de Maisonneuve, comme entre celles d'un des premiers chevaliers de la Reine des Anges.

Des paroles si courageuses et si bienveillantes rendirent de l'assurance à Marguerite, mais cette âme pure allait être inondée des consolations qu'une voix humaine ne saurait donner. Ce qui lui arriva en cette pénible occurrence, elle l'a raconté plus tard en des termes d'une simplicité et d'une ferveur que nous nous reprocherions d'affaiblir.

« Un matin, étant bien éveillée, dit-elle, je vois devant moi une grande dame, vêtue d'une robe comme de serge blanche, qui me dit : *Va, je ne t'abandonnerai point;* et je connus que c'était la Sainte Vierge, quoique je ne visse pas son visage ; ce qui me rassura pour ce voyage et me donna beaucoup de courage ; et même je ne trouvai rien de difficile, quoique pourtant je craignisse les illusions. »

Pour qui avait reçu pareille assurance, qu'étaient les obstacles et les dangers ? Marguerite sentit tous ses doutes et toutes ses hésitations s'évanouir comme un brouillard matinal au lever du soleil.

Elle continua comme d'habitude à visiter ceux qui souffraient, les conforter et les ranimer, attendant en paix des nouvelles de de Maisonneuve, qui était retourné à Paris.

CHAPITRE IV

Un voyage a Paris. — En diligence. — Paris. — Terrible épreuve. — Problème résolu. — De Paris a Orléans. — Échec. — Voyage a Nantes. — Sur la Loire. — Nouvelle humiliation. — Arrivée. — Accueil sévère. — Dernier conflit. — Repos.

La lumière divine avait brillé; Marguerite voyait le sentier épineux qu'il lui fallait suivre : mais les obstacles qui se dressaient si nettement devant elle n'étaient pas faits pour la décourager. Elle savait pourtant comme ils devaient paraître insurmontables à d'autres, en particulier à ceux qui lui étaient si chers. Aussi elle garda pour elle seule la décision qu'elle avait prise, et ne voulut confier son secret qu'aux prêtres qui la dirigeaient et à une amie intime, Marguerite Crolo, sa protégée et sa compagne. Elle ne voulut pas faire part de son projet même à M^me^ de Chuly, chez qui elle vivait.

Le jour vint pourtant où de Maisonneuve écrivit à sa sœur — cette même M^me^ de Chuly — lui demandant de vouloir bien se rendre à Paris, pour qu'il pût lui faire ses adieux. L'oncle de Marguerite, M. Cossard (le tuteur de son jeune frère et de sa petite sœur), avait justement des affaires à régler à Paris. Marguerite lui demanda la permission de l'y accompagner, prétextant aussi quelque affaire à la capitale.

On se mit en route le 8 février 1653; du fond de la

vieille diligence, Marguerite jeta un long regard sur l'antique cité, sur la statue de pierre de l'abbaye et cette humble église où l'Enfant Jésus lui avait apparu; Mme de Chuly et M. Cossard étaient loin de se douter que ce voyage était pour leur jeune compagne un définitif adieu au passé, au foyer, aux amis, à la patrie.

Le lourd véhicule était déjà loin de Troyes, lorsque Marguerite déchira les voiles, et expliqua le but de son voyage. Elle développa ses plans si simplement, parla de traverser l'Océan, d'aller au Canada, de braver tous les dangers, avec tant de feu et de gaieté, que son amie et son oncle crurent qu'elle plaisantait et l'écoutèrent avec un sourire indulgent. Un détail, peut-être, les confirmait dans leur incrédulité. Qui donc eût songé à s'embarquer pour un tel voyage sans bagage et sans argent? Et Marguerite n'avait avec elle qu'un petit paquet de hardes. Mais comme elle dit dans ses *Mémoires :* « Je pensai que si cela était de Dieu, je n'avais que faire de rien porter pour mon voyage. Je dis en moi-même : Si c'est la volonté de Dieu que j'aille à Ville-Marie, je n'ai besoin d'aucune chose : et je partis, sans deniers ni mailles, n'ayant qu'un petit paquet, que je pouvais porter sous le bras. » Avant de quitter Troyes, elle distribua aux pauvres tout l'argent qu'elle possédait. Le Maître avait dit : « Ne prenez rien pour votre voyage, ni bâton, ni bourse, ni pain, ni argent » (Luc, IX, 3), et Marguerite obéit, confiante dans cette autre parole du Christ : « N'ayez pas d'inquiétude pour le lendemain; car le lendemain s'inquiétera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. » (Matth., VI, 34.)

Pendant ce pénible voyage — cent-six milles dans une diligence usée, dure, cahotante — la douceur et

la gaieté de Marguerite ne la quittèrent pas un seul instant, et ses compagnons de voyage furent de plus en plus convaincus que l'annonce stupéfiante qu'elle leur avait faite était pure plaisanterie. Cependant, à l'arrivée, aussitôt qu'on fut paisiblement installé, M. Cossard eut la surprise d'entendre sa nièce lui demander de vouloir bien l'accompagner chez un notaire. Il y consentit, non sans une certaine curiosité. Mais quand Marguerite déclara tranquillement qu'elle se désistait de tous ses droits en faveur de son frère et de sa sœur, l'étonnement de M. Cossard n'eut pas de bornes. Il commença à se rendre compte que non seulement elle parlait sérieusement, mais qu'elle était absolument décidée à mener jusqu'au bout ce qui lui paraissait une folle entreprise. Pour la faire changer d'idée, il essaya tour à tour le raisonnement, les supplications, les caresses. Ce fut en vain. L'acte fut dressé et signé en bonne et due forme.

Marguerite eut bientôt à faire face à une tempête d'opposition. Son oncle, après avoir tout dit à M^me^ de Chuly, se hâta de rapporter la nouvelle à Troyes. Alors une avalanche de lettres fondit sur la pauvre enfant : les unes touchantes, d'autres furieuses, certaines froidement ironiques, d'autres tendrement persuasives. Elle les lut avec calme, mais demeura inébranlable en sa résolution.

Plusieurs épreuves lui étaient réservées. M^me^ de Bellevue, la bonne dame chez qui elle logeait, était la sœur du Provincial des Carmes. Elle pressa Marguerite de renoncer à son projet et d'entrer au Carmel, lui promettant l'influence de son frère en sa faveur. Les mauvaises langues, de leur côté, jetèrent sur de Maisonneuve les insinuations les plus calomnieuses,

comptant ainsi empêcher la jeune fille de l'accompagner. La pauvre Marguerite, toute convaincue qu'elle était de la droiture des intentions de cet homme valeureux, demeurait troublée et perplexe. L'attrait qu'elle avait éprouvé jadis pour la paix du cloître où les filles du Carmel, dans la prière et la pénitence, vivaient si près du Ciel, se ranimait en son âme et la portait d'une façon presque irrésistible à accepter cette protection du Provincial. Pourtant... sa place était déjà retenue pour le lendemain au coche d'Orléans, et son rêve, et l'avis de son confesseur, et tant d'autres indications secrètes de la volonté de Dieu : est-ce que tout cela ne lui montrait pas le Canada comme le champ où elle était destinée à travailler ?

Tiraillée par toutes ces émotions, épuisée par ces incertitudes, elle se décida à recourir aux conseils des fils de Saint-Ignace, si connus pour leur habileté dans la conduite des âmes. Elle courut à la rue Saint-Antoine, où les Jésuites avaient une de leurs maisons les plus renommées, et demanda un Père. Dieu lui envoya un prudent et saint missionnaire qui avait travaillé au Canada et qui en connaissait les dangers et les besoins. Avec la candeur d'un enfant, Marguerite, comme avait fait Thérèse cent ans auparavant, dévoila tous les secrets de son cœur et attendit tranquillement une décision. Comme François de Borgia écoutant la sainte d'Avila, le zélé missionnaire perçut d'un coup d'œil toute la beauté et l'énergie de cette âme privilégiée. Dans toutes les épreuves auxquelles elle avait été soumise, il reconnut le fil conducteur d'une mission providentielle. « Allez au Canada, dit-il, et ne craignez rien ; c'est la volonté de Dieu. » Marguerite se leva réconfortée et consolée, et s'en alla

faire ses préparatifs pour le voyage du lendemain.

Un disciple de saint Ignace avait été choisi de Dieu pour fortifier cette âme troublée et donner un apôtre à Ville-Marie. En supputant ce que leur Église doit à la Compagnie de Jésus, que les Canadiens se gardent d'oublier cette dette !

Le lendemain, Marguerite prit place dans le coche (1) pour Orléans.

Seule, vêtue très simplement, elle portait ses hardes dans un petit paquet. C'en était assez pour attirer sur elle des regards curieux d'abord, puis soupçonneux. Ses compagnons de voyage la traitèrent tous avec mépris, quelques-uns avec rudesse. Lorsque le coche s'arrêta devant l'auberge à Orléans, les autres voyageurs déclarèrent qu'ils ne voulaient pas demeurer en sa compagnie, et l'hôtelier lui signifia d'avoir à chercher un logement ailleurs. Elle descendit dans une pauvre maison que lui indiqua le postillon et y passa de longues heures en prière. Dès le lendemain matin elle s'embarqua pour Nantes. Parmi les passagers, elle ne trouva qu'une seule femme accompagnée de son enfant. Pourtant Marguerite obtint que tous fissent leur

(1) Le mot coche éveille dans notre esprit l'image d'un véhicule bien passé de mode. C'était autrefois d'une espèce de chariot couvert, dont le corps n'était pas suspendu, et dans lequel on voyageait. Un coche contenait jusqu'à douze personnes. On tire ordinairement ce mot du bohémien *Kotschi*. Vers 1550, il y avait seulement trois coches à Paris, leur nombre augmenta rapidement, et ils servirent au transport des voyageurs jusqu'à l'introduction des diligences. Jusqu'alors on avait voyagé à cheval et en litière. Vers la fin du XVI^e^ siècle, les gens riches allaient en carrosse. Le nom de fiacre fut donné à ces voitures, parce que les premiers carrosses de cette espèce logeaient à l'*image de Saint-Fiacre*, en 1640, trois ans avant le voyage de Marguerite de Paris à Orléans.

prière avec elle, et de Nantes à Saumur on se serait cru dans un couvent. Son influence était si grande que, un samedi, craignant de manquer la messe, elle persuada un capitaine de voyager la nuit sans attendre le jour, comme c'était son invariable habitude. Il consentit, et tous eurent le bonheur d'entendre la messe le dimanche matin.

A moitié chemin de Nantes, on fit halte à Saumur, où on passa une nuit à terre. Les passagers se mirent en quête d'un logement. A la principale auberge, l'hôtelier, voyant Marguerite si pauvre, refusa de l'accepter, et pas un de ses compagnons — même la femme — ne prit sa cause en mains. Ce que voyant, un respectable père de famille lui offrit le gîte et le couvert dans sa famille. Elle accepta avec reconnaissance, heureuse en son âme de subir l'humiliation que Marie et Joseph avaient essuyée à Bethléem. Cet affront ne diminua pourtant en rien le respect de ses compagnons de voyage ni l'influence qu'elle exerçait sur eux. Le lendemain on se remit en route.

Trois ou quatre jours de navigation sur la Loire, et on arrivait à Nantes. Marguerite quitta ses compagnons pour se mettre à la recherche d'un M. Le Coq, pour qui de Maisonneuve lui avait donné une lettre de recommandation. Elle eut beau parcourir les rues, et demander souvent son adresse, personne ne semblait connaître M. Le Coq.

Enfin elle arrêta un passant et répéta sa question : « M. Le Coq ? » — « C'est moi », lui fut-il répondu. « Seriez-vous la personne dont m'a parlé M. de Maisonneuve? Il me parlait dans sa lettre d'une personne qui allait au Canada avec lui et me priait de la recevoir comme lui-même. — C'est moi », dit Marguerite, en lui tendant la lettre du gouverneur.

Immédiatement M. Le Coq lui indiqua le chemin de sa maison, car il avait quelque affaire urgente à traiter. Avec une impression de soulagement bien facile à comprendre, Marguerite hâta le pas vers la demeure du bon négociant.

Mais malheureusement, comme, à cette époque, les dames ne voyageaient jamais seules, notre héroïne se présentant sans domestique et sans chaperon, M^me^ Le Coq refusa de la recevoir. Cette humiliation ne rebuta pas Marguerite. Elle la reçut comme venant de la main de Dieu et entra dans une église voisine desservie par les Dominicains. Il y avait justement à ce moment une procession du Saint-Sacrement. Elle y assista avec toute la ferveur dont son âme était capable, puis retourna à la maison de M. Le Coq pour y essuyer une nouvelle rebuffade de la part de son irascible épouse. Elle était en train de démontrer son identité, lorsque survint M. Le Coq, qui expliqua tout à sa femme. Celle-ci de se confondre en excuses et de presser Marguerite de vouloir bien entrer et accepter leur hospitalité. Pendant tout son séjour, les dignes époux essayèrent, par leur amabilité et leurs attentions, de lui faire oublier la froideur du premier accueil.

Avant son départ, sa vocation fut mise à une rude épreuve. Comme elle désirait faire la sainte Communion, elle alla, poussée par ce désir irrésistible de son cœur, se confesser à l'église des Carmes. Or, le prêtre qui l'entendit, à la nouvelle de son projet, lui conseilla de rester en France et de donner suite à son ancien désir de se faire Carmélite. La paix de son âme, que Marguerite avait eu tant de peine à reconquérir quelques jours avant à Paris, fut soudain violemment troublée. Elle devenait à nouveau la proie du doute et d'angoissantes perplexités.

Elle sortit de l'église les larmes aux yeux, l'âme désolée, et après avoir parcouru machinalement quelques rues, elle entra dans une autre église où le Saint-Sacrement était exposé. Là, elle tomba à genoux et répandit devant Notre-Seigneur ses larmes et ses prières. Toute la ferveur de son âme ardente passait dans ses supplications : elle demandait à connaître la volonté de Dieu, c'était son désir, et elle voulait la connaître pour l'accomplir. Dans son agonie, elle répétait la parole du Maître : « Non pas ma volonté, mais que la vôtre soit faite ! » Nul ne saurait dire ce qui se passa entre Dieu et son âme, mais quand elle se leva pour sortir, tous ses doutes avaient disparu, et une sérénité parfaite s'était répandue dans son cœur. Un rayon de la lumière d'En-haut, une touche de la grâce divine, et la volonté de Dieu lui était manifestée ; sa volonté alla au-devant de celle de son Seigneur, pour s'y abîmer à jamais.

Trois semaines s'écoulèrent avant le départ de Nantes ; trois semaines de soucis temporels et de fatigue physique — mais jamais plus elle ne mit en doute le fait de sa vocation pour le Canada.

CHAPITRE V

Saint-Nazaire. — Préparation. — Une traversée en 1653. — La fièvre a bord. — Garde-malade et institutrice. — Pénible voyage. — Enfin le canada. — Cordiale réception.

A Nantes, Marguerite s'embarqua sur un bateau qui descendait la Loire, le plus long des fleuves de France. Ses yeux durent s'attacher avec regret à chaque détail de ses rives pittoresques, et dire ainsi un adieu silencieux à cette France bien-aimée.

On arriva à Saint-Nazaire, à l'estuaire du fleuve. Là Marguerite trouva quelques jeunes femmes que M. de la Dauversière avait recommandées au futur gouverneur de Montréal, et qui devaient s'embarquer avec elle. Avec quel bonheur elle dut accueillir ces compagnes de voyage, elle qui avait passé des semaines, seule de son sexe, au milieu d'une compagnie plutôt pénible!

Une heure solennelle a sonné pour Marguerite, elle va commencer l'œuvre à laquelle Dieu l'a destinée de toute éternité et vers laquelle la Providence a guidé lentement mais sûrement ses pas dociles. Calme et forte comme d'habitude, elle franchit la passerelle du *Saint-Nicolas*. Son jeune visage reflète la franchise, la loyauté, la douceur. Tout en elle, paroles et actes, indique une rare combinaison de qualités extraordinaires : au plus ferme bon sens, elle allie une conscience délicate et un cœur débordant de tendresse.

Le 20 juin 1653, on lève l'ancre, et lentement le vaisseau s'éloigne de cette terre sur laquelle Marguerite jette un regard d'adieu — cet adieu ne devait pas être définitif. Le *Saint-Nicolas,* avait à peine fait quelques jours de marche qu'une sérieuse avarie l'obligea à retourner au port se faire radouber. Ce fut parmi les colons une agitation furieuse, une vraie révolte. De Maisonneuve n'eut pas d'autre moyen que de confiner les rebelles dans une île voisine, jusqu'à ce qu'on ait achevé les réparations. Au milieu de ce tumulte, Marguerite sut rester calme et complètement maîtresse d'elle-même, et ce courage tranquille contribua beaucoup à ramener la paix.

Enfin, les préparatifs sont achevés, et le 20 juillet, fête de sainte Marguerite, martyre, elle quitta son pays, pour commencer une traversée longue, accidentée. Nous avons peine, nous du xx^e^ siècle, à nous faire une idée de ce qu'était la traversée de l'Atlantique il y a 250 ans. Il nous faut oublier ces palais flottants qui traversent la mer en moins d'une semaine, pour nous représenter un humble bateau de bois avec son réseau d'échelles à cordes et ses grandes voiles qui pendent paresseuses au calme plat, ou se gonflent au souffle du vent. Du pont étroit une échelle conduit dans la cale triste, basse, humide. C'était dans ce réduit qu'en ce mois de juillet 1653 s'entassèrent nos colons : on s'en contenterait à peine de nos jours pour transporter du bétail. Lentement le vaisseau avançait, tantôt ballotté par les flots furieux et les vents déchaînés, tantôt se traînant dans un calme désespérant. Et pour ajouter encore aux épreuves de cette pénible traversée, une fièvre contagieuse causée sans doute par la mauvaise qualité de l'eau et les conditions peu hygiéniques de la cale vint fondre sur les passagers.

Marguerite peina nuit et jour à soigner les pauvres victimes. Huit périrent avant de toucher terre. Elle avait pour eux une sollicitude toute maternelle et leur abandonnait avec joie les mets plus délicats qu'on lui servait régulièrement. En toute humilité elle avait refusé la place qu'on lui avait offerte à la table du gouverneur : mais elle acceptait avec bonheur tout ce qui pouvait adoucir l'état de ses malades. On avait embarqué plusieurs barils d'eau douce, spécialement pour Marguerite : car le capitaine savait qu'elle ne buvait pas de vin. Mais elle ne voulut pas d'autre eau que celle qu'on distribuait aux marins ; et elle abandonna aux malades celle qui lui était réservée. Sa pratique invariable était de ne boire qu'une fois par jour, dans une petite coupe de cuir qui pendait à sa ceinture, et sans jamais rassasier complètement sa soif. Ce n'était pas assez pour satisfaire son amour de la souffrance ; elle voulut abandonner aux malades jusqu'à son lit, et se contenta de prendre quelques heures de repos sur un paquet de cordes jeté sur le pont.

Dure à elle-même, Marguerite n'avait pour les autres que douceur et bonté. Son courage si alerte et si joyeux chassait, comme un rayon de soleil les nuages de crainte, d'impatience ou de découragement qui souvent pesaient sur ces malheureux dans ce réduit de misère et de souffrance.

Mais Marguerite ne se contentait pas de cette influence passive dont, sans doute, elle n'avait pas conscience ; avec son zèle vraiment apostolique, elle se fit maîtresse d'école des soldats et des matelots. Ces hommes rudes apprirent leur catéchisme, firent leur prière du matin et du soir, et se mêlèrent à tous les pieux exercices présidés par la Sœur Bourgeoys avec une simplicité enfantine qui dut remplir l'âme si douce

de Marguerite d'un grand espoir pour l'avenir. Cette longue traversée, avec ses incommodités très sérieuses, ses épreuves et ses dangers, fournissait un champ assez vaste à son zèle infatigable.

Chaque matin, les yeux fatigués s'arrêtaient sur ce spectacle si monotone de l'océan sans rivages et du ciel sans limites, cherchant en vain au fond de l'horizon quelque trace de terre. Enfin, après soixante-trois longs jours, s'estompèrent au loin les bleus contours de la terre après laquelle on soupirait.

Avec quels sentiments de gratitude et de bonheur Marguerite arrêta son regard pour la première fois sur ce nouveau pays où Dieu l'appelait ! Elle lança vers le Ciel une fervente prière et se plaça une fois de plus sous la protection de Marie sans pouvoir détacher les yeux de ces rives du Canada toujours approchantes, sa vraie terre promise.

Le *Saint-Nicolas* passa les bancs de Terre-Neuve, les rives dentelées de la Nouvelle-Écosse, les îles pittoresques du Saint-Laurent avec ses anses délicieuses et ses rives fertiles qu'irradiait le soleil de septembre. Puis le vaisseau remonta le Saint-Laurent, laissant derrière lui l'île d'Anticoste, la « grande île aride ». Le parfum aromatique de forêts de pins apportait aux passagers un renouveau de vie, et les yeux fatigués se reposaient avec bonheur sur ces rives verdoyantes qui semblaient si belles et si attrayantes, après deux mois de la vision monotone de la mer et du ciel.

Enfin, le 22 septembre 1653, un rocher élevé apparaît dans toute sa grande et imposante beauté. Tout en haut flotte le drapeau de saint Louis ; à mi-côte, quelques magasins et des cabanes rustiques ; plus bas encore, sur le rivage, des canots et des bateaux

amarrés. Et soudain une foule s'assemble au sommet de la hauteur, elle dévale les pentes en jetant des cris de bienvenue aux heureux voyageurs.

« Nous fûmes reçus avec beaucoup de joie », écrit Marguerite. D'autant plus que la nouvelle du départ de cette expédition était arrivée à Québec depuis assez longtemps déjà, et après une attente pénible, les colons harassés avaient renoncé à espérer des nouvelles ou des secours de la mère-patrie. On avait fait des prières publiques pour l'heureuse arrivée de de Maisonneuve. Ce long retard était inexplicable. Les cruels Iroquois demeuraient une menace perpétuelle, la colonie était-elle vouée à la mort? Enfin on avait exposé le Saint-Sacrement, les fidèles, redoublant de ferveur, avaient supplié Dieu de leur envoyer le secours si nécessaire. On s'explique bien qu'à la vue du vaisseau l'allégresse se fût emparée de tous les cœurs ; un grand cri, qui avait l'accent de la reconnaissance, parcourait toute la colonie : « Le *Saint-Nicolas* est venu ! »

Toute la population s'engouffra dans l'église. On sentait un immense besoin de prier. Grâce à Dieu, la colonie était sauvée, de Maisonneuve avait amené un régiment de braves pour repousser les féroces Iroquois ! on oubliait maintenant les angoisses et les épreuves, et tous, colons et passagers, d'une seule âme, à plein cœur et à pleine voix, entonnèrent un solennel *Te Deum*.

CHAPITRE VI

Opposition. — Bonnes ames. — Triomphe de la fidélité. — Ville-Marie. — Regard en arrière. — La croix de la montagne. — Tache dangereuse. — Merveilles de charité. — « Un cœur et une ame », Héros de la Croix.

La petite compagnie de de Maisonneuve avait accompli la plus grande partie d'un long voyage : elle n'était pas pourtant au bout de ses épreuves. De Lauzon, le gouverneur de la Nouvelle-France, avait un besoin pressant de soldats, et ce brave petit contingent destiné à Ville-Marie répondait parfaitement, pensait-il, à la nécessité actuelle. Aussi fit-il tout en son pouvoir pour les retenir quelque temps à Québec, tout en caressant le secret espoir de les y fixer pour toujours. Dans ce but, il exagéra les difficultés d'un voyage à Ville-Marie, la folie que c'était d'essayer d'y fonder une colonie, à cause de sa situation si exposée et des luttes qu'il avait fallu soutenir dans le passé. Mais, comme de Maisonneuve demeurait inébranlable dans sa résolution, de Lauzon finit par refuser les bateaux qu'il avait promis. Une résistance si opiniâtre eût découragé un plus faible ; elle ne put rien contre le gouverneur de Ville-Marie. Avec une tranquille fermeté il répéta que les hommes envoyés pour l'établissement de Ville-Marie manqueraient à leur devoir en demeurant à Québec ; et quand on lui

refusa les bateaux, il se mit simplement en devoir d'en chercher d'autres (1).

Cependant, Marguerite n'était pas demeurée inactive. Elle eut tôt fait, dès son arrivée à Québec, de se lier avec les religieuses ursulines, en qui elle trouva un esprit de zèle et de dévouement pareil au sien. Ces bonnes religieuses firent des instances pour la garder avec elles jusqu'au moment de son départ, mais elle crut de son devoir de partager les privations de ses compagnons de voyage, et elle refusa en exprimant tous ses regrets comme toute sa reconnaissance.

Les filles de Sainte-Ursule, admirant ses rares qualités d'esprit et de cœur, demandèrent à Marguerite d'entrer dans leur communauté. La réponse de notre sainte jeune fille ne varia jamais : puisque Dieu l'appelait à Ville-Marie, pouvait-elle s'arrêter en chemin ?

Pendant son séjour forcé à Québec, Marguerite fit la connaissance d'une autre âme sœur avec qui elle devait travailler nombre d'années pour le bien de Ville-Marie. C'était la fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal, Jeanne Mance, à qui de Maisonneuve avait recommandé Marguerite comme un précieux auxiliaire pour son œuvre (2).

Avec le nom de Marguerite Bourgeoys, celui de Jeanne Mance brille noble et pur dans les annales de Ville-Marie. Elle eut l'honneur insigne d'être parmi ces premières femmes qui ont contribué si héroïquement à édifier notre patrie et à faire notre histoire. A la fleur de l'âge, elle vint avec un indomptable courage que soutenait la grâce divine et qu'animait un

(1) P. Rousseau, S.-S. : *Vie de Paul de Maisonneuve*, c. xviii, p. 127.

(2) *Eloge historique*, par M. l'abbé Sasseret, pp. 26, 27.

zèle apostolique; presque sans une seule compagne, elle vint dans un désert couvert de forêts vierges, habité par des sauvages féroces, s'exposer à tous les dangers, avec la seule perspective de labeurs et de privations sans nombre.

Après de Maisonneuve, elle était l'âme de l'expédition, son énergie stimulait les paresseux, son courage indomptable faisait honte aux timides, son angélique douceur réconfortait les malades et les blessés. C'est à cette compagne que de Maisonneuve présenta la Sœur Bourgeoys. Guidées toutes deux par la même lumière d'En-haut, travaillant pour la même cause avec la même énergie, le même cœur brave et aimant et le même désintéressement, Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys furent comme deux sœurs, intimement liées par une amitié aussi profonde et aussi tendre qu'elle était sainte.

De Maisonneuve et ses hommes avaient établi leurs quartiers dans les magasins de la Compagnie de Montréal, primitifs et sans confort. Marguerite y continua l'œuvre commencée à bord, soignant les fiévreux devenus presque convalescents et les remontant tous par son courage invincible et sa séduisante douceur.

Septembre avait fui et octobre était fortement entamé avant que nos voyageurs pussent s'embarquer pour Ville-Marie. C'était notre même ciel canadien si délicieux, notre même fleuve bleu sombre que contemplait Marguerite en remontant le Saint-Laurent. Mais il n'y avait alors sur ces rives enchanteresses ni fermes blanches, ni pittoresques églises, ni villages nichés à l'ombre de leur clocher ; au lieu de cela, de vastes forêts sombres et mystérieuses.

Le 16 novembre, de Maisonneuve atteignit Ville-

Marie, car la distance franchie en une nuit par nos bateaux à vapeur demandait alors plus de deux semaines de navigation dure et périlleuse. Jamais, depuis sa fondation, onze ans plus tôt, la ville de Notre-Dame n'avait été témoin d'une scène plus impressionnante. Sur les vagues mouvantes se projetait l'ombre grisâtre d'un ciel terne de novembre, tandis que les bateaux lourdement chargés avançaient lentement, dépassaient les bords si gracieusement boisés de Sainte-Hélène et abordaient enfin au but tant désiré.

La valeureuse garnison, décimée par la guerre, faisait un accueil enthousiaste à de Maisonneuve et à ses compagnons, tandis que ceux-ci passaient en revue leur nouvelle patrie.

Ce fut avec des transports de joie que le major Closse, et sa brave garnison, bien épuisée, souhaitèrent la bienvenue à de Maisonneuve et à sa recrue. Montréal d'alors se composait d'un fort solidement bâti sur l'emplacement actuel de la rue Saint-Paul : il formait un carré de 120 pieds de côté et était flanqué de quatre bastions de pierre reliés par une courtine en bois de douze pieds de haut. Tout autour se groupaient les maisons en charpente des colons. Au sud, sur une petite hauteur (actuellement l'angle nord-est de la rue Saint-Paul et de la rue Saint-Sulpice), s'élevait l'Hôtel-Dieu, large corps de logis près duquel on construisit deux redoutes. A droite du fort central, sur une éminence, tournait un moulin à vent gigantesque entouré de palissades. Tout autour, des champs, d'où émergeaient des restes de troncs d'arbres tout brûlés, s'étendaient jusqu'à la lisière de forêts majes-

tueuses. Dans le fond, et dominant tout le paysage, les montagnes sombres s'estompaient dans le ciel clair.

Cet établissement, beau quoique sauvage, peuplé de blancs depuis neuf ans seulement, avait été le théâtre d'exploits héroïques et d'admirables conversions depuis cette fête de sainte Thérèse où Jésus dans son Eucharistie inaugura un règne qui ne s'est jamais depuis interrompu. C'est là que le P. Vimont avait célébré la sainte messe pour la première fois et que Jeanne Mance s'était multipliée avec une infatigable énergie auprès des malades et des blessés. Là, Lambert Closse avec treize soldats avait défendu l'Hôtel-Dieu contre deux cents Iroquois qui s'étaient enfuis terrifiés. De ce fort tout voisin, chaque matin des hommes étaient sortis au son de la cloche, leur fusil dans une main, leurs outils dans l'autre, pour bâtir des maisons et faire la récolte, et souvent, avant que la même cloche les eût rappelés à la maison, plus d'un était tombé percé par une flèche iroquoise ou lâchement poignardé par derrière.

La *Relation des Jésuites* nous apprend que « le secours extraordinaire qu'on a envoyé en cette habitation au dernier embarquement a donné de la joie, non seulement aux Français qui y ont leur demeure, mais encore à tout le pays. Quelques personnes de mérite et de vertu, qui aiment mieux être connues de Dieu que des hommes, ayant donné de quoi louer une bonne escouade d'ouvriers, semblables à ceux qui rebâtissaient jadis le Temple de Jérusalem, maniant la truelle d'une main et l'épée de l'autre, on a fait passer à Montréal plus d'une centaine de braves artisans, tous savants dans les métiers qu'ils professent,

et tous gens de cœur pour la guerre. Dieu bénisse au centuple ceux qui ont commencé cet ouvrage, et leur donne la gloire d'une sainte persévérance pour la mettre à chef! » Ainsi finit la chronique (1).

A dater du 14 novembre 1653, Montréal, qui n'était jusqu'alors qu'une garnison, devint un établissement définitif.

Les premières journées des colons à Ville-Marie furent très remplies. Lorsqu'on eut achevé le plus pressé, Marguerite demanda à de Maisonneuve de la conduire à « la croix de la montagne », dont il lui avait parlé. Car, dans une de leurs conversations à bord du *Saint-Nicolas,* le gouverneur avait raconté à Marguerite un épisode très intéressant de sa vie tourmentée dans la nouvelle île.

Durant l'hiver 1643, il y avait eu un dégel soudain. La crue du fleuve avait été si rapide, que le jour de Noël les eaux menacèrent de submerger le fort.

La « Petite Rivière (2) » débordait, et ses ondes devenaient de plus en plus menaçantes.

Le gouverneur et toute la colonie prièrent avec ferveur pour obtenir leur délivrance ; de Maisonneuve, sous le coup d'une inspiration soudaine, promit à genoux que si les eaux s'éloignaient sans endommager le fort, il porterait une croix sur ses épaules jusqu'au sommet de la montagne et l'y planterait. Cependant, comme pour mettre sa foi à l'épreuve, les eaux continuèrent à monter jusqu'à venir lécher le seuil de la porte. Alors elles s'arrêtèrent un instant, puis peu

(1) *Relations des Jésuites,* vol. II, année 1653, p. 3, ch. II.

(2) La rue Craig d'aujourd'hui occupe l'ancien lit de la *Petite Rivière,* une des lignes frontières de Ville-Marie au début.

à peu se retirèrent jusqu'à ce que tout danger fût passé. Immédiatement, le gouverneur donna des ordres pour la confection d'une croix.

Le jour de l'Épiphanie, une petite procession monta lentement et péniblement en chantant des hymnes jusqu'au sommet du Mont-Royal. Elle était conduite par un Père Jésuite, le P. du Perron; puis venaient Mme de la Peltrie, des artisans et des soldats, enfin de Maisonneuve. Le gouverneur de Ville-Marie portait sur ses épaules la grande croix qui devait couronner la montagne et proclamer à tout le pays la miséricorde divine et la gratitude d'un loyal chrétien (1).

De Maisonneuve avait terminé son histoire en disant à Marguerite : « Quand nous arriverons à Ville-Marie, je vous conduirai à la montagne pour vous y montrer cette croix. »

L'heure était venue de remplir sa promesse. Mais de Maisonneuve ne trouvait pas de loisirs pour cette expédition. Marguerite résolut donc d'y aller sans lui. Faire l'ascension du Mont-Royal n'était pas une excursion banale quand on risquait de trouver un Indien embusqué derrière chaque buisson, et que les routes étaient dans l'état le plus primitif. Pour défendre la Sœur Bourgeoys des attaques des féroces Indiens, le gouverneur lui donna une escorte de trente hommes d'armes.

La montée fut longue, mais quelle ne fut pas la déception de Marguerite en arrivant au sommet! Elle ne put retenir un cri. Pendant l'absence du gouverneur, les Indiens avaient abattu la croix. Quelques débris épars sur le sol marquaient l'emplacement où

(1) Vimont : *Relations*, 1643-52-53.

elle se dressait. Nos pèlerins s'en retournèrent le cœur bien gros.

Marguerite pressa de Maisonneuve de remplacer la croix de la montagne ; car elle brûlait du désir de rendre leur pèlerinage aux habitants de Ville-Marie. Il y consentit volontiers et la pria de diriger ce travail dangereux. Accompagnée de soldats et d'ouvriers, elle gravit à nouveau la montagne, et on se mit à édifier une grande croix. Inspirée par un incomparable esprit de foi, elle aidait les ouvriers de sa parole et de ses mains, les dirigeant, les encourageant, leur servant même leur repas. Au bout de trois jours, la croix se dressait à nouveau, protégée par une palissade de pieux. Mais il ne fut guère possible de revenir la visiter, car les Indiens étaient sans cesse en embuscade dans les buissons voisins, prêts à fondre sur les pèlerins avec leurs couteaux et leurs tranchants. Cette seconde croix domina la cime de la montagne jusqu'au moment de la conquête où elle disparut.

Pendant les premiers mois du séjour de Marguerite à Ville-Marie, la petite colonie fut relativement tranquille. Comme les Français n'avaient pas encore d'enfants en âge d'aller à l'école — ceux qui étaient nés à Montréal étaient presque tous morts en bas âge — elle ne put pas commencer de suite sa tâche d'éducatrice. Le zèle qui consumait son âme trouva un débouché dans d'autres bonnes œuvres. Comme l'a dit un biographe anonyme de Marguerite Bourgeoys, dans un langage dont la naïve simplicité et la touchante piété dépeignent si bien à ces âges de foi, « elle était pour tous une mère, l'œil des aveugles, le pied des boiteux, la consolation des affligés, le soutien des faibles et des indigents, elle se faisait toute à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ ».

Son dévouement si tendre et si désintéressé lui faisait trouver mille manières de faire le bien que d'autres auraient peut-être dédaignées. Elle allait jusqu'à laver et raccommoder les hardes des pauvres et celles des braves soldats de Ville-Marie. Pourtant ce même attrait irrésistible qu'elle avait ressenti dès l'âge de dix ans la poussa vers les jeunes filles de la colonie, dont plusieurs n'avaient aucun moyen de s'instruire.

Il y avait à peu près cinquante maisons à Ville-Marie; elle les visitait tour à tour, prodiguant les conseils et les instructions aux vieillards comme aux jeunes. Pour emprunter encore le langage du naïf chroniqueur, la Sœur Bourgeoys était « la digne coopératrice de de Maisonneuve; tandis que celui-ci bâtissait les murs d'une ville en l'honneur de Marie, elle élevait un empire spirituel dans les cœurs des fidèles. »

Un jour d'hiver, de cet hiver si rigoureux du Canada, un pauvre soldat à moitié gelé vint se plaindre à la Sœur Bourgeoys de ce qu'il n'avait pas de lit. En une circonstance pareille, Martin de Tours avait donné la moitié de son manteau; Élisabeth de Hongrie s'était dépouillée de son riche manteau de duchesse; Aidan avait abandonné son cheval — un cadeau du roi — avec son riche harnachement. Marguerite avait comme eux, et comme tant d'autres saints de Dieu, ce généreux esprit d'abnégation qui caractérise la vraie charité. A mesure que le soldat racontait son histoire, elle se souvint du présent que M. Le Coq lui avait fait : un lit avec tous ses accessoires. Sans un moment d'hésitation elle lui donna son matelas. Le soldat tout heureux raconta son aventure. Un de ses compagnons vint peu après exposer sa misère à Sœur Bourgeoys. Heureuse d'avoir une occasion de se priver, Marguerite se défit

cette fois de sa paillasse en faveur du brave homme. Avant la nuit, deux hommes misérablement vêtus vinrent demander l'aumône, se doutant peu que Marguerite se dépouillait pour faire la charité. Elle leur donna ses deux couvertures. Celui qui récompense un verre d'eau donné en son nom a dû commander à ses anges d'écrire ce fait en lettres d'or au livre de vie. Cependant Sœur Bourgeoys prenait son repos sur le sol dur et froid, remerciant Dieu du fond du cœur de la joie céleste qui inondait son âme cette nuit-là.

Pendant quatre longues années de continuelles attaques de la part des Iroquois (les hostilités avaient recommencé au printemps de 1654), la petite colonie dut vivre dans une perpétuelle et pénible alerte ; Marguerite continua cette même vie de labeur, d'abnégation et d'universelle charité. Le fait qu'elle fut choisie par de Maisonneuve pour replacer la croix de la montagne, et que les colons étaient toujours à exécuter ses moindres désirs, prouve abondamment le respect et l'ascendant que sa sagesse et sa sainteté lui avaient gagnés à Ville-Marie.

La crainte de l'ennemi du dehors n'altéra pas la paix qui régnait au dedans. La Sœur Morin de l'Hôtel-Dieu nous donne une charmante description de Ville-Marie en 1654. On la dirait empruntée aux *Actes* des Apôtres, ou à ce délicieux récit de Longfellow — qui nous décrit dans son *Évangéline* les mœurs de ces doux Acadiens — des colons français eux aussi : « dont l'existence s'écoulait comme les rivières qui arrosent leurs forêts, estompées par les ombres de la terre, mais reflétant l'image du ciel. »

« Nulle part, nous dit la Sœur Morin, on ne se servait de clefs et de verrous ; les maisons, les caves, les

coffres, demeuraient ouverts, et on n'eut jamais à regretter ce qui pouvait passer pour une imprudence. Les plus riches partageaient avec les moins fortunés, et, sans attendre qu'on leur demande, ils donnaient généreusement et libéralement. »

Jusqu'ici, pour les besoins spirituels, la colonie avait eu les intrépides soldats du Christ, dont Bancroft, un historien protestant, a dit : « On ne doubla pas un seul cap, on ne remonta pas une seule rivière, sans qu'un jésuite conduisit l'expédition. » De Montréal, ils allaient convertir et baptiser les tribus sauvages qui vivaient dans les forêts voisines, et ils retournaient à la colonie brisés de fatigue après leur pénible mission, et souvent portant les marques de brutales tortures et de cruelles mutilations.

Mais nous arrivons maintenant à une nouvelle période de l'histoire de Ville-Marie et de la vie de Marguerite Bourgeoys. En 1657, les Sulpiciens abordèrent dans l'île, et Marguerite ouvrit sa première école.

CHAPITRE VII

Une importante décision. — Les Sulpiciens au Canada. — Communauté naissante. — Un projet et une défense. — Premiers fruits d'un apostolat. — Le fardeau devient trop lourd. — Plan de Marguerite.

Pendant six ans un seul jésuite administra les secours spirituels aux centaines d'âmes dont se composait Ville-Marie. Le P. Claude Pijart, le directeur de Marguerite Bourgeoys, était, nous dit-on, le seul prêtre de la colonie ; il donna sa démission le 12 août 1657, la charge étant devenue trop lourde pour lui (1). Le principal but des Jésuites au Canada était la conversion des Indiens; mais à mesure que le nombre des convertis augmentait dans les tribus lointaines, le service paroissial devenait presque impossible. Les colons, souvent privés du ministère sacerdotal, pressèrent de Maisonneuve de faire venir de France des prêtres à résidence fixe.

(1) Le P. Claude Pijart commença son ministère à Montréal en 1650, et de 1651 à 1657 il y demeura seul. Avant lui, 14 Pères de la Compagnie de Jésus avaient travaillé dans ce champ. Leurs noms se trouvent dans un petit manuscrit de 1836 intitulé : *Petit Registre in-quarto de la cure de Montréal*, par Jacques Viger, écrivain, que l'on conserve aux archives du Collège de Montréal. On y lit, entre autres, le nom d'Isaac Jogues, le célèbre jésuite martyrisé par les Iroquois en 1646. Il était à Montréal l'année d'avant. Tous ceux dont les noms sont cités dans ce livre avaient inscrit dans le registre paroissial les naissances, les mariages, les enterrements.

M. Olier, un des membres les plus zélés de la Compagnie de Montréal et le fondateur de Saint-Sulpice, avait eu depuis longtemps le désir d'aller travailler au Canada ; mais la grande œuvre de la fondation des séminaires en France l'avait empêché de réaliser ses pieux désirs, et ce n'est que vers la fin de sa vie qu'il put envoyer des missionnaires travailler à sa place.

Sur les instances des colons, Marguerite Bourgeoys, Jeanne Mance et de Maisonneuve décidèrent d'adresser un chaleureux appel au fondateur de Saint-Sulpice. De Maisonneuve irait en France exposer la situation à M. Olier. Le gouverneur eut donc une entrevue à Paris avec le supérieur de Saint-Sulpice. Il représenta la situation de Ville-Marie, les vœux de la population et ses propres désirs, avec tant d'éloquence, que M. Olier, après une prière fervente et une sérieuse délibération, décida d'envoyer au Canada Gabriel de Queylus, membre de la Compagnie de Montréal, François d'Albert, Gabriel Souart et Dominique Galinier. La nomination de ces prêtres qui devaient jouer un rôle si important dans l'histoire de Ville-Marie fut le dernier acte de l'administration de M. Olier. Car il mourut le 2 avril 1657, avant le départ de ces Messieurs.

A son arrivée au Canada, M. de Queylus vint jusqu'à Montréal installer ses compagnons, puis s'en retourna à Québec, son quartier général. Quelque temps après, il visitait Sainte-Anne, un sanctuaire aussi cher aux Canadiens d'aujourd'hui qu'il l'était à leurs ancêtres du grand siècle. Les premiers missionnaires avaient apporté de France la dévotion à sainte Anne, et dès les premiers jours on avait bâti un sanctuaire en l'honneur de la mère de la Sainte Vierge sur

les bords du Saint-Laurent, à sept heures de Québec. Sainte-Anne de Beaupré est depuis lors un lieu de pèlerinage où se sont accomplis des miracles très authentiques.

Un autre événement intéressant de cette même année fut la mort à l'Hôtel-Dieu de la première religieuse iroquoise, Agnes Shamadhoroi. Elle reçut le saint habit de M. de Queylus et fit profession la veille de sa mort.

Le 21 novembre 1657, Ville-Marie fut érigée en paroisse, et M. Souart en fut nommé curé. Parlant de cette période, Parkman, le plus intéressant et le plus fanatique des historiens protestants, dit : « Les prêtres de Saint-Sulpice, qui avaient reçu la charge entière du spirituel de la colonie et qui allaient bientôt en assumer la charge temporelle, n'eurent pendant des années comme tout logement qu'une chambre à l'hôpital. Ils firent fortifier l'Hôtel-Dieu avec des palissades; et, autour de cet édifice, groupèrent les maisons de quelques notables, pour pouvoir plus facilement se défendre. Ils firent bâtir aussi deux édifices fortifiés, Sainte-Marie et Saint-Gabriel, aux deux extrémités de la colonie, et y logèrent un nombre considérable d'hommes d'armes, qu'ils employaient à défricher et à cultiver les terres environnantes, propriété de leur communauté. Les travailleurs portaient toujours leurs mousquets, et ils eurent souvent à en faire usage (1). »

Marguerite désirait en son âme glorifier Dieu et honorer la Sainte Vierge en bâtissant une chapelle dans laquelle elle pourrait réunir les jeunes filles de Ville-Marie et leur inculquer une dévotion à Marie à la fois pratique et profonde. Elle avait été encoura-

(1) *The Old Regime in Canada*, p. 54.

gée par le P. Pijart ; de Maisonneuve consentit volontiers à l'aider dans l'exécution de son projet, et lui laissa le choix de l'emplacement où on bâtirait la chapelle. Marguerite choisit l'emplacement où s'élève actuellement la vieille église de Notre-Dame de Bon Secours, qui était alors à 400 mètres de la ville.

Nombre de colons voulurent donner leur concours à cette belle œuvre, qui en charriant du bois ou des pierres, qui en donnant son argent ou son temps ou son travail. Grâce à cette ardeur, les fondations furent bientôt creusées, et l'édifice monta rapidement. M. de Queylus arriva dans l'intervalle ; et comme il ne connaissait ni de Maisonneuve, ni Marguerite Bourgeoys, il défendit de continuer la construction de la nouvelle chapelle. Les travaux s'arrêtèrent, car quand l'autorité avait parlé, Marguerite ne raisonnait jamais et n'hésitait pas un instant. De cette apparente mésaventure un grand bien résulta. Au lieu d'une chapelle de bois, la colonie eut plus tard une chapelle en pierre, et cet événement fut pour beaucoup dans la fondation de la Congrégation de Notre-Dame ; car Marguerite n'avait songé qu'à réunir des jeunes filles dans une chapelle de la Vierge, et non pas à jeter les fondements d'une communauté, comme la grâce de Dieu la poussa à le faire plus tard.

Pour nous, l'événement le plus intéressant de l'année 1657 fut l'ouverture de la première école par Marguerite Bourgeoys. A mesure que les années s'écoulaient, le nombre des colons s'accrut tellement que Marguerite trouva impossible d'aller de maison en maison comme elle l'avait fait au début : elle se détermina donc à ouvrir une école pour les garçons et les filles. Elle nous raconte cela dans ses *Mémoires :*

« Quatre ans après mon arrivée, M. de Maisonneuve voulut me donner une étable de pierre pour en faire une maison et y loger les personnes qui feraient l'école. Cette étable avait servi de colombier et de loge pour les bêtes à cornes. Il y avait un grenier au-dessus, où il fallait monter avec une échelle par dehors pour y coucher. Je la fis nettoyer, j'y fis faire une cheminée et tout ce qui était nécessaire pour loger les enfants. »

C'est là que Sœur Bourgeois jeta les fondements de sa communauté — communauté destinée à répandre dans tout le continent américain et pour des siècles l'esprit et les vertus de la Mère de Dieu. Comme plusieurs autres grandes fondations, elle eut d'humbles commencements, pour que Dieu fût glorifié par son admirable succès. Née dans une étable comme le Rédempteur du genre humain, elle devait s'étendre par tout le pays pour l'honneur de l'Église catholique et le bonheur d'innombrables familles.

Marguerite quitta la maison du gouverneur (1), et avec sa seule compagne, Marguerite Picaud, elle prit possession de sa nouvelle maison le jour de la fête de sainte Catherine et commença cette vie d'enseignement qui devait produire des fruits si merveilleux.

Une autre œuvre de Marguerite qui date aussi de cette époque, ce fut l'éducation de petites Indiennes qu'elle adopta et dont elle prit soin avec tout le dé-

(1) Tandis que Marguerite habitait la maison du gouverneur, outre sa fonction d'intendante, elle prenait soin de la chapelle et se consacrait à diverses œuvres de charité. Elle prit aussi à sa charge deux petits enfants, Jeanne Loysel et Jean Desrochers, nés tous les deux en 1649 ; elle en prit soin jusqu'en 1654. (C. DE LAROCHE-HÉRON : *Les Servantes de Dieu en Canada*, p. 45. Montréal, John Lowell, 1855.)

vouement d'une mère. Leurs propres mères consentaient à s'en séparer pour un cadeau insignifiant. La première de ces petites filles fut baptisée le 4 août 1658, et reçut le nom de Marie des Neiges. D'après le P. Lemoine, elle fut la première Iroquoise baptisée dans la colonie, la marraine fut Élisabeth Moyen, veuve de Lambert Closse (1). Elle mourut à l'âge de six ans, étant encore sous la tutelle de Marguerite. Plus tard, deux autres petites Iroquoises adoptées par Marguerite Bourgeoys reçurent aussi le nom de Marie des Neiges. Nous avons une autre preuve de sa dévotion à la Sainte Vierge sous ce vocable, dans le fait qu'à sa demande la montagne de Montréal fut placée sous le patronage de Notre-Dame des Neiges.

La sollicitude maternelle de Marguerite pour les enfants des Indiens a toujours été partagée par ses compagnes et recueillie par ses filles comme un précieux héritage ; on en a encore un monument dans la mission indienne d'Oka, au lac des Deux-Montagnes.

La population de Ville-Marie augmentait toujours à mesure que la colonie se développait. Bientôt Marguerite et sa compagne trouvèrent que de faire la classe à toutes les enfants était une tâche au-dessus de leurs forces. Même leur zèle et leur dévouement ne leur donnaient pas la force suffisante pour les labeurs qui chaque jour devenaient plus durs. Marguerite vit clairement que, pour continuer sa mission, il lui fallait absolument trouver des compagnes qui puissent partager son travail et alléger son fardeau. Comme il n'y en avait pas dans la nouvelle colonie, elle se résolut d'aller en France demander de l'aide.

(1) *Petit Registre in-quarto de la cure de Montréal*, J. Viger, p. 25.

Pendant toutes ces années, elle avait gardé un souvenir affectueux de ces jeunes filles de Troyes qui devaient collaborer avec elle à l'éducation de la jeunesse. L'heure était venue pour cette communauté d'être transplantée sur le sol canadien, et Marguerite se décida à demander à ses anciennes compagnes de venir avec elle travailler dans le Nouveau Monde pour Dieu et pour les âmes.

D'un point de vue purement humain, ce voyage semblait être une entreprise téméraire et absurde. Qu'est-ce que Marguerite Bourgeoys pouvait espérer en partant de Montréal, seule, sans protection, sans argent, pour entreprendre une traversée pénible et périlleuse. Pouvait-elle supposer que des jeunes filles naturellement faibles et timides voudraient seulement prêter l'oreille à sa proposition, bien moins encore pour abandonner leur famille et s'en aller avec une étrangère dans un pays où les habitants étaient décimés par la rigueur du climat ou par les sanguinaires Indiens ? De pareilles craintes n'ébranlèrent jamais son dessein, elle obéissait à ce qu'elle croyait être une inspiration du Ciel, elle se préparait à quitter le Canada, soutenue par une ferme espérance de réussir, peut-être, dit un de ses biographes, « avec une vue claire et prophétique de tout ce qui devait arriver, comme on peut le conjecturer de l'assurance qu'elle donna à une personne de confiance que son voyage ne durerait pas plus d'une année ».

CHAPITRE VIII

Ouverture providentielle. — Traversée mouvementée. — Douce France. — Braves recrues. — Le sacrifice d'un père. — Voyage accidenté. — De Paris a La Rochelle. — Le *Saint-André* met a la voile. — Terrible expérience. — Nouvelles responsabilités. — De Québec a Ville-Marie.

Marguerite, ayant fait ses plans, attendait une occasion favorable. Il s'en présenta une tout à fait providentielle. Pendant l'hiver, Jeanne Mance avait fait sur la glace une chute dans laquelle elle eut le bras cassé et démis. Même la fracture remise, le bras demeura si faible et lui fit souffrir de si intolérables douleurs qu'elle pouvait à peine en faire usage. Son ministère parmi les malades et les blessés en souffrit naturellement beaucoup. Désolée d'avoir à interrompre son travail, elle résolut d'aller en France voir M. de la Dauversière (1) et lui demander deux ou trois religieuses de sa nouvelle fondation à La Flèche. L'état de son bras ne lui permettait pas de voyager seule. Marguerite Bourgeoys, en vraie sœur, vint à la rescousse et offrit de partager avec son amie les fatigues et les épreuves de ce long voyage. Les deux fon-

(1) Jérôme Leroyer de la Dauversière était l'âme et l'agent général de la Compagnie de Montréal. Ce fut un des plus zélés auxiliaires dans la fondation de Ville-Marie, et particulièrement de l'Hôtel-Dieu. Il mourut en 1660.

datrices partirent ensemble de Montréal pour Québec, et de là elles mirent à la voile au mois d'octobre.

Comme le bateau sur lequel elles traversèrent l'Atlantique était rempli de huguenots, les deux Sœurs furent logées dans la chambre aux canons *(gun room)*, et elles n'en sortirent presque pas de tout le voyage. Matin et soir, sans se soucier de la révocation de l'édit de Nantes, ces hérétiques chantaient leurs prières à haute voix ; Jeanne Mance leur fit observer qu'ils ne se comportaient pas en fidèles sujets du roi Louis. Frappés de son sang-froid et de sa fermeté, non seulement ils cessèrent leurs bruyantes démonstrations, mais, pendant tout le reste du voyage, ils traitèrent ces femmes sans défense avec un respect profond.

Le vaisseau aborda à La Rochelle vers Noël. Nos deux voyageuses se rendirent immédiatement à La Flèche — petite ville qui doit son nom à la flèche du XII^e^ siècle qui domine le prieuré de Saint-Thomas. Elles y trouvèrent M. de la Dauversière, et quelques jours après prirent la route de Paris. Là elles virent les prêtres de Saint-Sulpice, et Jeanne Mance y reçut une faveur insigne ; son poignet fut miraculeusement guéri par le simple attouchement de la cassette de plomb qui renfermait le cœur de M. Olier.

Sans tarder, Sœur Bourgeoys se dirigea vers sa ville natale, où elle séjourna chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. Elle leur dit le but de son voyage, et elles l'approuvèrent fort, tout en se rendant très bien compte des difficultés que son projet entraînait. A leur avis, — c'était celui de tout le monde — le succès de cette entreprise dépendait entièrement du secours de la Providence, car elle était trop au-dessus

M. Olier.

des forces humaines. « Aussi, écrit la Sœur Bourgeoys, j'ai toujours compté sur cette aide et je n'ai jamais été déçue, car il ne m'a jamais fait défaut lorsque j'en ai eu besoin. »

Dès que la nouvelle de son arrivée et le motif de son voyage eurent été connus dans la petite ville, trois de ses anciennes compagnes vinrent s'offrir à elle comme missionnaires pour le Canada. C'étaient les Sœurs : Aimée Châtel, Catherine Crolo, Marie Raisin ; cette dernière comptait obtenir le consentement de son père une fois à Paris, où celui-ci résidait.

Le courage de ces jeunes filles n'était pas moins admirable que celui de Marguerite disant adieu à la France pour partir au Canada. Elles s'arrachaient à leurs parents et à leurs amis, elles renonçaient aux joies de la vie de famille, elles quittaient leur pays pour toujours... et dans quel but ? Pour suivre une femme à peine leur aînée, dont toute la fortune consistait en une confiance en Dieu illimitée, et qui ne pouvait rien leur promettre que labeur, pauvreté, humiliation. Quels résultats pouvait-on espérer de débuts qui rappelaient Bethléem ?

« J'ai admiré, raconte la sœur Bourgeoys, comme M. Châtel, qui était notaire, m'a confié sa fille qu'il aimait beaucoup. M'ayant demandé comment nous vivions à Ville-Marie, je lui montrai le contrat qui me mettait en possession de l'étable. Et ne voyant rien pour subsister : « Eh bien ! me dit-il, voilà pour vous « loger ; mais pour le reste ? De quoi vivrez-vous ? » Je lui dis que nous travaillerions pour gagner notre vie et que je leur promettais à toutes du pain et du potage ; ce qui lui tira les larmes des yeux et le fit pleurer. Il aimait beaucoup sa fille, mais il ne voulait pas s'op-

poser aux desseins de Dieu sur elle. Il prit conseil de l'évêque de Troyes, puis on dressa et on signa dans l'étude même de M. Châtel les contrats par lesquels Aimée Châtel et Catherine Crolo s'engagèrent pour demeurer ensemble et faire l'école à Ville-Marie.

« Ensuite, M. Châtel voulut accommoder un coffre pour les hardes de sa fille, et une cassette pour son linge ; de plus, il fit coudre, proche la baleine de son corset, 150 livres en écus d'or, avec défense de m'en parler ni à personne, afin que, s'il fallait revenir ou aller seule, elle pût s'en retourner. Enfin, il écrivit dans tous les lieux les plus considérables de la route par où l'on devait passer que, si sa fille avait besoin de services, on lui donnât tout ce qui serait nécessaire, ou tout ce qu'elle demanderait pour s'en retourner à Troyes. »

Enfin Marguerite et ses compagnes partirent pour Paris. La tendre sollicitude d'un père pour sa fille avait tout fait pour rendre le voyage facile : il ne fut pourtant pas sans épreuves. D'abord leur cocher fut arrêté, sous prétexte qu'il n'était pas permis de louer une voiture particulière et de faire ainsi concurrence aux voitures publiques. Nos voyageuses durent revenir à Troyes, et elles allèrent demander conseil à M. Châtel. Grâce à son influence, elles furent autorisées à reprendre leur voyage. Le dimanche, le cocher s'entêta à ne pas vouloir s'arrêter comme les Sœurs le lui demandaient, afin de pouvoir entendre la messe. Mais juste au moment où on passait devant l'église, une des roues de la voiture se détacha, et tandis que le cocher essayait de réparer l'accident, Marguerite et ses compagnes purent assister au saint Sacrifice. La

roue était hors de service ; on ne pouvait s'en procurer avant Paris. La distance était trop grande pour aller à pied, nos voyageuses durent attendre que le cocher, parti à cheval pour Paris, revînt avec une autre voiture.

Enfin on arriva dans la capitale, Marie Raisin essaya d'obtenir le consentement de son père. Ce ne fut pas chose facile ; mais enfin, après beaucoup d'instances, le bon père accéda aux supplications de sa fille unique. Le contrat fut signé et M. Raisin offrit 1000 francs à Marguerite pour la dot de sa fille. Elle ne voulait pas accepter plus de 300 francs, mais M. Raisin ne voulut pas se laisser vaincre en générosité. « De son vivant, dit Sœur Bourgeoys, il nous envoya tous les ans 35 livres pour les 700 que j'avais refusées, et après sa mort, son fils nous continua la même charité. Quand celui-ci mourut, nous reçûmes une pension de 300 livres pour sa sœur. »

A Paris aussi, le petit groupe s'adjoignit plusieurs recrues. M. Blondel donna une de ses nièces, c'était la Sœur Hioux, la première reçue dans la communauté, en 1659, sous le nom de Sainte-Claire.

Profitant du retour en Canada de Marguerite Bourgeoys et de Jeanne Mance, les Sulpiciens, au prix de grandes dépenses, envoyèrent un fort contingent de colons : 33 hommes et 32 jeunes filles, d'une réputation au-dessus de tout soupçon. Les jeunes filles furent confiées aux bons soins de Sœur Bourgeoys. Elle se prodigua pour elles avec une sollicitude vraiment maternelle pendant toute la durée du voyage ; puis elle les reçut dans sa propre maison et elle continua à veiller sur elles et à les aider de toutes façons jusqu'à leur mariage.

A propos de ce voyage, M. Dollier de Casson (1), raconte un incident qui prouve mieux que tout ce qui a été rapporté jusqu'ici la sincérité du désintéressement de Marguerite Bourgeoys. Un membre de la Compagnie de Montréal, profondément touché de son zèle apostolique, lui offrit une somme suffisante à assurer l'avenir de la communauté naissante. Sœur Bourgeoys refusa cette offre, craignant que de posséder tant d'argent pût mettre en danger l'esprit de pauvreté qu'elle aimait tant, et qu'elle désirait plus que tout de léguer à ses filles comme un précieux héritage.

Le vaisseau devait partir de La Rochelle, Marguerite se rendit dans cette ville avec ses compagnes. Jeanne Mance l'y rejoignit avec trois recrues. Là, nouveaux ennuis et nouveaux délais. Le capitaine, probablement à l'instigation des ennemis de la Compagnie de Montréal, eut l'idée que ces soi-disant passagers cherchaient à le jouer. Bien qu'il eût fait marché pour une somme moins considérable, il exigea 175 livres par personne. « Et nous n'avions point d'argent, ajoute Sœur Bourgeoys, on refuse d'accepter M. de Maisonneuve pour répondant, et on veut que ma Sœur Raisin s'en retourne pour faire payer en France, me voilà bien en peine. » Pourtant le capitaine finit par se contenter d'une promesse de paiement, et peu après le vaisseau mettait à la voile.

C'était le 2 juillet, après un délai de trois mois, que le *Saint-André* cinglait vers la Nouvelle-France. En

(1) François Dollier de Casson, troisième supérieur de Saint-Sulpice et seigneur de Montréal. D'abord soldat, il servit sous Turenne comme capitaine de cavalerie. Il entra à Saint-Sulpice en 1657, vint au Canada en 1665, et mourut en 1701. Il est l'auteur d'une *Histoire de l'île de Montréal*.

cette fête de la Visitation, Marguerite et ses premières compagnes quittaient la France, poussées vers le Canada par une étincelle de cette charité qui brûlait dans le cœur de la jeune Vierge mère lorsqu'elle se hâtait vers les monts de Judée pour visiter sa cousine Élisabeth. Belle coïncidence pour des âmes vouées à l'imitation de la vie missionnaire de la Sainte Vierge.

Le vaisseau était bondé de monde : deux ou trois cents passagers, — des colons pour Montréal, vigoureux cultivateurs, artisans et soldats, deux prêtres, deux futurs martyrs — MM. Le Maître et Vignol ; mais, comme Parkman nous dit : « Parmi ces passagers deux groupes de femmes — sous la direction de Marguerite Bourgeoys et de Jeanne Mance — attirèrent surtout l'attention. Marguerite Bourgeoys, à l'expression douce et imposante, fonda les écoles pour les petites filles de Montréal ; sa compagne, grande, austère, épuisée de souffrance et de soucis, était la directrice de l'hôpital (1). »

Le *Saint-André* était un bateau de fortes dimensions et assez bien aménagé : la traversée pourtant fut loin d'être heureuse. Pendant deux ans ce vaisseau avait servi d'hôpital militaire, et par une négligence inexplicable, il n'avait jamais été désinfecté. C'était un foyer de pestilence ; nos pauvres voyageurs l'apprirent à leurs dépens. Presque tous furent victimes de la peste. Peu de jours après le départ, sept ou huit personnes moururent ; et après une cérémonie courte et déchirante, leurs corps furent jetés dans les flots.

Tout d'abord on ne voulut pas permettre aux hospitalières de Saint-Joseph d'aider à combattre le terrible

(1) Parkman : *The Old Regime in Canada*, p. 91.

fléau ; mais on finit par se rendre à leurs instances, et elles se consacrèrent au soin des pauvres victimes. De ce moment, il n'y eut pas une seule mort. Marguerite Bourgeoys offrit ses services avec une générosité absolue, et tous ceux qui furent l'objet de ses soins dévoués la proclamèrent la plus tendre des gardes-malades.

Elle n'échappa pas complètement au fléau et eut à souffrir d'une légère atteinte de la fièvre ; ses compagnes furent terriblement éprouvées, ainsi que les religieuses hospitalières ; Jeanne Mance fut à deux doigts de la mort. Inutile de le dire, Marguerite ne consentit pas à quitter le chevet de sa sœur bien-aimée, et elle eut la consolation de la ramener à la vie à force de tendres sollicitudes et de soins dévoués.

« La famille Thibodeau tout entière, dit Sœur Bourgeoys, était aussi à l'extrémité, hormis une petite fille à la mamelle, dont personne ne voulait se charger. J'entendis qu'on parlait de la jeter à la mer, ce qui me faisait trop de pitié, et je la demandai contre l'avis de toute notre bande qui était toute malade. » C'était donc une nouvelle occupation ajoutée à toutes celles que Marguerite s'ingéniait à trouver, depuis le matin jusqu'au soir, sur ce bateau si peuplé.

Enfin, après bien des tempêtes, nos émigrants purent quitter ce foyer d'infection. On jeta l'ancre en face de Québec le jour de la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, 1659. Arriver ainsi un jour de fête de la Vierge après s'être embarqué le jour de la Visitation de Marie parut aux filles de Marguerite le gage de la bénédiction d'En-haut sur leur œuvre d'abnégation.

La Visitation.

Les citoyens de Québec firent une ovation aux nouveaux arrivants ; les malades attendirent pour débarquer d'être complètement guéris ; Marguerite, Jeanne Mance et leurs compagnes leur continuèrent leurs bons offices.

Pour conclure l'histoire de ce voyage de Marguerite, voici, comme elle la raconte elle-même, l'aventure de la petite fille dont elle s'était chargée : « A Québec, nous étions logées au magasin de Montréal ; m'étant chargée de la petite Thibodeau, que j'avais avec moi, je dis à son père, qui se portait mieux, de la garder jusqu'à notre départ pour Ville-Marie, afin de soulager nos filles des cris de cette enfant. Mais les personnes qui étaient là firent un grand feu pour se chauffer et couchèrent l'enfant trop près du foyer, en sorte qu'elle en eut le dos brûlé. Cette enfant souffrait beaucoup, et je n'avais rien pour la panser ; ce qui me fit bien de la peine durant tout le voyage de Québec à Ville-Marie. Enfin, quand nous fûmes arrivés, elle se portait bien. Je la remis à une nourrice, et elle mourut bientôt après. On m'a dit que de l'avoir remise à la mamelle l'avait fait mourir. »

Vraiment, dans le cœur de Marguerite Bourgeoys la force et la tendresse s'alliaient harmonieusement, et sa vie nous rappelle la parole de Lamartine : « Rien n'est si doux que ce qui est fort. »

Revenons à nos colons. Quand tous furent guéris, ou du moins en voie de convalescence, la petite troupe se dirigea sur Ville-Marie. « Nous arrivâmes à Montréal, écrit la Sœur Bourgeoys, le jour de saint Michel, en quoi j'admirai l'attention de la divine Providence ; car, à mon départ, ayant prié M. Galinier de ne me pas ôter la sacristie à mon retour, il m'avait dit que

je n'en aurais plus le soin si je mettais plus d'un an à mon voyage ; et nous arrivâmes le propre jour où nous étions partis l'année précédente, à peu près heure pour heure. Le soin de la sacristie et de tout ce qui en dépend, dont une fille peut s'occuper, me fut donc remis, selon mes désirs. »

CHAPITRE IX

Une humble demeure. — Au travail. — Vie intense. — L'idéal en action. — Nouvelles fondations. — Mariage sommairement arrangé. — L'influence d'une femme.

C'est dans la petite maison de pierre jadis étable et pigeonnier que Marguerite, avec un joyeux sourire, accueillit ses nouvelles compagnes. C'est la seule maison qu'elle semble avoir aimée réellement d'un amour tendre et constant. Maintes fois, pendant l'année qui vient de s'écouler, au milieu de ses voyages et de ses ennuis, elle y était revenue en pensée comme à un asile de repos, de prière et de paix. Elle en avait aimé chacune de ses pierres brutes et de ses pièces de bois mal équarries. Elles les aimait précisément pour leur nudité et leur pauvreté, qui lui rappelaient mieux Bethléem et Nazareth. Abandonner cette maison devait être un des plus grands chagrins de sa vie. Elle voulait que ses compagnes l'aimassent aussi ; et le cas qu'elles en faisaient était à ses yeux la marque de leur aptitude à travailler avec elle à son œuvre.

Le berceau de la Congrégation fut remis à neuf par un nettoyage complet. Et réellement on dut en faire un petit nid assez attrayant pour qu'un écrivain contemporain ait put dire en son style naïf : « Dans leur pauvreté, elles l'ornèrent de façon à inspirer l'amour de la sainteté et de la pauvreté même aux plus orgueilleux et aux plus délicats. »

Sœur Bourgeoys reprit donc avec l'aide cette fois des sœurs Crolo, Châtel et Raisin, le fardeau qu'elle avait déposé l'année d'avant. La colonie s'était augmentée, deux cents hommes et quarante jeunes filles étant venus s'adjoindre aux autres habitants durant les années 1658-1659. Il y avait donc plus de travail. Pourtant le nombre de leurs élèves était encore relativement restreint, et elles purent faire la classe aux garçons et aux filles jusqu'à ce que les Sulpiciens se chargeassent des garçons quelques années plus tard. La première élève de Marguerite fut, dit-on, Jeanne Loisel, la première enfant née à Montréal qui put échapper à la mortalité des premières années de la colonie et aussi la première Canadienne qui contracta mariage. Puis vint Marie Barbier, qui grandit sous l'aile de Marguerite et sollicita plus tard la faveur d'être admise dans la Congrégation. A cette époque, la petite communauté ne formait pas encore un ordre religieux, car elle n'avait pas de règle et suivait un genre de vie différent de celui de toutes les autres Congrégations existantes. Comme dit le biographe de 1818 : « Elles étaient sans liens dans une prison sans portes. »

Mais Marguerite avait toujours en vue la communauté dont elle avait jeté les fondements à Troyes, et elle préparait et formait ses compagnes pour cette œuvre si nécessaire au Canada. Elles ne devaient rien demander et n'être une charge à personne, puisque Dieu les avait envoyées pour aider et non pour gêner. Là où tous étaient pauvres et obligés de travailler du matin au soir pour se procurer les choses nécessaires à l'existence, elles devaient être plus pauvres que les autres et travailler, si c'était nécessaire, la nuit

comme le jour. Aucune rémunération ne devait être exigée pour instruire des enfants dont les mères, très occupées à la maison, devaient aider encore leurs maris aux travaux des champs.

On regrette de n'avoir pas plus de détails sur la vie de ces premières religieuses d'un ordre nouveau dans une contrée neuve. Que leur vie ait été dure et leurs privations multiples, on en a l'évidente attestation dans les propres paroles de Sœur Bourgeoys, aussi bien que dans les écrits contemporains; mais nous ne trouvons là que des généralités alors que notre esprit moderne a le culte des faits précis et des anecdotes. Il faut avoir recours à d'autres sources pour obtenir les détails. Voici quelques lignes des *Annales de l'Hôtel-Dieu*, écrites par une religieuse de cette époque : « Ces dignes fondatrices de la Congrégation étaient occupées nuit et jour à coudre, à couper des vêtements pour les femmes aussi bien que pour les sauvages, sans compter le travail de l'école. »

Sœur Crolo était à la tête de la ferme, et elle y rendait avec un dévouement infatigable les services les plus variés, blanchissant le linge le jour, le raccommodant la nuit, faisant le pain, etc., et toujours elle se considérait comme la dernière et la servante de tous.

Nous ne pouvons pas entrer dans le détail de la méthode suivie par la nouvelle communauté. On recevait les enfants dès qu'ils pouvaient apprendre, afin de planter la semence du bien, tandis que leurs cœurs étaient encore candides et dociles.

L'ardent amour de Marguerite pour Jésus dans l'Eucharistie et sa tendre affection pour ses enfants, lui inspirèrent une sollicitude spéciale pour ceux qui

se préparaient à leur Première Communion. A mesure que le grand jour approchait, elle redoublait de soins et d'attention ; c'était comme de la dévotion pour ces jeunes âmes qui allaient être bientôt les tabernacles du Seigneur.

Un écrivain nous dit : « Les premiers élèves unissaient à la piété des manières douces et aisées avec une liberté modeste qu'il faut attribuer, ce semble, à la vie non cloîtrée des Sœurs. » L'influence de Marguerite était si puissante que, suivant le P. Charlevoix, les femmes de la colonie étaient de beaucoup supérieures aux hommes. Longtemps même après la mort de Marguerite, il écrivait (1) :

« Ses yeux voyaient jusqu'au fond des choses, — et elle apercevait clairement non seulement le présent, mais encore l'avenir avec ses besoins probables. Lorsqu'elle conduisait en classe ses petites élèves, et s'essayait à former leurs esprits et leurs cœurs, elle voyait en elles non seulement des enfants à instruire, mais encore les générations futures que ces enfants étaient destinées à influencer directement ou indirectement. Son but était de préparer de bonnes familles chrétiennes et, par là, une société vraiment chrétienne et finalement un grand pays chrétien. Avec cet idéal devant les yeux, elle refusa de cloîtrer ses sœurs ; car si elles eussent eu la clôture, comment auraient-elles pu aller au peuple et l'aider dans tous ses besoins temporels et spirituels? Elle perçut clairement aussi qu'un genre de vie et une manière d'enseigner plus libres étaient plus en conformité avec les besoins d'un pays neuf. »

(1) P. Charlevoix : *Histoire du Canada.*

Le zèle de Marguerite ne se bornait pas exclusivement aux petits enfants de la colonie, il embrassait aussi les jeunes filles plus âgées pour qui on ne faisait rien ou presque rien au point de vue intellectuel. Protéger et guider ces âmes lui paraissait une œuvre de la plus haute importance, et elle exhortait souvent ses filles à s'y dévouer avec une fidèle persévérance. Pour cela elle fonda une Congrégation (1) d'enfants de Marie qui lui permit d'atteindre les jeunes filles qui n'auraient pas voulu se mêler aux enfants des classes. La première réunion eut lieu le 2 juillet 1658 : « Quelques années après mon voyage en France, écrit-elle, il arriva à Ville-Marie environ dix-huit *filles du Roi,* que j'allai quérir au bord de l'eau, croyant qu'il fallait ouvrir la porte de la maison de la Sainte Vierge à toutes ces jeunes filles. Mais notre maison étant trop petite pour loger toutes celles qui arrivaient, nous fîmes accommoder une maison que nous avions achetée de Saint-Ange, et là je demeurai avec elles. J'étais obligée d'y demeurer, à cause que c'était pour former des familles. »

A peu près vers la même époque, on ouvrit un pensionnat pour les enfants des classes plus riches ainsi qu'un ouvroir ou école industrielle pour les enfants plus pauvres de la colonie. Ce dernier fut appelé à juste titre « La Providence » ; et Marguerite Bourgeoys y apprit à ses élèves à travailler, mais surtout à sanctifier leur travail et à le faire contribuer non seulement au soutien de leur corps, mais aussi au progrès de leurs âmes.

(1) De là serait venu, d'après quelques historiens, le nom que la Mère Bourgeoys donna à sa communauté.

Nous avons dit un mot du travail si pénible réservé aux femmes de la colonie. On s'imagine aisément que les jeunes filles envoyées par le roi étaient peu faites pour ce genre de travail. Beaucoup se seraient découragées complètement sans Marguerite Bourgeoys et ses compagnes, qui leur apprirent à couper, à coudre, à faire le pain, et après leur mariage soignèrent leurs enfants et les encouragèrent dans leurs épreuves et leur détresse. L'histoire ne dit pas si la Sœur Bourgeoys hospitalisa les « filles du Roi » qui étaient venues de France en 1659, comme elle le fit certainement plus tard, ou bien si celles-ci furent reçues dans la maison du gouverneur ; mais elle continua certainement à Ville-Marie à prendre soin d'elles et à les instruire comme elle avait fait pendant la traversée. L'une après l'autre elles épousèrent des colons venus pour demander une femme, et elles abandonnaient le couvent ou le fort pour devenir souveraines d'une petite hutte. On ne peut s'empêcher de sourire de ce procédé primitif d'arranger les mariages ; mais Marguerite Bourgeoys et de Maisonneuve étaient tous deux pleins de sagesse, et ils connaissaient si bien les jeunes filles confiées à leurs soins, que leur choix était meilleur peut-être que s'il avait été laissé aux intéressées. En tout cas, on n'entendit jamais parler après « d'incompatibilité d'humeur ». La destinée de ces pauvres jeunes orphelines — beaucoup appartenaient à la noblesse — élevées dans les « hôpitaux » de France et expédiées pour être mariées à des hommes qu'elles n'avaient jamais vus, semble bien étrange et bien cruelle. On ignore presque tout de leur passé, sauf leur nom. La date de leur mariage est consignée dans les registres de Montréal; presque tous portent la

signature de la Mère Bourgeoys en fine et nette écriture, et ils sont datés du « Parloir de la Congrégation ». Mais tous ces mariages réussirent fort bien. Ces petites Françaises devinrent d'excellentes femmes, grâce, en grande partie, à l'influence de la Mère Bourgeoys.

Cette influence bénie se continuait sur ses anciennes protégées longtemps après qu'elles avaient fondé un foyer. Elle veillait sur elles aussi longtemps qu'elles avaient besoin de sa maternelle sollicitude. Même après leur mariage, elles revenaient sous son toit si hospitalier. Ainsi dans les registres mortuaires conservés dans les archives de Montréal, on lit cette inscription touchante : sont morts à la Congrégation un enfant âgé de quatre jours et sa mère âgée de dix-neuf ans.

Marguerite, sachant bien comme aisément de la ferveur on tombe dans la tiédeur, voulut faire faire chaque année à ses pupilles une courte retraite. Mères, épouses, jeunes filles, riches et pauvres, venaient apprendre à nouveau les grandes leçons de piété, de fidélité au devoir, de généreuse abnégation. Aujourd'hui encore ces retraites sont une des plus chères traditions de la Congrégation de Notre-Dame.

CHAPITRE X

Espérances déçues. — Attaque des Iroquois. — Plan audacieux de Dollard. — Comment les héros se préparent a mourir. — Le serment. — Derniers adieux. — La rencontre. — Le siège. — Le blocus. — Désertion des alliés. — Explosion fatale. — La défaite de Dollard sauve la compagnie.

Nous voilà arrivés à l'année 1660, destinée à être marquée par un des exploits les plus glorieux dans les annales du Canada : la fameuse rencontre entre Français et Iroquois au pied des rapides de Long-Sault.

Bien qu'il n'ait avec la vie de Marguerite Bourgeoys qu'un lien assez indirect, nous ne pouvons passer cet événement sous silence. Il arriva de son temps. Mais surtout elle a partagé pendant des années la rude vie de ses héros. Nous aimons même à penser qu'elle n'y a pas été sans influence. Un bon nombre de ces vaillants avaient fait leur premier voyage du Canada avec elle ; elle en avait soigné plusieurs avec un infatigable dévouement au cours d'une longue, pénible et dangereuse traversée et avait doucement tourné leurs pensées vers le Ciel, leur inspirant des motifs plus élevés que l'enthousiasme de la jeunesse, l'amour des aventures et la soif d'honneur. Plus tard, quand ils menaient à Ville-Marie une si dure existence, s'ils avaient besoin du secours ou du conseil d'une femme, s'ils avaient une

querelle à vider ou un habit à raccommoder, ils avaient recours à Sœur Bourgeoys, et elle à son tour leur demandait leur aide pour bâtir, charger ou creuser.

Depuis la défaite et la destruction presque totale de leur ennemi-né, les Hurons, les petites bandes d'Iroquois qui infestaient le pays étaient devenues plus hardies et plus agressives. Ils se sentaient du reste plus puissants en nombre. Pas un jour ne se passait sans qu'on ne découvrit derrière quelque arbre un Iroquois épiant l'occasion de faire un mauvais coup. Il y avait eu de nombreux traités entre les Français et les chefs iroquois ; mais les individus ne se tenaient pas obligés par ces traités ; il suffisait de n'importe quel accident — tort personnel, réel ou imaginaire, rêve extraordinaire, une crise d'ivrognerie ou un pur caprice — pour qu'une troupe de ces sauvages fondit sur une maison isolée sans défense, prise à l'improviste, et y semât le carnage et l'incendie.

Toute la colonie était sans cesse en alerte, redoutant à tout instant l'invasion de ces cannibales hurleurs. Personne n'osait laisser une porte ouverte la nuit, ou même en plein jour s'aventurer à quelques pas de sa maison sans un fusil ou un pistolet. S'écarter à cinquante mètres, c'était jouer sa vie. Pourtant il fallait cultiver les champs et rentrer les récoltes, même au prix de sang versé, car il fallait tenir à distance le plus terrible de tous les ennemis : la famine. Ainsi s'écoulaient les jours : et chacun se tenait prêt à paraître devant Dieu. La piété et la ferveur régnaient parmi les colons, et les crimes y étaient peu nombreux.

A Ville-Marie, quelques natures ardentes se fatiguaient de l'inaction, de la perspective d'une mort subite dans une embuscade, ou des horreurs d'une

longue captivité et des tortures aux mains de ces monstres inhumains. Il fallait faire quelque chose pour intimider l'ennemi. A ce moment on avait environ cent quarante hommes capables de porter les armes, dont cinquante environ étaient mariés.

Le commandant de la garnison était un jeune homme de vingt-cinq ans, Adam Dollard (on l'écrit parfois aussi Dunlac), sieur des Ormeaux, brave, hardi, constant, qui était venu au Canada, disait-on, pour se distinguer dans quelque aventure de guerre. Ce fut lui qui conçut l'idée de frapper un coup qui mettrait en pièces les forces des Iroquois.

Jusque-là les Français n'avaient jamais attaqué (1). De Maisonneuve avait commandé de s'en tenir à une politique de prudence et de résistance obstinée. Les vies humaines étaient trop précieuses pour qu'on les gaspillât en d'inutiles et téméraires escarmouches.

Mais maintenant qu'on pouvait risquer la vie de quelques hommes, Dollard proposa de se porter à la rencontre des Indiens à leur retour de la chasse sur les bords de l'Ottawa ; d'engager avec eux un combat à mort et de réduire si bien leurs forces que, pour un temps du moins, on aurait du repos. Un petit nombre de Français armés et protégés, tombant ainsi à l'improviste sur l'ennemi, pourraient causer de grands ravages dans leurs rangs. Le plan était héroïque et désespéré. Mais on vivait à une époque d'héroïsme, et l'enthousiasme de Dollard enleva toute la garnison.

Seize jeunes gens mirent la main dans celle de leur

(1) Il faut excepter la fameuse expédition de Champlain contre les Hurons, en 1609, sur le lac Champlain. Des fêtes ont commémoré l'été dernier le troisième centenaire de ce haut fait d'armes.

capitaine et jurèrent de vendre cher leur vie pour le bien de tous. Parmi eux, il y avait des soldats, mais aussi des artisans et de simples colons, tous jeunes gens de vingt à trente ans. Un plus grand nombre se serait joint à eux si on avait eu plus de temps ; mais Dollard ne voulait souffrir aucun délai ; il fallait agir immédiatement. Tout le monde dans la colonie regardait, le cœur gros, ces braves frères inspirés par la jeunesse et l'espérance, se préparer pour la bataille et pour la mort. Chacun d'eux fit son testament : on possède encore ces documents curieux ; et après être allés à confesse, tous vinrent recevoir ensemble la sainte communion, vraiment leur viatique.

L'air frais et pur d'une matinée de printemps s'engouffre par les fenêtres de la chapelle de l'Hôtel-Dieu, remplie, jusqu'à déborder, de robustes colons. Le soleil radieux fait étinceler l'autel et les ornements sacrés ; il illumine des têtes inclinées dans une attitude de douleur résignée ou de fiers visages qui reflètent une ferveur inaccoutumée.

En avant de la foule qui les admire, groupés autour de la barrière de communion avec sa nappe immaculée, les dix-sept héros, en armes, prient à deux genoux ; sur tous les fronts se lit la fermeté d'une inébranlable détermination ; dans tous les yeux brille une flamme enthousiaste. Derrière eux, perdus dans la foule, animés des mêmes émotions, on aperçoit de Maisonneuve grave et imposant en son attitude chevaleresque ; le brave Charles Lemoyne, le puissant Lambert Closse, le vaillant maire de Ville-Marie qui jette sur ses jeunes compagnons d'armes un regard d'envie. Jeanne Mance est là aussi qui prie les yeux baissés, et Marguerite Bourgeoys, pure comme un ange, douce et

bonne comme une mère, qui appelle les bénédictions du ciel sur cette entreprise, et la grâce et la force dans les cœurs de ces invincibles héros.

Le silence solennel n'est interrompu que par la voix du prêtre, grave et religieuse ; ou par le sanglot étouffé d'une mère au cœur brisé. Au moment de la communion du prêtre, il y a un mouvement dans la chapelle, les dix-sept jeunes hommes s'approchent de la Table sainte. Après avoir reçu avec une tendre dévotion le pain du Ciel, la force des martyrs, ils se lèvent et se tournent vers l'autel calmes et forts.

La voix profonde et douce d'Adam Dollard s'élève claire et ferme, et lentement, la main levée vers le Ciel, il prononce le serment solennel. Après lui, ses compagnons prennent aussi l'engagement de combattre les Iroquois jusqu'à la mort, sans demander merci et sans l'accorder. On échange de brefs adieux, le cœur étreint d'angoisse, et le 19 avril, les canots remontent lentement le rapide courant. Ils n'avaient pas ramé pendant un mille, qu'ils rencontrèrent près de l'île Saint-Paul une petite bande d'Iroquois. Une vive escarmouche, et l'ennemi était en fuite ; mais déjà un Français était tué, et deux autres noyés. Tristement on reprit le chemin de Ville-Marie ; car Dollard voulait assurer à ses compagnons morts les honneurs d'une sépulture chrétienne.

Le lendemain matin, on se trouva donc réuni encore dans la chapelle, pour une cérémonie plus impressionnante encore. Un service solennel fut chanté pour les défunts. Autour de leurs cercueils, les survivants à genoux pleuraient leurs camarades tout en récitant pour eux les dernières prières de l'Église.

Une seconde fois les canots glissèrent sur les ondes

bleues, et nos braves lancèrent dans les airs un cantique, dont les accents vinrent retomber doucement comme un adieu sur les colons groupés sur le rivage. Ils remontèrent le Saint-Laurent, et, tournant à droite, rencontrèrent à Sainte-Anne les glaçons qui descendaient. Après une semaine de délai, ils s'engagèrent dans le grand lac des Deux-Montagnes avec, d'un côté, ses bosquets de sapins et ses collines, et de l'autre, ses chênes et ses gracieux ormeaux. Ils voguèrent jusqu'au-delà de Carillon; la voix puissante des eaux dominait le bruit des vagues et le murmure des forêts, et les grands rochers et les rapides écumants apparurent. Là, au pied du Long-Sault, à cinq ou six milles au-dessus de Carillon, ils s'arrêtèrent, probablement à un endroit appelé aujourd'hui Greece Point.

Là ils trouvèrent une hutte abandonnée et presque détruite que les chasseurs algonquins s'étaient bâtie l'année précédente. Cette frêle petite forteresse dominait un mamelon couvert d'ormes et d'érables et de pins géants. Bientôt nos soldats furent rejoints par une bande amie de trente-neuf Hurons et de quatre Algonquins. La plupart de ces alliés indiens étaient chréiens et s'étaient volontairement joints aux forces françaises (1). Ils attendirent ensemble deux ou trois jours.

« Le matin, à midi et le soir, ils priaient en trois langues différentes, et tandis que, au coucher du soleil, la longue ligne de forêts sur l'autre rive se baignait doucement dans les rayons déclinants, les rapides accompagnaient de leur musique sauvage le chant du soir de ces héros (2). »

(1) D'après l'auteur du *Petit Registre*, il y eut dans le combat de Long-Sault 61 Français et Indiens contre 800 Iroquois. p. 44.

(2) PARKMAN : *The Old Regime in Canada*, p. 76.

Un soir, à l'heure où les derniers rayons du soleil répandaient une moire d'or sur les ondes tremblantes nos hommes priaient à genoux. Autour d'eux, les vastes étendues de forêts sans habitants; en face le fleuve écumant et furieux. Deux voix seulement rompaient le silence, mais si solennelles et si mystérieuses : la voix des grandes eaux, le tonnerre ininterrompu d'une chute puissante, et la voix du vent tantôt plaintive et gémissante, tantôt murmurant doucement à travers les grands arbres de la forêt vierge. Jamais leurs prières n'avaient été si ferventes; car ils sentaient que l'heure du combat approchait. Bientôt en effet on signale l'avant-garde ennemie : on tire, elle se disperse. Mais voici que d'innombrables canots descendent les rapides, leurs hommes débarquent; et c'est à peine si les Français et leurs alliés ont le temps de se réfugier dans le fort quand trois cents Iroquois hideusement tatoués fondent sur eux en poussant des cris de guerre sataniques. Ils furent reçus si chaudement, qu'ils se retirèrent en désordre, laissant bien des morts après eux.

Voyant qu'ils n'auraient pas la victoire aussi facilement qu'ils avaient cru, ils se mirent à bâtir un fort dans le bois. Ce qui donna le temps aux Français de fortifier en hâte leurs palissades avec une ligne de pieux dont les interstices furent remplis de pierres et de terre.

Ces préparatifs n'étaient pas achevés que les Iroquois se ruèrent sur eux, brandissant des torches faites des débris des canots français et indiens qu'ils avaient détruits. Une salve bien dirigée les fit battre en retraite. Ils se rallièrent et par deux fois essayèrent d'emporter le fort; mais deux fois ils durent reculer

en désordre. Les Français n'avaient pas perdu un seul homme ; les cadavres iroquois jonchaient le terrain. Les hurlements des ennemis devinrent plus terribles encore lorsqu'ils aperçurent, piquées sur les pieux de palissade, les têtes de leurs camarades groupées autour de celle de leur chef favori. Apparemment découragés, les Iroquois se retirèrent derrière les troncs d'arbres et de là dirigèrent sur le camp un feu continu de balles et de flèches. Le siège se changeait en blocus.

A l'intérieur du fort, Dollard et ses hommes, qui n'avaient de repos ni jour ni nuit, s'affaiblissaient de plus en plus ; car trois ennemis, plus terribles que les Iroquois, minaient leurs forces chaque jour : le manque de sommeil, le manque de nourriture et le manque d'eau. Tout ce que pouvaient faire nos malheureux Français était d'humecter leurs lèvres brûlantes avec quelques gouttes d'eau qui suintaient du mur de terre. Une fois, ils avaient fait une sortie jusqu'au fleuve pour avoir de l'eau : mais ils n'avaient pas d'ustensiles pour la transporter. Les provisions des Hurons s'étaient épuisées, et ils prenaient maintenant à celles des Français, lorsqu'un traître huron se détacha des rangs des Iroquois pour parlementer avec ses frères du fort. Il leur dit de passer à l'ennemi s'ils ne voulaient pas mourir. Car une armée de cinq cents hommes, convoquée par un messager rapide, descendait le fleuve Richelieu pour augmenter les forces iroquoises. Français et Algonquins savaient bien ce que valait la parole des Iroquois, et ils continuaient à se battre et à prier, comme on se bat et comme on prie en face de la mort. Les pauvres Hurons, eux, se laissèrent tromper, et, un à un d'abord, puis par groupes

de quatre ou cinq, ils escaladèrent la palissade, ne laissant que leur brave chef Annahotaha et les quatre fidèles Algonquins. Cela réduisait la garnison à dix-neuf.

Soudain, le sixième jour de ce blocus, les bois résonnèrent de cris assourdissants, de tous côtés bondissaient des corps tatoués : c'était la réserve iroquoise qui arrivait. Quatorze Français et cinq Indiens contre sept cents guerriers ! Les assauts succédaient aux assauts. Chaque fois, les Iroquois s'avançaient un peu plus près ; mais les mousquets faisaient bien leur office ; et les cadavres indiens s'amoncelaient devant le fort.

Épuisés, Dollard et ses soldats décimés résistèrent pendant trois jours. Enfin les Iroquois, déconcertés et presque désespérés, assemblèrent un conseil des chefs. Les Français, évidemment, étaient des démons, et donc invincibles. Nombre de guerriers en avaient assez et soupiraient après leurs huttes. Les plus anciens étaient exaspérés à la pensée que les Iroquois, jusque-là invincibles, allaient être défaits par une poignée de Français. On décida finalement de livrer un assaut désespéré.

Les plus braves se présentèrent et se faisant de grands boucliers avec des fagots, se ruèrent sur la palissade, l'atteignirent, et, rampant à terre hors de la portée des mousquets, ils s'attaquèrent au mur jusqu'à ce qu'ils y eussent fait une brèche. Prenant leur épée, leur couteau et leur hache, Dollard et ses hommes se précipitèrent à la brèche pour défendre leur vie. L'un après l'autre, ils tombent sous les tomahawks indiens. Dollard, à la hâte, bourre un fort mousquet de poudre et de balles, y attache une fusée

et le lance sur les Iroquois. Mais l'engin accroche une branche et retombe dans le fort, où il fait explosion en tuant un homme et en en blessant plusieurs.

L'héroïque Dollard tombe mort au moment précis où l'ennemi, après une salve meurtrière, se précipite dans le fort de tous les côtés à la fois. Les quelques survivants, épaule contre épaule, toujours combattant, finirent par succomber : ainsi finit cette lutte de dix jours. Les Iroquois, décimés et découragés, se divisèrent en petits groupes et se perdirent dans la forêt.

La défaite de Dollard eut plus de succès que bien des victoires. Il fut, sans le savoir, l'instrument dont se servit la Providence pour le salut de la Nouvelle-France. Le 17 mai, on fut atterré à Québec à la nouvelle apportée par un prisonnier iroquois que douze cents hommes des cinq nations se rassemblaient sous Ville-Marie pour envahir Québec, Trois-Rivières et Montréal. C'est précisément l'armée qui vint briser ses forces devant le petit fort de Long-Sault. Si Dollard ne l'avait pas rencontrée avant cette date, Québec, avec ses maisons dispersées et ses habitants sans défiance, aurait été le théâtre d'un massacre qui ne l'eût cédé en rien aux pages les plus tragiques de l'histoire du Canada.

Quinze jours plus tard, près de la chapelle où Dollard avait juré de donner sa vie pour Ville-Marie, un Indien échappé raconta en son langage pittoresque aux colons assemblés comment leur héros avait combattu et était mort. La reconnaissance emplit leurs âmes ; car ils savaient maintenant qu'il avait vraiment sauvé la colonie, et ils accueillirent la nouvelle de cette glorieuse défaite aux accents triomphants du *Te Deum*.

La Sœur Bourgeoys apprend la nouvelle à son tour, et son cœur, assez noble pour comprendre la sublimité de ce sacrifice, tressaille à ce récit glorieux. Elle ne pleure pas ces jeunes hommes qu'elle aimait comme une mère, car elle sait qu'ils sont morts non seulement en héros, mais en héroïques chrétiens.

Et, sans doute, cette admirable intervention de la divine Providence peut être attribuée aux prières de la Mère Bourgeoys et des autres saintes âmes de Québec et de Ville-Marie. Ainsi voyons-nous s'accomplir la parole du P. Lallemant : « Ma quatrième source de consolation dans ce pays si éprouvé, c'est la générosité et le courage de nos religieuses ; cela me fait espérer le salut du pays, car je ne peux pas concevoir que Dieu abandonne de telles âmes si saintes et si charitables. Il me semble plutôt que les saints du Paradis viendraient à leur aide, si les hommes ne suffisaient pas à protéger leur vie dans ce nouveau monde. »

CHAPITRE XI

Excellents résultats. — Reprise des hostilités. — Une héroïne de Ville-Marie. — Entourée d'ennemis. — Outrages des Iroquois. — Mouchoir merveilleux. — Lambert Closse. — 1663. — Ville-Marie perd son fondateur. — Fin de l'âge héroïque. — La Congrégation en 1669. — Hommage public. — Visite pastorale. — Pas assez de bras. — Retour en France.

Ce ne fut pas en vain que ces dix-sept jeunes vies avaient été immolées dans toute la fraîcheur de leur printemps. Une période de calme suivit ; et les colons eurent le temps de respirer un peu avant de reprendre l'épreuve de ces perpétuelles alertes et de ces dangers continus.

Le courageux exploit de Dollard avait ébranlé la Confédération des Cinq Nations et arrêté l'invasion projetée aussi sûrement que la roche de granit arrête le flot qui s'élance. Mais même ce sacrifice héroïque ne pouvait qu'arrêter pour un temps et non pas mettre un terme à jamais à ces sanglantes hostilités.

Les tribus maintenant séparées recommencèrent à combattre chacune pour son compte, l'espoir d'une revanche finale les amenait à des efforts plus intenses. En attendant, la navigation du fleuve Ottawa était libre, et les Iroquois, bien que toujours en éveil, paraissaient plutôt décontenancés par leurs pertes récentes.

Bientôt, hélas! des bandes hostiles se répandirent sur toute la colonie. Un jour de Maisonneuve mit en prison seize Iroquois qui avaient demandé à parlementer. A l'automne six cents sauvages de différentes tribus descendirent à Montréal, ne respirant que meurtre et que rapine ; mais à la nouvelle de la capture de leurs amis, ils s'en retournèrent promptement, abandonnant tous leurs projets (1).

Dans les premiers mois de 1661, les Iroquois réunirent des forces nombreuses autour de la colonie si constamment harcelée. Par un matin glacial de février, des colons travaillaient à la lisière de la forêt. Comme les attaques étaient très rares en cette saison, ils étaient sans armes et absolument sans soupçon. Tout à coup l'ennemi fond sur eux : en vain ils essaient de lutter contre des hommes bien armés. Treize tombèrent aux mains des Iroquois, les autres cherchèrent leur salut dans la fuite et coururent du côté du fort, tandis que Charles Lemoyne couvrait leur retraite, faisant bravement face à l'ennemi, un pistolet dans chaque main.

Les sauvages, pourtant, gagnaient du terrain sur les fuyards, et dans cet élan furieux ils auraient facilement raison d'un seul homme armé. La présence d'esprit d'une femme sauva la situation. Dans l'intérieur du fort, M^me^ Duclaux, attirée par le bruit insolite, s'était approchée d'une lucarne. D'un coup d'œil elle jugea la situation, elle se saisit d'un paquet de fusils et de munitions, et, tout en faisant une courte prière, ouvre la lourde porte et se met à courir à toute vitesse vers la bande des fuyards sur le point d'être atteints. Ceux-ci ont tôt fait de la débarrasser de son fardeau ;

(1) P. Rousseau, S-S. : *Vie de Maisonneuve*, c. XXIII, p. 161.

ils se retournent contre ceux qui les poursuivaient ; en un clin d'œil leur feu bien nourri a dispersé les Iroquois, qui cherchent un refuge dans la forêt. C'est ainsi que Ville-Marie fut sauvée par la promptitude et le courage d'une femme (1).

Au printemps succéda l'été, et jamais les cœurs ne s'étaient sentis si accablés. Déjà vingt-six Français de Ville-Marie avaient été tués ou réduits à une captivité pire que la mort. La *Relation* de cette année dit des Iroquois : « Ces sauvages tantôt apparaissaient à la lisière d'un bois, et nous étions victimes de cet assaut ; tantôt ils se glissaient inaperçus au milieu des champs pour surprendre les hommes au travail ; tantôt ils approchaient des maisons, nous harcelant sans cesse, et, comme des harpies ou des vautours, fondaient sur nous partout où nous n'étions pas sur nos gardes (2). »

De cette vie si dure, il résultait pourtant un avantage, comme l'écrit Dollier de Casson. « Dieu... se servit admirablement de ces calamités pour maintenir le peuple de Ville-Marie ferme dans ses devoirs envers le Ciel. Le vice y était presque inconnu, au milieu des guerres ; la religion florissait de tous côtés d'une façon bien différente de ce que nous voyons en temps de paix. » (3) Une vie simple, fervente, pieuse, renouvelée chaque matin devant les autels aux sources divines, avec, toujours en vue, la perspective de la mort : telle était l'existence des gens de Ville-Marie à cette époque.

(1) Ferland : *Histoire du Canada*, p. 467.
(2) Parkman : *The Old Regime in Canada*, p. 467.
(3) Idem, *Ibid.*, p. 110.

Elle avait aussi ses fêtes et ses solennités, ses joies pures d'autant plus douces qu'elles germaient en des cœurs innocents et pieux. Le bien-être de chaque colon, ses besoins temporels et spirituels, à tout cela pourvoyaient fidèlement les Sulpiciens, de Maisonneuve tant qu'il resta au Canada, Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys, ces deux dernières toujours consultées dans les affaires de la colonie les plus importantes comme dans les plus ordinaires (1).

Du reste la Sainte Vierge protégeait ses filles d'une façon merveilleuse. On s'abstenait de défendre aux Iroquois l'accès de la ville, dans l'espérance que quelques-uns pourraient être amenés à la lumière de la foi. Tandis qu'ils rôdaient en quête de nouvelles victimes, la petite communauté de Marguerite Bourgeoys, tranquille et confiante, travaillait tout le jour, dans les classes à l'instruction et à l'éducation des enfants de Ville-Marie (2). Quand tombait la nuit et que Marguerite et ses sœurs prolongeaient encore leur travail, puis sous la garde de Marie prenaient quelques heures d'un repos bien gagné, des Indiens escaladaient les palissades, rampaient sans bruit dans la cour pleine d'ombre et là faisaient le guet comme des bêtes de proie. Jusqu'à l'aube ils attendaient, retenus par une frayeur mystérieuse et providentielle, espérant toujours voir sortir de la maison une victime sans défiance. Toujours en vain. Et quand ils s'éloignaient silencieux comme ils étaient venus, c'était avec une soif de sang inassouvie! Que de fois avec l'aurore nos Sœurs se levèrent pour une autre journée

(1) P. Rousseau : *Vie de Maisonneuve*, p. 260.
(2) Idem, *Ibid.*, p. 264.

de travail, sans se douter quelles sentinelles avaient veillé sur leur repos (1).

Le 29 août, fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste, Jacques Lemaistre, prêtre de Saint-Sulpice, qui faisait le guet pour les moissonneurs de la ferme de Saint-Gabriel, fut traîtreusement mis à mort par une bande d'Iroquois en embuscade. Marguerite Bourgeoys raconte un fait merveilleux de ce prêtre martyr. « On rapporte, dit-elle, que les traits de M. Lemaistre s'imprimèrent si distinctement sur le linge dans lequel les sauvages avaient emporté la tête de leur victime, qu'on aurait pu aisément les reconnaître. Quelque temps après, au moment de mon départ pour la France, l'idée me vint de m'assurer du fait d'une façon plus positive, afin que je puisse en témoigner si on faisait une enquête à ce sujet. J'allai donc trouver Lavigne qui revenait de captivité de chez les Iroquois, qui lui avaient arraché un doigt. Il m'assura que le fait était parfaitement vrai ; il avait vu le linge et avait essayé de décider les Iroquois à le lui vendre ; mais ils avaient refusé toutes ses offres, disant qu'ils s'en serviraient comme d'un pavillon pour aller en guerre et qu'il les rendrait invincibles dans les combats (2). »

Ce fait est attesté aussi, sur l'autorité de Lavigne, par la Sœur Morin et Dollier de Casson. Les *Annales de l'Hôtel-Dieu* ajoutent qu'un Jésuite, captif d'une autre tribu, entendit parler du prodige par les sauvages eux-mêmes, qui le tenaient comme tout à fait extraordinaire. Plus tard, ils conçurent une telle ter-

(1) Susseret : *Éloge historique*, p. 37.
(2) Parkman : *The Old Regime in Canada.*

reur de ce linge avec les traits de leur victime si distinctement reproduits, qu'ils le vendirent aux Anglais, en les menaçant de sévères châtiments si jamais ils le laissaient tomber entre les mains des Jésuites. De fait, ces menaces eurent tant d'effet que jamais les Français, prêtres ou colons, n'en entendirent reparler.

Combattant, travaillant, priant, nos colons virent la moisson succéder à l'été. Ils purent rentrer le grain sans avoir à souffrir aucune vexation. Mais la tristesse s'abattit sur Ville-Marie à la nouvelle de l'accident arrivé à Lauzon, le jeune sénéchal de la Nouvelle-France, tué dans une reconnaissance à l'ennemi.

En octobre, le brave chef Gavecontia, Indien de naissance et d'éducation, mais chrétien convaincu, à l'âme chevaleresque, ramena à Ville-Marie neuf prisonniers libérés. Les colons reconnaissants donnèrent au vieux chef le nom de Père des Français, et le renvoyèrent comblé de présents. Cette éclaircie ne fut que passagère. Quelques semaines plus tard, les Iroquois s'emparèrent d'un sulpicien, M. Vignal, dans l'*Île à la Pierre*. Il était allé y chercher des moellons en compagnie de Claude de Brigeac. Ce dernier fut soumis aux plus horribles tortures qu'il endura avec l'héroïsme d'un martyr; M. Vignal, blessé à mort au moment où il cherchait à fuir, fut achevé sur-le-champ, et son corps fut dévoré par les cannibales.

Toutes les saisons de cette triste année avaient été marquées par quelque désastre. L'hiver amena peut-être la perte la plus cruelle dans la personne de Lambert Closse, « un homme, dit Parkman, dont l'intrépide sang-froid fut toujours à la hauteur de tous les périls ». Il se portait à l'aide d'un groupe de travailleurs attaqué par les Iroquois, lorsqu'il fut entouré d'une nuée

de ces sauvages. Son domestique prit la fuite. Closse tire un coup de pistolet sur le chef des assaillants : il manque ; au moment où il tirait un second coup, il tombe mort, « comme un brave soldat du Christ et de son roi (1) ».

Au printemps de 1663, les hostilités recommencèrent. Les Indiens se battirent entre eux dans l'enceinte même de la ville. Même les malades indiens de l'Hôtel-Dieu étaient à redouter. L'un d'eux que les Sœurs avaient tendrement soigné essaya un jour d'en écraser une entre une porte et une armoire. Les autres malades coururent au secours de la Sœur, et le bandit déclara qu'il avait simplement voulu faire une plaisanterie.

La même année, sur la fin de l'hiver, de violents tremblements de terre ébranlèrent la colonie et semèrent la terreur parmi ses habitants. « Dans la forêt, écrit un contemporain, les arbres se heurtèrent les uns contre les autres, des collines et de larges étendues de forêts glissèrent dans le fleuve ou dans les vallées voisines. » Et ces terribles phénomènes se répétèrent jusqu'au milieu de l'été. La longueur de leur durée, l'espace sur lequel ils se firent sentir en même temps que la protection dont la Providence couvrit les Français et les Indiens, tout cela montrait bien que le fléau était un avertissement donné aux méchants. A Ville-Marie, où les colons étaient pieux et rangés, on sentit à peine la panique qui poussa les gens de Québec aux confessionnaux.

Cette même année, année notable pour Ville-Marie, l'île de Montréal fut cédée aux Sulpiciens par la Compagnie de Montréal. Maisonneuve établit alors pour les

(1) PARKMAN : *The Old Regime in Canada*, p. 108.

hommes de Ville-Marie la milice de la Sainte-Famille. Mme d'Ailleboust, veuve de l'ancien gouverneur de la Nouvelle-France, consulta le P. Chaumont sur un projet de fonder une société analogue dans laquelle on recevrait aussi les femmes et les enfants. Celui-ci logeait chez les Sulpiciens dans l'intervalle de ses missions; il obtint la plus chaude approbation de M. Souart, et la Société de la Sainte-Famille fut fondée le 31 juillet, fête de saint Ignace. L'acte de fondation porte la signature de Marguerite Bourgeoys, Mme d'Ailleboust, Jeanne Mance et Sœur Crolo. Cette congrégation, probablement la plus ancienne au Canada, se répandit dans toute la colonie; toutes les familles s'y inscrivirent, et les vertus de Jésus, Marie et Joseph s'accrurent et portèrent des fruits dans tout le pays.

L'année 1664, Ville-Marie éprouva une grande perte, et la Mère Bourgeoys un profond chagrin. Un ami éprouvé et loyal lui était enlevé. De Tracy, le vice-roi, par pure jalousie pour l'autorité de de Maisonneuve sur Ville-Marie, enleva à celui-ci son titre et son office. « On lui ordonna de retourner en France, comme étant incapable de la place et du rang de gouverneur : ce que j'aurais peine à croire si une autre que la Sœur Bourgeoys me l'avait assuré. Il prit ce commandement comme un ordre de la volonté de Dieu et repassa en France, non pour s'y plaindre du mauvais traitement qu'il recevait et revenir triomphant, mais pour y vivre petit et humble. » Ainsi s'exprime Sœur Morin. Nul peut-être n'a loué de Maisonneuve plus que l'historien protestant Parkman : « Québec et Montréal peuvent se glorifier de leurs fondateurs. Samuel de Champlain et Chomedey de

Maisonneuve sont de ces noms qui brillent avec éclat sur le berceau des nations naissantes (1). »

Les années se succédaient et se ressemblaient. En 1666 Ville-Marie connut un peu de calme. Non seulement elle était bien protégée par ses excellentes fortifications, mais encore les Iroquois étaient très intimidés par la vigoureuse campagne que de Tracy (2) avait poussée contre eux jusqu'au cœur de leur pays.

De fait, la plupart des historiens appellent cette période la fin de l'âge *héroïque*, à cause d'un nombre de vaillants exploits qui la signalèrent.

Nous avons parlé de l'influence de Marguerite Bourgeoys sur les affaires civiles et religieuses : il sera intéressant d'étudier en elle la première éducatrice de Ville-Marie. Nous pouvons nous en former une assez bonne idée d'après l'état de la ville comme d'après ce que nous en disent les biographes de Marguerite.

(1) Parkman : *The Jesuits in North America*, p. 275.

(2) Le marquis de Tracy vint au Canada comme vice-roi en 1665 à la tête d'un petit corps de troupes détachées surtout du régiment Carignan, dont presque tous les officiers et les soldats s'établirent au Canada. En moins d'un an, il bâtit des forts à Sorel, Chambley et près de Saint-Jean, sur le fleuve Richelieu. En janvier 1666, il plaça M. de Courcelles à la tête d'une expédition qui descendit plus bas qu'Albany, dans l'État de New-York, mais — les Iroquois étant alors absents — dut revenir non sans avoir souffert atrocement de la faim et du froid. En septembre de cette même année, M. de Tracy lui-même, à la tête de 600 soldats du régiment Carignan, 600 Canadiens et 100 Hurons et Algonquins, marcha sur les Indiens Agniers, qui s'enfuirent devant lui. M. de Tracy brûla quatre de leurs villages, puis retourna à Québec. Bien que ces expéditions n'aient pas exterminé les Iroquois, comme on se l'était proposé, ni empêché ces sauvages de faire des razzias dans les avant-postes français pendant environ quarante ans, elles avaient cependant inspiré aux Cinq Nations une terreur salutaire et rendu la situation des colons à Montréal moins précaire.

Travail incessant, épuisant, à peine coupé de quelques heures de repos sur la terre nue ; privations de toutes sortes imposées par les circonstances, mais encore plus volontairement acceptées : tel était l'aspect extérieur de cette existence laborieuse et toute faite d'abnégation. La douce expression du front et des yeux disait combien complètement et incessamment le cœur de Marguerite était uni à Jésus par Marie. Ses sœurs marchaient sur ses traces, partageant tous ses travaux et s'essayant à imiter ses vertus. Dieu répandait sur ces âmes si zélées ses bénédictions les plus abondantes, temporelles et spirituelles ; car comment donc sans son aide aurait-elle pu continuer à faire la classe *gratuitement* à tous les enfants de Ville-Marie ?

« Ce que je trouve de plus merveilleux, écrivait Dollier de Casson, c'est que ces femmes sans aucun revenu, sans aucune rémunération pour l'enseignement qu'elles donnent, peuvent cependant, grâce à la bénédiction que Dieu donne à leur travail manuel, et sans être à charge à personne, acquérir plusieurs maisons et fermes dans l'île de Montréal. »

La première concession de terrain faite à la Congrégation fut une terre de cinq arpents près du lac Saint-Joseph. Plus tard, par l'entremise de M. de Bretonvilliers, on leur en accorda plusieurs autres, on mit trente arpents en culture, et les revenus suffirent à fournir en partie aux besoins de la communauté.

Bientôt l'ancienne étable de 1637 devint insuffisante pour l'habitation des religieuses, les classes et le pensionnat. On bâtit une autre maison à ce même endroit, on acquit aussi la maison voisine ; mais même ces deux maisons réunies ne suffirent pas. En 1669, cédant aux instantes prières de ses collaboratrices, la Sœur Bour-

geoys consentit à l'érection d'un couvent plus grand, tout en pierre. Plus tard, elle regretta amèrement cette concession. Bourrelée de remords, elle promit de faire bâtir une chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge, et au même instant elle sentit un soulagement immédiat.

C'est elle-même qui nous en fait le récit. En attendant, Marguerite avait fait ériger une petite chapelle de bois, pauvre et simple, mais si pieuse, disent les *Annales de l'Hôtel-Dieu*, qu'on y accourait comme à un refuge assuré contre les dangers de toutes sortes. Plusieurs guérisons s'y opérèrent qu'on regarda comme miraculeuses.

Qu'on nous permette de revenir un peu en arrière, pour souligner quelques événements qui exercèrent une grande influence sur l'avenir de la Congrégation.

Colbert envoya l'intendant Talon faire une série de visites domiciliaires à Montréal. Voici les instructions mêmes que reçut l'intendant. « Attendu qu'il n'y a rien qui puisse contribuer davantage à encourager chez nos colons le commerce et l'industrie que d'entrer dans les détails de leur maison et de leurs affaires personnelles, il ne sera pas mauvais que le Sieur Talon visite spécialement chaque famille, pour s'enquérir de l'exacte condition de leurs affaires, pourvoir à leurs besoins dans la mesure du possible, et en bon père de famille les mettre en mesure de faire quelque profit (1). »

Au cours de ses visites, Talon se présenta au couvent de la Congrégation et s'enquit de ses règles, de son genre de vie, de l'enseignement donné. Les réponses furent si satisfaisantes et les heureux résul-

(1) Parkman : *The Old Regime in Canada*, p. 259.

tats de l'action des Sœurs avaient été si visibles dans les maisons déjà visitées, que l'intendant donna à la communauté une entière approbation. Bien plus il fit au gouverneur Courcelles un rapport on ne peut plus favorable, à la suite duquel le gouverneur octroya aussi sa haute approbation.

Dans l'intervalle il avait autorisé les citoyens de Montréal à présenter une requête à l'effet d'obtenir du roi des lettres patentes en faveur de la Communauté de Sœur Bourgeoys. Cette reconnaissance légale était de nature à augmenter encore l'influence d'une œuvre qui, depuis dix ans déjà, faisait un bien incalculable.

Au mois d'octobre, le Séminaire — la communauté des Sulpiciens — reçut une nombreuse délégation des citoyens. On proposa de demander au roi d'approuver l'ordre de Sœur Bourgeoys. Les principaux de la ville, les Sulpiciens, seigneurs de l'île, le syndic de cette année, soldats, fermiers, artisans, tous vinrent témoigner en l'honneur de l'humble religieuse. Il fut décidé à l'unanimité qu'on présenterait une pétition à Louis XIV le priant d'approuver la Congrégation par lettres patentes. Cette pétition fut signée de tous les principaux citoyens ; et on en envoya la minute à Sœur Bourgeoys. Elle s'était bien gardée d'assister à l'assemblée, sachant quel devait en être l'objet : son humilité se refusait à des manifestations publiques de respect et de gratitude.

Peut-être fut-elle encore plus surprise que reconnaissante en voyant cette preuve de l'estime que tout Montréal avait pour son œuvre. Puis elle rangea quelque part cette pétition et eut bientôt oublié l'incident. Son esprit était trop plein de Dieu et des âmes pour s'arrêter à d'aussi vaines choses que l'estime des

hommes ; du reste, elle comptait sur la Providence pour la diffusion et le soutien de sa communauté.

Deux années s'étaient écoulées depuis cet événement, et Marguerite s'était enfoncée chaque jour plus avant dans l'humilité, l'union à Dieu, le recueillement et le zèle des âmes. Extérieurement, elle était toujours la sage conseillère dont l'opinion souvent déterminait, toujours influençait les décisions des autorités de Montréal, la douce maîtresse à qui les enfants s'attachaient comme à la meilleure des mères, la tendre Sœur à qui ses compagnes avaient recours en toute occasion, pour recevoir aide, avis ou consolation ; avant tout l'infatigable travailleuse dont chaque moment était consacré aux autres.

Le 16 mai 1669, Mgr de Laval, évêque titulaire de Pétrée et vicaire général de la Nouvelle-France, fit une visite à Ville-Marie. Les portes de la Congrégation de Notre-Dame lui furent ouvertes toutes grandes, et il vit les classes, les élèves, les maîtresses, parla à Marguerite Bourgeoys, et quitta le couvent, si simple et si pauvre, l'âme pleine d'admiration pour celles qui avaient accompli une telle œuvre au milieu de tant de dangers et de privations. Son admiration ne se borna pas à de vaines paroles. Il fit ce qu'il put pour la Communauté, en lui conférant une approbation écrite de sa propre main et en autorisant Marguerite Bourgeoys à répandre son institut dans tout son diocèse, qui embrassait alors toutes les possessions françaises de l'Amérique du Nord.

L'année suivante, après mûre délibération, la Sœur Bourgeoys, cédant à l'avis de son directeur, se décida à quitter encore une fois le Canada, pour fortifier sa communauté en lui obtenant un état légal par des lettres patentes.

Une autre raison plus urgente encore que celle-ci, poussa Marguerite à entreprendre un voyage qui répugnait tant à son amour du silence et du recueillement : aucune novice ne s'était encore présentée pour la Congrégation, et de même qu'en 1658 elle était allée chercher des aides à cause de l'augmentation de la population, il était nécessaire encore en 1670 d'ajouter de nouvelles recrues aux cinq religieuses incapables désormais de suffire à la tâche. La France seule pouvait offrir ces recrues. Le voyage en France fut décidé.

Chacune de ces deux affaires était difficile : et c'était bien plus sûr d'aller les négocier en personne que par correspondance. Le service était si lent à cette époque ! Toutes les deux demandaient du courage, de la patience, du tact. Plutôt que d'imposer un fardeau si lourd à l'une de ses sœurs, Marguerite, mettant sous les pieds ses goûts et ses inclinations, abandonna — elle ne savait pour combien de temps — son travail tant aimé, la société de ses dévouées compagnes, la paisible régularité de sa pieuse vie, et dit adieu à Ville-Marie et à son couvent désolé, pour descendre à Québec et de là commencer sa seconde traversée.

CHAPITRE XII

Voyage interrompu. — Arrivée a la Rochelle. — Le voyage a Paris. — Dans la capitale. — Confiance récompensée. — Visite a de Maisonneuve. — Etrange réunion. — Un ami a la cour. — Dunkerque. — Louis XIV accorde des lettres patentes. — En quête de novices. — Six recrues. — Pierre Chevrier, baron de Fécamp. — De Paris a Rouen. — Pénible attente. — Notre-Dame des Neiges. — Retour au Canada.

La Sœur Bourgeoys avait des lettres de recommandation de M. Souart, supérieur du Séminaire, et de M. Perrot, curé de Ville-Marie. A Québec, elle obtint l'approbation des hautes autorités, le gouverneur, l'évêque, l'intendant. Mais à peine arrivée, il lui fallut se mettre à l'hôpital ; elle y passa plusieurs jours, douce et patiente en maladie comme en santé. Elle nous dit dans ses *Mémoires :* « A Québec, j'allai prier M. de Fénelon, qui devait passer avec nous, de permettre à son domestique d'emporter une couverte et une boîte où étaient mes hardes, ce qu'il me promit. Je vais ensuite pour recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement. Ma boîte avait été mise chez M^me^ Saint-Amand, avec les effets des voyageurs ; et quand ils partirent, ne reconnaissant point cette boîte, ils la laissèrent. Cependant le serviteur de M. de Fénelon m'assure que tout est dans le navire ; je cherche mes affaires, on n'y voyait pas clair ; il fallut passer ainsi

la nuit. Le matin, je ne retrouve ni ma couverte ni ma boîte. M. de Fénelon veut donner une pièce de 40 sols pour envoyer quelqu'un les chercher à Québec ; mais dans le moment on crie qu'on va faire voile. Je m'avise alors d'écrire à M. Dupuis, major de Montréal, qui était à Québec, que si ma boîte se trouvait, il m'envoyât en France ce qui pourrait me servir, comme les papiers, et fît parvenir la boîte à Montréal. Il ne reçut point ma lettre. Cependant, comme cette boîte était restée chez Mme Saint-Amand, M. Dupuis en fait l'ouverture ; et reconnaissant par les hardes qu'elle était à moi, il fait un paquet de papiers, qu'il m'envoie par un autre navire, et fait passer la boîte à Montréal.

« Me voilà embarquée, seule de mon sexe, n'ayant pas même 10 sols. Je me range sur des étoupes et sur un rouleau de cordes. Il y avait deux prêtres avec nous. Nous ne fûmes que 31 jours en mer, de Québec à La Rochelle.

« M. de Fénelon, le P. Frémy et un autre prêtre qui se joignit à eux dans le carrosse, m'y procurèrent une place à meilleur marché ; et à leur considération, j'étais aussi à meilleur marché dans les auberges où je mangeais toute seule. Ils me pressèrent souvent de manger avec eux ; mais je l'ai toujours refusé.

« Je ne sortais du carrosse que pour passer la nuit à l'auberge ; j'achetais quelque petite chose pour mon souper ; je réservais les restes pour mon dîner du lendemain, que je mangeais seule dans le carrosse, lorsque les autres sortaient pour aller dîner. Nous nous levions de grand matin pour ne pas retarder le voyage, car ces messieurs ne manquaient jamais de dire la messe chaque jour avant de partir, et j'avais

la consolation de les entendre toutes les trois (1). »

La simplicité touchante de ce récit n'ôte rien à son intérêt. Il nous donne au contraire une bonne idée de la force de caractère de Marguerite. Peut-on découvrir la moindre trace de plainte dans cette courte description d'un voyage dont les épreuves semblent si dures au voyageur gâté par le confort moderne ?

Dès que le coche arriva à Paris, Marguerite Bourgeoys se dirigea en toute hâte vers la vieille cathédrale de Notre-Dame, pour y implorer la bénédiction de Marie. A genoux, devant sa statue, elle renouvela la consécration faite par les membres de la Compagnie à Montréal quelques années auparavant, offrit à nouveau l'île de Montréal à Marie pour qu'elle en fût la reine à un titre spécial, et lui demanda de bénir les travaux de la Congrégation de Notre-Dame. Nul, peut-être, ne fit attention à cette femme simplement mise, dont le visage portait les traces du travail et des privations, pâle et fatiguée de son long voyage. Dans ce demi-jour de la cathédrale, on aurait eu plutôt un regard de méprisante pitié pour cette pauvre fille. Qui eût soupçonné qu'elle venait de passer les mers pour se rendre à la brillante cour de Louis XIV ; que tant de générations béniraient sa mémoire et la proclameraient la bienfaitrice de tout un continent ? C'était pourtant là l'exacte vérité. Dieu bénit même si bien ses efforts que, presque sans le secours des hommes, chaque étape de cet étrange voyage s'acheva en plein succès.

Marguerite passa cette première nuit à Paris dans une humble maison avec une pauvre femme du quar-

(1) Montgolfier : *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1818, p. 104.

tier Saint-Sulpice. Le lendemain matin, de bonne heure, elle était en adoration devant le tabernacle. Un prêtre sortit de la sacristie portant le Saint-Sacrement à quelque pauvre malade, et escorté par quelques fidèles. Elle suivit la petite procession, priant avec ferveur tout en marchant près de son Maître bien-aimé. Le prêtre passa devant la porte du Séminaire. La procession s'arrêta ; un groupe d'hommes causait avec vivacité. Marguerite entendit l'un d'eux, un prêtre, dire qu'on lui avait confié une somme d'argent pour une personne dont il n'arrivait pas à découvrir les traces, et il ajouta : « C'est à une certaine Marguerite Bourgeoys que je dois remettre cet argent ; mais où la prendre, c'est pour moi un mystère. » Marguerite s'approche, lui dit qu'elle venait d'entendre par hasard leur conversation et qu'elle était la personne qu'il cherchait. Quelques mots d'explication suffirent ; et l'argent passa aux mains de la légitime propriétaire.

Ellé se mit ensuite à la recherche de la famille de M. Perrot et de M. de Maisonneuve, car elle avait aussi des lettres à leur adresse. La famille du curé, impressionnée assez défavorablement par la pauvreté de la visiteuse, lui fit un accueil plutôt froid. Mais cette attitude changea du tout au tout quand on eut su par cette lettre qu'il la tenait pour une sainte. On la retint pour dîner, on lui fit toutes sortes de politesses ; on lui marqua même un si grand respect qu'elle en eut plus d'ennui que de plaisir et se hâta de décliner la pressante invitation qu'on lui faisait d'accepter son logement dans la famille.

De là, elle se rendit chez M. de Maisonneuve, aux Fossés-Saint-Victor. Maisonneuve en personne vint lui ouvrir. L'âge et les soucis avaient laissé leur trace sur

ce visage qui essayait, dans l'ombre tombante, de reconnaître sa visiteuse. Mais dès que ses yeux eurent reconnu Sœur Bourgeoys, un éclair de joie les illumina, il lui fit un accueil très cordial, lui posa des questions sans fin sur Montréal, sa prospérité, ses habitants, sans laisser paraître le moindre soupçon d'amertume ou de ressentiment envers ceux qui l'avaient arraché à sa chère colonie pour le plonger dans une vie de complète inaction. Enfin, comme Marguerite avouait n'avoir pas encore de domicile fixe, il lui dit tout joyeux que la Providence lui en avait préparé un. Il venait de bâtir dans son jardin une petite hutte en tronc d'arbres comme on les faisait au Canada, pour y loger le premier Canadien qui viendrait le voir. Marguerite accepta l'offre toute joyeuse, et prit immédiatement possession de ce qui devait être son petit logement pendant tout son séjour à Paris. Maisonneuve se chargea de toutes les affaires de Sœur Bourgeoys et fut pour elle un ami dévoué et précieux pendant toute la durée de son séjour en France.

Quelques jours après son arrivée, Sœur Bourgeoys eut une autre preuve remarquable de la protection de Notre-Dame. Elle traversait les rues de Paris dans une des nombreuses expéditions nécessitées par les démarches à faire pour obtenir ses lettres patentes. Sa bourse était à sec, et il lui fallait des fonds absolument. Pas le plus petit signe d'inquiétude ne troublait cependant la sérénité de son expression. Soudain elle entend derrière elle des pas précipités, un étranger la rattrape, s'arrête, et, hors d'haleine, lui demande : « Pouvez-vous me dire si vous connaissez une personne qui vient d'arriver du Canada et qui se nomme Marguerite Bourgeoys ? — C'est moi-même,

que puis-je faire pour votre service ? — Si vous êtes la personne que je cherche, ceci vous appartient », dit-il en lui remettant une somme d'argent. Marguerite refusa d'abord ce don inattendu, puis l'étranger expliqua qu'elle lui avait autrefois prêté 230 livres à Ville-Marie, dans une heure de détresse ; alors, elle remercia Dieu, qui avait envoyé ce secours de façon si extraordinaire à un moment si opportun.

Malheureusement, les *Mémoires* de Sœur Bourgeoys ne donnent pas plus de détails sur son séjour à Paris. C'est grand dommage ; car ces pages jetteraient beaucoup de lumière sur son caractère, sans parler des splendides leçons qu'on y pourrait recueillir.

Nous savons cependant que les membres de la Compagnie de Montréal, très doctes et très saintes gens, prirent beaucoup d'intérêt à sa cause et l'aidèrent en paroles et en actes. Sa requête parvint aux oreilles du roi, qui fut très favorablement impressionné et inclinait à exaucer sa demande sans la moindre hésitation. Mais dix mois se passèrent ; et rien n'arrivait. Alors, Colbert, l'ancien intendant de la maison de Mazarin, dont l'énergie égalait la droiture, prit le cas en sérieuse considération. Son génie pénétrant se rendit compte quelle influence, dans l'une des plus riches colonies de la France, l'institut de Marguerite Bourgeoys pouvait avoir pour former au roi Louis XIV des sujets loyaux et intelligents. Le ministre des finances reçut Marguerite avec courtoisie ; sous ses sourcils épais et son front ridé, ses yeux noirs essayèrent, mais non sans bonté, de percer jusqu'au fond de son âme. Il écouta attentivement sa pétition, et il promit d'obtenir l'approbation du roi pour la Congrégation de Notre-Dame. La promesse fut remplie fidèlement.

Mai était venu, « le mois le plus beau, surtout dans la douce France ». Louis XIV était à Dunkerque avec sa cour. Cette ville fortifiée a une histoire que lui envierait plus d'une grande ville. Bâtie par Beaudoin de Flandre sur les collines de sable qui entouraient une église, de là son nom Dunkerque, de l'anglais *dunkirk*, église des dunes; érigée en 690 par saint Éloi, elle passa par héritage à Charles V d'Espagne et plus tard fut une proie également convoitée par les Anglais et les Français, qui s'en disputaient la possession. En 1662, Louis XIV l'acheta à l'Angleterre. Quelques années plus tard, elle fut illustrée par un de ses fils, Jean Bart, qui, par sa seule valeur, s'éleva de l'humble métier de pêcheur jusqu'à être l'égal des nobles chefs de la marine française.

Mais si Dunkerque évoque naturellement ces réminiscences historiques, la date de 1671 en rappelle d'autres d'une nature toute différente. Tandis que Marguerite Bourgeoys voyageait dans son pays natal, accablée de fatigues et de privations, préoccupée uniquement d'assurer l'avenir de sa communauté, une jeune fille de vingt-trois ans, du nom de Marguerite et fille de France elle aussi, entrait au couvent de la Visitation. Humble novice, elle devait un jour être connue et aimée par tout le monde catholique, car de tout l'univers des pèlerins devaient venir prier sur son tombeau dans la petite ville de Paray-le-Monial, le berceau de la dévotion au Sacré-Cœur, dont la Bienheureuse Marguerite-Marie fut la première disciple et l'ardent apôtre.

Revenons à Marguerite Bourgeoys. Elle a quitté Paris. La voici à Dunkerque, où elle a suivi le roi. Elle est là, l'humble et pure religieuse, en ses habits de

bure sombre couverts de la poussière du chemin, au milieu de ce brillant assemblage de jeunesse, de richesse et de beauté, parmi cette foule de courtisans aux perruques prétentieuses, vêtus de soie et de velours et de dentelles précieuses. Pas un retour sur elle-même, pas un sentiment de curiosité ou d'admiration pour ce monde étrange et fascinateur où le devoir la conduit : elle est inconsciente de tout ce qui l'entoure en traversant les splendeurs de la cour du « Grand Roi ». Si des regards de vaine curiosité ou de mépris arrogant la suivaient, si des paroles de raillerie passaient de bouche en bouche quand elle traversait cette foule frivole, tout cela tombait, sans l'atteindre, sur des yeux qui ne voyaient pas, des oreilles qui ne prêtaient nulle attention ; tout cela était parfaitement impuissant à atteindre et à blesser son cœur.

L'influence de Colbert se fit enfin sentir. Louis donna sa royale approbation et signa les lettres patentes en mai 1671. Non content de cette preuve d'estime pour la Sœur Bourgeoys, le ministre fit immédiatement enregistrer ces lettres au Parlement de Paris ; puis il écrivit à Talon, le pressant de favoriser de tout son pouvoir la Congrégation de Notre-Dame, comme un institut qui contribuerait puissamment à la diffusion de la religion au Canada. Le premier ministre donnait l'exemple ; ses subordonnés s'empressèrent de le suivre. Partout, Marguerite ne rencontra que du respect et de l'amabilité, et le secrétaire qui rédigea les lettres-patentes ne voulut même pas accepter l'honoraire habituel.

Ces lettres, trésor sans prix pour les religieuses de sa Communauté, parlent de Marguerite Bourgeoys et

de son œuvre dans les termes les plus flatteurs. C'est une joie pour tous ceux qui aiment la Congrégation de Notre-Dame et sa sainte fondatrice de lire cette approbation donnée par le « Roi Soleil » aux plus beaux jours du « grand siècle ». Ce document (1) est trop long pour être cité en entier; nous nous contenterons d'en donner un extrait :

« Notre bien-aimée Marguerite Bourgeoys, originaire de notre ville de Troyes en Champagne, dit le roi, nous a très humblement fait exposer qu'il y a longtemps qu'il a plu à Dieu de lui inspirer le désir de l'avancement de la foi catholique par la bonne instruction des personnes de son sexe, tant des sauvages que des Français naturels de la Nouvelle-France, où elle s'est retirée pour ce sujet dès l'année 1653. S'y étant établie dans l'île de Montréal avec quelques autres filles vivant en communauté, elle y a fait l'exercice de maîtresse d'école, en montrant gratuitement aux jeunes filles tous les métiers qui les rendent capables de gagner leur vie, et avec un si heureux progrès, par les grâces continuelles de la divine Providence, que ladite exposante ni ses associées ne sont aucunement à charge au pays, ayant fait bâtir à leurs dépens, dans l'île de Montréal, deux corps de logis propres à leur dessein, et fait défricher plusieurs concessions de terre, bâtir une métairie garnie de toutes les choses nécessaires. Cet établissement ainsi fait a, depuis, été approuvé tant par le S^r évêque de Pétrée, vicaire apostolique, par le S^r de Courcelles, notre lieutenant général en Canada, et le S^r Talon, inten-

(1) Archives citées par M. Faillon : *Vie de M. Bourgeoys*, I, 221.

dant de justice, police et finances, que par un résultat d'assemblée des habitants du lieu ; au moyen de quoi ladite exposante a été conseillée, pour le bien général de l'île, de venir nous requérir de lui accorder nos lettres de confirmation de cet établissement, sous le titre de Congrégation de Notre-Dame...

«... Nous confirmons par les présentes signées de notre main, l'établissement de ladite Congrégation dans l'île de Montréal, sous la juridiction de l'Ordinaire, sans qu'elles y puissent être troublées sous quelque prétexte que ce soit. »

Le premier objet du voyage de Marguerite Bourgeoys venait donc d'être atteint par la grâce de Dieu et la visible protection de Marie ; au second, qui était peut-être le plus difficile à certains points de vue, elle se consacra dès lors avec toute son ardeur et son énergie. Nous n'avons pas de détails sur son expédition en quête de novices. Mais il nous est bien permis, avec son biographe de 1818, M. Montgolfier, prêtre de Saint-Sulpice, de la suivre en esprit à travers les villes de France, plus spécialement à Troyes, sa ville natale.

« Nous la verrons souvent à pied, quelquefois chargée du paquet de ses pauvres hardes, ou dans des voitures publiques, toujours plus désagréables pour elle que les chemins les plus rudes et les plus fatigants, à cause des compagnies indiscrètes et libertines qu'on y rencontre souvent, quoique, par un extérieur simple et modeste, et par des discours toujours pleins d'une onction et d'un zèle apostolique, et par mille pratiques et industries édifiantes, elle fût bien capable d'en imposer même aux plus libertins, et de faire de ses voyages, qui auraient été si périlleux pour une vertu commune, comme autant de missions utiles au prochain

et sanctifiantes pour elle-même. Pendant que, par esprit de pauvreté, d'humilité et de mortification (car elle possédait toutes les vertus dans un degré éminent), elle se refusait tout à elle-même, elle était libérale et généreuse comme à l'excès lorsqu'il était question de la gloire de Dieu et de la charité ; mais pour son propre usage, elle était parfaitement pauvre, et ne possédait rien ; et le fruit de ses travaux était plutôt un fonds pour les pauvres que pour ses propres besoins ; aussi la Providence ne lui manquait-elle jamais dans ses pressants besoins (1). »

Le bon Maître, dont elle avait toujours l'exemple devant les yeux, en s'en allant de ville en ville, en quête de bras pour la vigne du Seigneur, récompensa la Sœur Bourgeoys en inspirant à six jeunes filles de tout quitter pour marcher à la suite de cette femme au zèle apostolique. Ce furent très probablement : Élisabeth de la Bertache, Madeleine de Constantin, Thérèse Soumillard, Perrette Laurent, Geneviève Durosoy, Marguerite Soumillard : car nous trouvons précisément ces noms quelques années plus tard associés à ceux des religieuses qui étaient déjà à Montréal avant le voyage de la Sœur Bourgeoys.

Plusieurs appartenaient à des familles nobles ; mais en entrant dans la petite communauté elles renoncèrent même à leur rang et à leur nom. C'est pourquoi elles ne furent plus désignées que sous leur nom de baptême. Cet exemple a toujours été suivi dans la Congrégation.

L'œuvre de Marguerite en France était terminée. Après deux ans d'absence, elle avait hâte de ramener

(1) *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1818, p. 30.

chez elle ses nouvelles recrues. Elle ne voulut pas quitter Paris sans revoir les membres de la Compagnie de Montréal, dont plusieurs l'avaient aidée de différentes façons pendant son séjour en France. L'un d'eux, Pierre Chevrier, baron de Fancamp, ancien seigneur et propriétaire de l'île de Montréal, lui offrit de payer le prix de la traversée. Sœur Bourgeoys ne voulut pas y consentir ; mais elle dit combien elle serait reconnaissante si on voulait lui faire don d'une statue pour la chapelle qu'elle espérait bien pouvoir faire bâtir. De Fancamp promit, et Marguerite prit congé. Le jour du départ était presque arrivé, et de Fancamp n'avait pas encore trouvé de statue. Deux de ses amis, Denis et Louis Le Prêtre, vinrent à son aide. Eux aussi voulaient faire quelque chose pour répandre la dévotion à la Sainte Vierge au Canada et surtout à Ville-Marie ; ils remirent donc à de Fancamp une petite image de la Sainte Vierge que celui-ci donna à Sœur Bourgeoys. Elle était faite du bois du vieux chêne dans lequel un berger avait découvert la statue miraculeuse de Notre-Dame de Montaigu en Belgique. Pierre Chevrier reçut avec joie un présent si opportun, et sa joie se changea en gratitude quand, après avoir prié devant cette statue, il se vit guéri instantanément d'une grave maladie. Marguerite revint chercher la statue promise : de Fancamp voulut donner aussi une belle niche de bois dorée et une somme d'argent pour la chapelle de Ville-Marie. Marguerite reçut avec une profonde vénération la petite statue, haute de huit pouces, une merveille de sculpture sur bois.

Portant son trésor et accompagnée de onze jeunes filles, dont six devaient être ses collaboratrices, elle quitta Paris et s'en alla, cette fois, par la Normandie,

la patrie des premiers colons du Canada. Elles descendirent la Seine en bateau jusqu'à la pittoresque ville de Rouen, si célèbre pour avoir donné le jour à Corneille et avoir vu mourir Jeanne d'Arc sur le bûcher. Au moment où Marguerite passait dans les rues étroites et sombres et s'agenouillait dans les magnifiques églises gothiques de la cité, Corneille avait soixante-six ans, sa gloire était à son déclin, il était oublié et il s'épuisait à subvenir aux besoins de sa vieillesse en publiant ses dernières et faibles tragédies.

Marguerite et ses compagnes durent passer tout un mois à Rouen, en attendant des nouvelles du départ de leur bateau. Ce mois parut bien long et bien ennuyeux à des âmes qui s'intéressaient plus aux choses du ciel qu'à celles de la terre. Et aussi, c'était pour leur pauvre bourse une assez sérieuse épreuve. Un jour, Madeleine Sénécal, la trésorière, dit à Sœur Bourgeoys :

Ma Sœur, nous avons tout juste assez d'argent pour cette semaine, et c'est tout. Que ferons-nous ensuite ?

— Vous n'avez pas confiance en la Providence, nous a-t-elle jamais abandonnées?

— En attendant, fit Madeleine en riant, il faut dîner.

— Assez, ma fille, Dieu y pourvoira.

Elle ne se trompait pas. Avant la fin de la semaine, Louis Frin, le fidèle domestique de de Maisonneuve, arriva, apportant pour chacune un billet de 200 livres ainsi qu'une pension pour les aider jusqu'à leur arrivée à Québec. Ce secours si opportun était dû, pense-t-on, à la générosité de Colbert.

On n'avait plus d'inquiétude de ce côté : mais la monotonie de l'attente paraissait bien lourde aux jeunes filles. Le vaisseau devait partir du Havre-de-Grâce, port

de mer très affairé, à cinquante-quatre milles de Rouen. Pendant quelque temps, on l'avait appelé Franciscopolis, du nom de François Ier, qui l'avait fondé : mais le voisinage d'une ancienne chapelle, dédiée à Notre-Dame de Grâce, lui fit perdre ce nom pour celui de Havre-de-Grâce. Aujourd'hui c'est le Havre tout court, jolie ville et port très important. Marguerite y conduisit ses jeunes filles, espérant qu'un changement de milieu adoucirait l'ennui de l'attente. En arrivant au Havre, elles aperçurent leur bateau dans toute la confusion des préparatifs nécessaires pour une traversée de l'Océan. Elles furent d'abord très intéressées de cette vie intense : mais au bout de quinze jours dans le port, nos pieuses filles trouvèrent dans la prière leurs plus douces jouissances.

Marguerite nous apprend que chaque fois qu'elles rencontraient un sanctuaire sur la route, elles y renouvelaient la résolution de travailler à leur perfection. Il y en avait un non loin du Havre-de-Grâce, et Marguerite proposa à ses Sœurs d'y faire un pèlerinage pour obtenir un prompt départ et un bon voyage. Elles y consentirent avec joie, et on prit jour pour aller en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame des Neiges, à qui Marguerite, nous l'avons vu déjà, avait une dévotion spéciale. Bien que la distance fût assez considérable, les Sœurs voulurent faire les six milles à pied et à jeun, afin de recevoir la sainte communion au sanctuaire de Marie. Elles se mirent en route de très bon matin, à l'heure où le chant des oiseaux commençait de se mêler à l'harmonie des vagues ; elles avaient, d'un côté, le spectacle incomparable de la mer, et, de l'autre, la campagne tout humide de la rosée du matin. Le soleil était déjà assez haut quand elles arrivèrent à Notre-

Dame des Neiges. Un des deux prêtres qui desservaient le sanctuaire avait fini sa messe depuis longtemps, l'autre était au lit, malade. Mais devant le désir exprimé par Marguerite Bourgeoys d'entendre la sainte Messe et de recevoir la sainte communion, le prêtre valide fut saisi de compassion, et, plein de confiance sur le pouvoir de la Sainte Vierge, il alla quérir son confrère. Celui-ci se décida à tenter un effort. Il se leva avec difficulté et réussit à s'habiller et à descendre à la chapelle. A peine eut-il commencé le saint sacrifice, que ses forces lui revinrent d'une façon étonnante, et il n'eut pas de peine à aller jusqu'au bout et à donner la sainte communion à tous les pèlerins.

Quelques jours après, le 2 juillet 1672, tous les préparatifs étaient achevés, le vaisseau leva l'ancre et mit à la voile. A la grande joie de Marguerite, il y avait à bord un prêtre, M. Lefèvre, qui se rendait au séminaire de Montréal. Les passagers étaient quarante-cinq ; et cette compagnie ressemblait étonnamment à une communauté dont Sœur Bourgeoys eût été la Supérieure. Plusieurs fois le jour, quand Marguerite et ses compagnes récitaient leurs prières, hommes et femmes, marins et passagers, venaient se grouper devant le gracieux oratoire dans lequel elle avait placé la statue si précieuse de Notre-Dame de Bon-Secours.

Le grand désir de Marguerite était d'arriver à Québec pour la fête de l'Assomption, afin de faire entrer au Canada, ce jour-là, sa chère statuette : Marie prendrait ainsi possession d'une façon toute spéciale d'un pays qui lui était déjà consacré. Aussi invita-t-elle ses filles à faire une neuvaine, et à promettre, si on débarquait le 15 août, d'entendre trois messes ce jour-là et trois autres les jours suivants. Leurs prières furent

exaucées. Non seulement la traversée fut calme et heureuse, mais ce fut aussi une des plus rapides. Car après avoir quitté le Havre-de-Grâce le jour de la fête de la Visitation, on aborda à Québec la veille de l'Assomption, quarante-trois jours plus tard.

CHAPITRE XIII

Mauvaises nouvelles. — Joyeux accueil. — Réelle pauvreté. — Regards historiques. — Foire annuelle.

En débarquant, Sœur Bourgeoys reçut le meilleur accueil de ses amies et connaissances. Parmi ces dernières il y avait une de ces âmes moroses qui prennent un plaisir singulier à répandre de mauvaises nouvelles et à surveiller l'effet produit sur leurs victimes.

Faisant apparemment un grand effort sur lui-même, ce prophète de malheur vint annoncer à la Sœur Bourgeoys que la communauté de Montréal était dans un état de décadence et que son existence même était en danger imminent. Pas un frisson ne troubla le visage serein de la religieuse, pas un tremblement dans la voix, elle se contenta de répondre : « Dieu soit béni ! Celui qui la fera tomber pourra la relever quand il lui plaira. »

Dès ce moment, Marguerite conçut un désir encore plus ardent de rentrer dans son couvent et de réconforter ses filles en partageant leurs épreuves. Quelques jours après, les novices et leur Supérieure s'embarquèrent à bord du petit bateau qui conduisait les passagers de Québec à Montréal.

Quelle ne fut pas la joie de la population de Ville-Marie en retrouvant leur bien-aimée conseillère, leur éducatrice et leur mère, qui venait reprendre ses travaux. Tous voulaient revoir son doux visage, tous vou-

laient entendre de douces paroles de sympathie, serrer les mains qui avaient si tendrement soigné les malades et si courageusement travaillé pour les pauvres. La Sainte Vierge devenait plus chère aux habitants de Ville-Marie, et l'octave de l'Assomption leur paraissait plus solennelle, puisque Sœur Bourgeoys leur était rendue.

M. Dollier de Casson écrit : « Ce que j'admire est que cette bonne Sœur Bourgeoys vienne de faire, comme elle a fait, un voyage de France de deux ans, dans lequel, sans amis ni argent, elle a subsisté, elle a obtenu ses expéditions de la cour, et est revenue avec douze ou treize filles, dont il y en avait bien peu qui eussent de quoi payer leur passage. Tout cela est admirable et fait voir la main de Dieu sur cette bonne fille et sur son institut (1). »

Combien touchante fut la première entrevue de Sœur Bourgeoys et de ses filles ! Elles attendaient sur le seuil pour lui faire fête et tomber à ses genoux ; mais elle les releva tendrement et les pressa toutes maternellement sur son cœur. Alors, se tournant vers les six novices, elle leur fit aimablement les honneurs de leur nouvelle maison. Elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût visité le couvent de la cave au grenier, disant un mot à chacune des petites filles, dont le sourire lui était une si douce caresse, et reprenant ses fonctions tout comme si elles n'avaient pas été interrompues pendant deux ans. Ordre, propreté, industrie : elle retrouva tout cela partout, comme à son départ : mais un hôte s'était introduit, qu'elle vit avec joie et accueillit avec effusion : dame Pauvreté, si chère à saint François d'As-

(1) *Histoire de Montréal.*

sise. Pauvre elle avait laissé le couvent : il l'était encore bien plus à cette heure. A son départ c'était la simplicité, c'était maintenant l'indigence. A tel point que quand la cloche appela la communauté au repas de midi, on ne trouva pour tout menu qu'un petit morceau de viande salée et du pain. Pour Marguerite, c'était le repas le plus délicieux qu'elle eût jamais goûté : car la pauvreté l'avait assaisonné et elle aimait tant la pauvreté, privilège et protection de la vie religieuse !

Quand Sœur Bourgeoys demanda à Geneviève Durosoy de préparer à souper pour la communauté, la novice répondit : « Mais, que puis-je préparer, ma Mère, je ne vois rien dans le garde-manger?

— Pourquoi vous défiez-vous de la Providence? allez remplir votre office, et Dieu pourvoira à vos besoins. » Une fois de plus cette confiance héroïque fut justifiée. Dans l'après-midi, bon nombre de visiteurs vinrent offrir leurs compliments à Sœur Bourgeoys et souhaiter la bienvenue aux novices de France. Avant l'heure du souper, leurs largesses avaient abondamment fourni la maison de tout ce qu'il fallait. Celui qui prend soin des petits oiseaux n'abandonne pas les fidèles qu'une pauvreté volontaire a remis entièrement aux soins de sa bonté.

Laissons Marguerite Bourgeoys et ses Sœurs à la joie de se retrouver et de recommencer ensemble les mêmes rudes labeurs, pour jeter un regard rapide sur les événements les plus saillants de l'histoire du Canada, depuis le départ de notre héroïne en 1670 jusqu'en 1676. Au mois d'août 1670, M. Talon, le zélé et précieux intendant, revint de France, ramenant avec lui nombre de colons, cinq Frères Récollets et le nou-

veau gouverneur de Ville-Marie, M. Perrot. Celui-ci apportait des lettres royales données au nom de M. de Bretonvilliers, alors supérieur de Saint-Sulpice. Un événement important dans l'histoire de l'Église du Canada fut la sainte mort de la Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, surnommée souvent la « sainte Thérèse du Canada ». Ses infatigables labeurs ne cessèrent qu'au moment où s'envola son âme ardente, en 1672. Dans un chapitre précédent nous avons vu que Marguerite Bourgeoys avait eu, à son arrivée au Canada, les meilleures relations avec les Ursulines, qui l'avaient même pressée d'entrer dans leur communauté. La Vénérable Mère de l'Incarnation était donc loin d'être pour elle une inconnue.

Vers la fin de l'année 1672, un des gouverneurs les plus illustres qu'ait eus le Canada vint représenter Louis XIV dans la Nouvelle-France. Frontenac, d'après le P. de Charlevoix, avait un esprit vif, inventif, ferme et cultivé. Il était porté aux plus injustes préventions et était capable de les pousser aussi loin que possible. Ses talents n'avaient d'égale que sa bravoure. Malheureusement pour Montréal, ce gouverneur passionné se brouilla avec les autorités de cette île, et la paix de la petite communauté fut vivement troublée. Bientôt, cependant, Frontenac fut rappelé, et la concorde une fois de plus régna dans l'île.

En 1673, Marguerite perdit une fidèle amie dans la personne de Jeanne Mance, fondatrice de l'Hôtel-Dieu.

En 1674, fut érigé le siège épiscopal de Québec. Deux ans plus tard, M. de Maisonneuve, le noble chrétien à qui Montréal doit son existence et sa préserva-

Mgr de Laval.

M. de Maisonneuve.

tion, mourut à Paris, en paix avec Dieu et les hommes.

Un regard sur la condition civile du Canada nous le fait voir rien moins que paisible. Les Iroquois étaient toujours à craindre, et leurs déprédations arrachèrent des plaintes navrantes à bien de nos colons. La population s'était rapidement augmentée ; on avait élevé des forts ; le paternel intérêt que le roi prenait à la plus grande de ses colonies avait amené plus de commerce et de prospérité. Un historien américain nous décrit une coutume intéressante de cette époque. « Pour amener les Indiens à entrer en relations avec les colons et mettre ainsi davantage sous le contrôle du Gouvernement le commerce des fourrures, le roi ordonna qu'une grande foire annuelle se tiendrait à Montréal. Tous les étés, une foule de sauvages s'y rendaient dans leurs canots d'écorce. On leur avait assigné un espace tout près de la ville. Ils abordaient, tiraient leurs canots sur le rivage, déballaient leurs peaux de castors, établissaient leurs wigwams, montaient leur batterie de cuisine et passaient la nuit dans ce campement. Le lendemain, il y avait un grand conseil sur l'emplacement compris entre la rue Saint-Paul et le Saint-Laurent. On y tenait des palabres au milieu d'une fumerie colossale de calumets. Le gouverneur y présidait assis sur un fauteuil, les sauvages formaient un cercle autour de lui, chacun prenant rang suivant la dignité de sa tribu. Le lendemain, au même endroit, le marché commençait. Des négociants apportaient leurs marchandises de Québec, et tous les gens de Montréal cherchaient aussi à réaliser quelque profit. Leurs comptoirs s'alignaient le long des palissades de la ville, et chacun se servait d'un interprète à qui il promettait une part des bénéfices. Là éclataient ces

contrastes qui caractérisent toute l'histoire des Canadiens Français. Ici une troupe d'Indiens armés d'arcs et de flèches, d'assommoirs ou de fusils primitifs ; quelques-uns n'ayant pour tout vêtement que les plumes dont ils s'ornaient la tête ou le tatouage dont ils se décoraient le visage ; là des braconniers français, mis comme des brigands ; des marchands et des *habitants* (1) dans leur costume grossier ; enfin les graves prêtres de Saint-Sulpice avec leur soutane noire (2). »

Le même auteur nous donne encore une description de Montréal pendant les années 1665-1672.

« En approchant de Montréal, on apercevait, dominant la cime des bois, le moulin fortifié bâti par les Sulpiciens à la pointe aux Trembles ; puis la nouvelle chapelle de l'Enfant-Jésus. Puis venaient quelques maisons et le grand moulin fortifié de Montréal ; après cela, la longue ligne des maisons de bois serrées les unes contre les autres, l'Hôtel-Dieu et les murs en maçonnerie du séminaire de Saint-Sulpice (3). »

Les Sulpiciens, propriétaires féodaux de Montréal, entourèrent l'île d'une ceinture de fiefs, petits et grands, concédés en partie à des officiers, en partie à d'humbles colons, durcis à la fatigue, hardis, et très habiles bûcherons. C'était assurer sur le rivage une ligne complète de sentinelles prêtes à donner l'alarme au moindre danger.

Il est intéressant de noter les prix presque dérisoires que ces tenanciers payaient à leurs seigneurs prêtres.

(1) Au Canada, on désigne les paysans sous le nom d'*habitants*.

(2) Parkman : *The Old Regime in Canada*, p. 353.

(3) Idem, *Ibid.*, p. 290.

« Le *cens et rente* était généralement à Montréal d'un sol et d'une livre de blé par arpent. Quelquefois il montait jusqu'à deux sols. Plus tard, ces prix furent un peu augmentés (1). » Comme de juste !

Quant à l'aspect moral de cette période, les historiens nous en font les plus touchantes descriptions. Ils comparent l'île de Montréal à une communauté religieuse. On n'avait admis dans la colonie que des gens d'une conduite exemplaire. Le feu de l'épreuve vint encore les purifier : en butte à de continuelles attaques de la part des Iroquois, ils étaient obligés, comme les Israélites au retour de la captivité, de bâtir d'une main et de se défendre de l'autre contre les surprises de l'ennemi.

(1) PARKMAN : *The Old Regime in Canada*, p. 49.

CHAPITRE XIV

Notre-Dame de Bon-Secours. — On reprend les travaux. — Préliminaires. — Comment fut batie la première église. — Renouveau de ferveur. — Regard en arrière.

La Sœur Bourgeoys, on s'en souvient, avait désiré bâtir une chapelle en l'honneur de Marie, et elle avait rapporté de France une précieuse statue de la Sainte Vierge pour la future église.

Cette statue avait été placée dans l'édifice très primitif élevé avant le départ de Marguerite Bourgeoys, et sa présence attirait nombre de ferventes âmes et en avait fait un sanctuaire déjà très aimé. Aux premiers jours de juin 1673, Marguerite Bourgeoys avait porté la statue de ses propres mains à la petite chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où elle demeura jusqu'à ce que la nouvelle église fût complètement terminée. C'était à la requête de M. Pérot que cette statue avait été enlevée à l'oratoire de la Congrégation de Notre-Dame, sous prétexte que, dans une chapelle publique, un plus grand nombre de ses paroissiens pourraient prier devant elle.

Le souvenir des merveilleuses faveurs obtenues de la Sainte Vierge demeurait sans cesse présent au cœur de la Mère Bourgeoys, et elle éprouvait un désir brûlant de témoigner sa reconnaissance à sa céleste bienfaitrice en répandant et en développant son culte dans le Nouveau-Monde. Nous avons vu une réalisa-

tion partielle de ses vœux, une chapelle commencée, le travail interrompu et différé pour un temps, par déférence pour M. de Queylus. Mais maintenant, du moins, tout allait s'achever. Les citoyens de Ville-Marie désiraient tous voir cette chapelle, dont l'érection si longtemps projetée avait été décidée par la Compagnie de Montréal et prédite par M. Olier, mais ils ne pouvaient pas aider Marguerite, car leurs ressources disponibles étaient employées à bâtir une vaste église paroissiale.

Les prêtres de Saint-Sulpice, à qui Marguerite avait confié l'exécution du projet, obtinrent de l'autorité épiscopale les permissions nécessaires. Au mois d'août, M. Pérot, ou peut-être M. Dollier de Casson, écrivit à M. Dudouyt, le vicaire général, pour demander l'autorisation de bâtir. Le 24 du même mois, il reçut la réponse suivante : « Je suis heureux de vous voir si zélé à promouvoir la dévotion envers la Sainte Vierge. J'approuve le projet de bâtir, près de la ville de Montréal, une petite chapelle en l'honneur de Marie. D'après ce que m'a dit le P. Pijart, le site choisi est tout près de la ville ; s'il était un peu plus éloigné, cela aiderait la dévotion des gens qui y feraient leur pèlerinage. Veuillez réfléchir sur ce point et me faire part de votre décision. »

La distance du sanctuaire à la ville était en effet très courte ; à peine un quart de mille jusqu'aux dernières maisons de la colonie, la rue Saint-Jean-Baptiste actuelle. Mais l'emplacement choisi était protégé par le fort Sainte-Marie ; le travail nécessaire pour maintenir la route en bon état, surtout après les neiges d'hiver, eût été trop dispendieux si l'église avait été plus éloignée dans la campagne. D'autre part, les

colons avaient pris l'habitude d'y venir régulièrement : c'était d'un facile accès pour les prêtres qui y disaient la messe et pour les religieuses qui prenaient soin de l'autel. Pour toutes ces raisons, on décida de garder l'emplacement primitif.

L'Assomption fut choisie par Marguerite Bourgeoys comme titulaire de la nouvelle chapelle. C'était la fête de la Vierge la plus glorieuse, celle dont Marguerite aimait le mieux à parler à ses filles, la plus grande et la plus évidente manifestation de la puissance et de la gloire de Notre-Dame ; pour toutes ces raisons elle la choisit de préférence à toutes les autres fêtes.

Ce choix fut ratifié le 4 novembre 1674 par M. Hestry de Bernières, vicaire général de Québec, pendant une longue absence de l'évêque.

L'année suivante, on avait déjà une partie des fonds nécessaires à la construction. Le don de 300 livres fait par M. de Fancamp avait doublé de valeur, grâce à un habile placement ; d'autres offrandes avaient été faites, si bien que Sœur Bourgeoys avait en mains plus de 2.000 livres. De plus, les religieuses avaient, par leur travail et par toutes sortes de retranchements et de privations, accumulé 100 louis. Et enfin, M. Souart fit don du terrain. Le 29 juin 1675, fête des saints apôtres Pierre et Paul, à l'issue des vêpres solennelles, on se rendit en procession sur l'emplacement de la future église. On planta une croix à l'endroit même où devait s'élever l'autel, après quoi la procession rentra en ville. Le lendemain, toute la population de Ville-Marie vint assister à la pose de la première pierre. Celle qu'on y avait placée en 1657 fut enlevée, et une plus grande y fut scellée au nom de Pierre Chevrier, baron de Fancamp. En dessous, on déposa

une médaille de la Sainte Vierge et une tablette de plomb avec cette inscription :

D. O. M.
Beatæ. Mariæ. Virgini.
Sub. Titulo. Assumptionis.

Les prêtres du séminaire, les fabriciens de l'église et quatre Sœurs de la Congrégation : Marguerite Bourgeoys, Anne Hioux, Élisabeth de la Bertache et Marguerite Prudhomme signèrent l'acte officiel de cette mémorable cérémonie.

Les travaux commencèrent immédiatement. Le zèle de la Sœur Bourgeoys enflammait tous les cœurs ; les ouvriers activaient le travail avec une énergie sans pareille, aidés par les colons et même par les religieuses. C'était un spectacle digne des âges de foi de voir toute une ville employée à bâtir une église. Les Sœurs se faisaient une joie, après une longue journée passée avec des enfants turbulents dans des classes trop petites, de venir aider les maçons. L'esprit de la Sœur Bourgeoys les animait toutes et semblait donner une extraordinaire vigueur à leurs mains. Sœur Soumillard fut miraculeusement récompensée pour ce travail inspiré par l'amour. La pauvre fille souffrait d'un abcès dans la tête qui l'empêchait de se baisser : elle était obligée de se mettre à genoux pour balayer sa chambre. Sans tenir compte de son infirmité, elle voulut, en une certaine circonstance, servir les maçons pendant deux ou trois heures. Depuis ce temps, et pendant un an entier, elle n'éprouva plus la moindre douleur. Et ce ne fut pas la seule cure qui manifestât le pouvoir de Marie dans ce sanctuaire. Nous pourrions

citer ici ce que dit Louis Veuillot dans ses *Pèlerinages en Suisse :* « Eh ! douce Mère des chrétiens, Reine des anges et de tout ce qu'il y a de saints dans les cieux, notre curiosité s'en ira-t-elle vous demander maintenant pourquoi il vous a plu d'ouvrir en tel lieu plutôt qu'en tel autre, le trésor inépuisable de vos bienfaits ? Non, vous aimez qu'on vous implore, vous nous le prouvez par mille bontés répandues sur toutes nos douleurs : c'est bien assez que nous sachions cela (1). »

La prière et le travail accomplissent des merveilles ; une église de pierre s'éleva à la place du pauvre hangar d'autrefois. Bientôt on eut une cloche de cent livres, magnifique, eu égard aux ressources de la colonie, doublement précieuse à cause de ses origines : on la fondit avec le bronze d'un vieux canon hors de service que Mère Bourgeoys avait obtenu de M. de Maisonneuve, et c'est M. Souart qui paya la fonte. C'était bien juste que pour la cloche d'un sanctuaire destiné à protéger la colonie contre ses ennemis temporels et spirituels, on se servît d'un canon employé jadis dans la guerre contre les Iroquois; plus juste encore que le souvenir du fondateur de Ville-Marie fût évoqué chaque fois que les accents de cette cloche réveillaient les échos de la forêt prochaine.

Enfin, on put le contempler aux portes de Ville-Marie, ce sanctuaire si longtemps désiré, avec sa croix qui s'élevait dans les airs, sa cloche qui se balançait dans son campanile, sa statue miraculeuse qui abaissait sur les pèlerins à genoux des regards d'une grâce et d'une tendresse toute maternelle.

Dès qu'elle fut achevée, la Congrégation de Notre-

(1) Louis Veuillot : *Pèlerinages en Suisse*, 2e vol., p. 288.

Dame donna à la paroisse la somme qu'elle avait mise de côté pour cet objet : il fut stipulé en même temps que la chapelle serait toujours attachée à la paroisse Notre-Dame. Quelque temps après, Sœur Bourgeoys adressa en son nom et en celui de ses compagnes une pétition à l'évêque de Québec, lui demandant de sanctionner cette clause « que l'oratoire ne pourrait jamais, sous aucun prétexte, être séparé de la paroisse, ni possédé par d'autres que par les prêtres du séminaire ». De cette façon, les desseins des bienfaiteurs seront exécutés aussi bien que ceux des Sœurs de la Congrégation.

Elles demandaient encore la faveur de prendre soin de la chapelle et de recevoir les offrandes pour la décoration de l'intérieur. Et cela « pour rendre à la Sainte Vierge, leur mère, tout l'honneur et tout le service dont elles étaient capables ». Mgr de Laval fit droit à ces requêtes par une lettre du 6 novembre 1678.

Ainsi fut commencée, continuée et achevée, grâce à la patience et au zèle de Marguerite Bourgeoys, cette chapelle dédiée à Notre-Dame et la première église de pierre bâtie dans l'île de Montréal. Elle attira immédiatement des foules de pèlerins et contribua à renouveler la foi et la ferveur de toute une population.

Un témoin oculaire écrit : « On y dit tous les jours la sainte messe, et même plusieurs fois le même jour, pour satisfaire à la dévotion et à la confiance des peuples, qui sont grandes envers Notre-Dame de Bon-Secours. On y va aussi en procession pour les besoins et les calamités publiques, avec bien des succès. C'est la promenade des personnes dévotes de la ville, qui y vont tous les soirs en pèlerinage ; et il y a peu de bons catholiques qui, de tous les endroits du Canada, ne

fassent des vœux et des offrandes à cette chapelle dans tous les périls où ils se trouvent. Je dis ceci pour faire connaître que l'origine de cette dévotion est due à la piété et au zèle de la Sœur Bourgeoys, pour faire honorer la très digne Mère de Dieu. Car elle n'avait rien pour faire ces choses, et dans toutes ces entreprises elle n'a manqué de rien. C'est une personne capable de toutes les œuvres utiles à la gloire de Dieu ; les affaires spirituelles et temporelles réussissent toujours entre ses mains, parce que c'est l'amour de Notre-Seigneur qui la fait agir, et qui lui donne l'intelligence (1) .»

La vieille petite chapelle de Bon-Secours, si chère à tous les Montréalais, s'élève dans un quartier de la ville qui est maintenant plutôt négligé. Mais alors on voyait de la porte le fleuve qui coulait à ses pieds en son calme majestueux : et tout en face, on apercevait ce bosquet de verdure si bien fourni qu'est l'île de Sainte-Hélène.

Nous verrons, par la suite, comme Notre-Dame de Bon-Secours a souvent montré la puissance de son intercession et vérifié complètement son titre gracieux à quelques-unes des heures les plus sombres de l'existence de Ville-Marie.

(1) Sœur Morin : *Annales de l'Hôtel-Dieu Saint-Joseph.*

CHAPITRE XV

VINGT ANS APRÈS. — LA PRIÈRE DE LA FOI. — VAISSEAUX EN RETARD. — NOUVELLES MERVEILLES. — UNE BELLE VIE.

Vingt-trois ans ont passé depuis le jour où Marguerite Bourgeoys quittait tout pour obéir à l'appel d'Enhaut. Sa communauté a été fondée, son école ouverte, son influence reconnue dans Ville-Marie et les environs, deux fois elle est retournée en France et en a ramené des collaboratrices. Déjà, nombre de ses élèves ont grandi ; devenues femmes et mères, elles inculquent à d'autres cœurs les nobles leçons que leur a enseignées celle qui demeure toujours leur refuge dans toutes leurs difficultés et toutes leurs épreuves.

Il s'est écoulé près d'un quart de siècle depuis l'heure où la Congrégation de Notre-Dame commençait, dans l'humilité et la pauvreté, une existence toujours humble et pauvre. Nous avons dit plus haut que la petite communauté prospérait, qu'on ouvrait de nouvelles maisons, et qu'on continuait nombre de pieuses fondations. Et pourtant, même à l'époque où nous sommes arrivés dans notre récit, il fallait mettre une insistance spéciale dans la prière : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour », car on connaissait des détresses dont notre existence si commode ne nous donne pas l'idée.

On n'a pas oublié le pauvre repas que les Sœurs offrirent à Marguerite à son retour de France. Plus

d'une fois par la suite, en face de la même perspective de dénûment et de privations, sa foi ardente s'employa avec succès à obtenir le secours du Ciel. A certain jour d'une année de famine, il ne restait plus au couvent qu'une quantité de farine absolument insignifiante. La Sœur chargée de faire le pain pour la communauté regardait avec terreur ce qui lui restait pour suffire à toute la communauté. Enfin, n'y tenant plus : Non, c'est inutile, je ne peux pas faire assez de pain avec si peu de farine. Mais la Sœur Bourgeoys, qui entrait à ce moment, lui dit avec douceur : « Allons, ma Sœur, ayez confiance en la bonté de notre Père. Mettez-vous à pétrir cette farine, et il bénira vos efforts. » Il y avait sur le visage, dans la voix de sa Supérieure, quelque chose qui transforma en confiance le découragement de la pauvre Sœur. Elle se mit au travail, et quelle ne fut pas sa surprise ! elle fit autant de pain avec cette petite mesure qu'elle en faisait habituellement avec cinq.

Une autre fois, le couvent comptait sur des provisions expédiées sur des bateaux attendus d'heure en heure. Un vent contraire soufflait si violemment que pas un vaisseau ne pouvait aborder. Et on annonçait que ce vent allait continuer pendant tout un jour ou même plus longtemps. Les heures passaient et le vent continuait à souffler dans la même direction. Quatre heures ! impossible d'espérer de la farine à temps pour le souper. Sœur Bourgeoys, devinant avec sa délicate sympathie quel devait être le souci de la Sœur chargée de la boulangerie, envoya une autre Sœur la consoler et lui dire d'implorer l'aide de Marie, car si la Mère se mettait de la partie, le Fils ne ferait-il pas de nouveau ce qui, un jour, sur le lac de Géné-

sareth, fit dire aux Apôtres : « Qui est-il donc, que les vents et la mer lui obéissent? » Réconfortée et encouragée, la Sœur se met à genoux docilement et adresse une fervente prière à la Mère de Dieu. Cette humble pétition alla droit au Cœur de Marie ; car elle n'était pas plus tôt achevée, que le vent changea et un tourbillon se produisit. Quelques minutes de plus, on sentait le vent arriver par bouffées sur le quai. Bientôt les bateaux sont en vue, volant sous la brise favorable. Vite, vite... Ils approchent... ils jettent l'ancre, et ils sont déchargés avec une telle promptitude que la provision de farine destinée au couvent arriva bien à temps pour permettre à la Sœur de préparer le repas du soir.

Pendant longtemps (exactement à quelle époque, nous ne savons pas), les religieuses purent voir tous les jours une autre merveille. Quelle que fût la quantité de grain dont le couvent était approvisionné, il semblait augmenter toutes les fois qu'on en prenait. Comment cela pouvait-il se faire ? « Notre Mère y va souvent prier en secret », explique une Sœur. C'était assez : car Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Si vous aviez de la foi comme un grain de moutarde, vous pourriez dire à cette montagne : Sors d'ici et place-toi là-bas et elle irait; car, rien ne vous est impossible. » (Matth., xvii, 19.)

Cependant les Sœurs eurent un jour le désir de savoir exactement combien de mesures étaient ajoutées à leurs provisions grâce aux prières de leur Supérieure. Elles avaient donc résolu de peser la provision avant qu'on eût pris la quantité nécessaire pour la journée, et de la peser de nouveau après. Marguerite, en l'apprenant, leur dit : « Cette curiosité pourrait

déplaire à notre Père qui est aux cieux, et cela ne servirait qu'à mettre un terme à ses faveurs. »

L'auteur de l'*Éloge historique de la Sœur Marguerite Bourgeoys* raconte qu'une année où le blé était très cher à Montréal, l'économe fit des provisions pour un mois, et elle en eut pour quatre fois cette durée. Les bonnes Sœurs attribuèrent cette merveille à la sainteté de Sœur Bourgeoys ; et leur déclaration parut plus croyable encore, quand elles affirmèrent que Marguerite allait prier, tous les jours, près de ce grain précieux.

Le même hiver, dit le P. Ransonnet, un de ses biographes, à qui nous empruntons encore quelques détails pour montrer non seulement la foi enfantine et ardente de Marguerite Bourgeoys, mais encore la fraternelle sollicitude dont Dieu entourait la communauté, le même hiver, un baril de vin où on avait tant puisé qu'il était devenu facile à remuer, suffit aux besoins non seulement de la Communauté, mais encore à ceux de l'Hôtel-Dieu pendant trois mois. Cette merveille fut attribuée à une prière faite par Sœur Bourgeoys sur le seul tonneau qui lui restait, — à cette époque le vin était indispensable, — et, comme pour prouver que Dieu n'accordait cette assistance miraculeuse qu'à défaut d'aide humain, le tonneau était à sec toutes les fois que des bateaux apportaient de nouveaux approvisionnements de vin.

« Une personne digne de foi, ajoute le même écrivain, et qui a demeuré chez les Sœurs de la Congrégation dès leur établissement, disait avoir vu un semblable prodige, une année que le vin manquant partout dans le pays, la Congrégation en fournissait au séminaire pour les messes et aux malades de la

ville. La même personne nous a appris, dit-il encore, qu'un autre jour, le pain manquant pour le dîner, la Sœur Bourgeoys, par fidélité au règlement, fit sonner l'examen particulier à l'heure ordinaire, et que pendant cet exercice, qui a lieu immédiatement avant le dîner, quelqu'un se présenta à la maison, et apporta aux Sœurs le pain qui leur était nécessaire (1). »

Nous pourrions recueillir dans les biographies de notre héroïne maint autre fait de ce genre ; mais c'est assez. La puissance de son intercession manifestée par de pareils prodiges, nous fait naturellement nous poser cette question : « Qu'est-ce qui rendait ses prières si agréables à Dieu ? Qu'était-ce, hormis la sainteté et la beauté de son âme et de toute sa vie ? »

Écoutons ce que ses biographes disent de ses vertus, et nous comprendrons mieux l'efficacité de ses prières.

« Laissez-moi, écrit M. Sausseret, laissez-moi vous dire quelques mots de ses vertus privées, bien plus puissantes encore que ses leçons sur les âmes qu'elle portait au bien. Portant toujours, comme l'Apôtre, la mortification de Jésus-Christ dans son corps, elle ne prenait pour sa nourriture que les aliments les plus grossiers, mangeant très peu, ne buvant que de l'eau une seule fois par jour et en très petite quantité. Elle couchait sur le plancher ou sur la terre avec un billot pour chevet. L'hiver, elle n'approchait jamais du feu. Sa prière était continuelle ; aussi un de ses directeurs l'appelait-il la *petite sainte Geneviève du Canada...* »

« Elle inspire l'amour de l'humilité seulement à la voir », est-il écrit dans les *Annales de l'Hôtel-Dieu.*

« Nous l'avons connue, dit l'auteur de l'ouvrage

(1) Ransonnet : *Vie de la Sœur Bourgeoys*, p. 111-112.

intitulé *Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France,* nous l'avons connue pleine de l'esprit de Dieu, de sagesse, d'expérience et d'une constance invincible à tous les obstacles qu'elle a trouvés à son dessein. »

« Je ne crois pas, écrivait le R. P. Bouvard, supérieur des Jésuites de Québec, avoir vu de fille aussi vertueuse que la Sœur Bourgeoys, tant j'ai remarqué en elle de grandeur d'âme, de foi, de confiance en Dieu, de dévotion, de zèle, d'humilité et de mortification (1). »

Peut-être la mortification est, après la charité, la plus frappante de ses vertus. L'énumération de ses pénitences nous fait frissonner. Si nous n'avons pas assez de vertu pour imiter ce que font les saints, du moins devrions-nous avoir le courage de regarder et d'admirer ce qui est si au-dessus de nos pauvres efforts. De saint Jean-Baptiste à saint Louis de Gonzague, de saint François d'Assise à sainte Rose de Lima, tous les plus grands saints, non contents de se résigner aux souffrances inévitables, ont aimé la souffrance et l'ont poursuivie passionnément pour l'amour de Jésus crucifié. Marguerite, comme eux, était ingénieuse à trouver des moyens de mortifier ses sens. Elle accordait très peu de temps au sommeil et consacrait toujours deux heures à la méditation, prenant pendant tout ce temps des postures très peu confortables. La discipline déchirait souvent ce corps épuisé de fatigue et de labeurs ; un bonnet garni de pointes d'épingles dans la doublure, tourmentait sa pauvre tête nuit et jour.

Ses filles, qui avaient surpris le secret de ses morti-

(1) Saussert : *Éloge historique*, p. 40.

fications, la suppliaient de tempérer un peu ses austérités, afin de leur demeurer plus longtemps.

Elle répondit par une instruction sur la mortification chrétienne. Ses paroles étaient si persuasives et si touchantes qu'au lieu de continuer leurs vaines représentations, ces bonnes religieuses se sentirent inspirées d'un ardent désir de marcher sur les traces de leur sainte Mère.

CHAPITRE XVI

Mgr de Laval visite Ville-Marie. — Approbation épiscopale. — Quelque chose manque. — Marguerite se résout a faire un troisième voyage en France. — La première supérieure de la Congrégation de Notre-Dame. — A Québec. — La traversée. — Récit de Marguerite. — Une déception. — Plan de règle. — Retour. — Un moment d'angoisse. — Sauvés ! — Québec.

Après deux ans de probation, Marguerite pensa que ses novices étaient suffisamment préparées pour être admises dans la communauté. Elle écrivit au vicaire général à Québec, lui demandant s'il serait mieux de les admettre sans plus de délai ou d'attendre le retour de l'évêque. « Quoi qu'on puisse faire l'un et l'autre, répondit M. Bernières, je pense néanmoins qu'il sera plus à propos de différer jusqu'à l'arrivée de Sa Grandeur. Comme il m'a écrit de vous et de votre Congrégation, pour laquelle il témoigne bien de l'affection, il serait bon que lui-même règle toutes choses, et qu'il vous fasse connaître ses intentions. J'espère que le tout réussira pour la gloire de Dieu, le bien des âmes et votre consolation. J'y contribuerai, de ma part, en tout ce qui me sera possible. »

Des mois s'écoulèrent, remplis comme à l'habitude de rudes labeurs, d'épreuves, de consolations, et enfin Mgr de Laval rentra dans son diocèse. Peu après, en juin 1676, il alla à Ville-Marie. Ses premières visites

furent pour les différentes maisons de la Congrégation de Notre-Dame. Avant de partir, il présida une cérémonie très impressionnante : les postulantes qui avaient donné des preuves de leur mérite par plusieurs années de fidélité, agenouillées aux pieds de l'évêque, demandèrent à être admises dans la Communauté. Il reçut leurs promesses et, après quelques mots de conseil et d'encouragement tout paternel, leur donna une bénédiction spéciale très solennelle.

Alors la fondatrice vint à son tour implorer une faveur. Elle supplia l'évêque de confirmer son Institut par un acte authentique et d'approuver les règles que ses membres observaient déjà.

A son retour à Québec, M^gr^ de Laval adressa aux fidèles de son diocèse une lettre pastorale dans laquelle il rappelait que la Congrégation de Notre-Dame avait été approuvée par lui en 1669, et, plus tard, confirmée par lettres royales. Il concluait en ces termes : « Sachant qu'un des plus grands biens que nous puissions procurer à notre Église, et que le moyen le plus efficace pour conserver et augmenter la piété dans les familles chrétiennes, est l'instruction et la bonne éducation des enfants ; connaissant d'ailleurs la bénédiction que Notre-Seigneur a donnée jusqu'à présent à la Sœur Bourgeoys et à ses compagnes dans les fonctions des petites écoles, où nous les avions employées ; et voulant favoriser leur zèle et contribuer de tout notre pouvoir à leur pieux dessein :

« Nous avons agréé l'établissement de la Sœur Bourgeoys et des filles qui se sont unies à elle, ou qui y seront admises à l'avenir ; leur permettant de vivre en communauté, en qualité de filles séculières de la Congrégation de Notre-Dame, observant les règlements

que nous leur prescrivons ci-après, et de continuer les fonctions de maîtresses d'école, tant dans l'île de Montréal qu'aux autres lieux où nous et nos successeurs jugerons à propos de les envoyer (1). »

Dès lors, approuvée et confirmée par les autorités ecclésiastique et civile, l'existence de la communauté était assurée, et elle commença à prendre une forme régulière.

Les historiens font remonter à cette époque l'adoption de cet habit religieux si connu maintenant dans tout le Canada et aux États-Unis. Le costume choisi par Marguerite Bourgeoys, à cause de sa simplicité et de son bon service, n'a changé que fort peu depuis le jour où notre sainte héroïne le portait et en fit un emblème chéri de tous ceux que visitent la pauvreté, la maladie ou l'affliction.

Quant aux règles de l'Institut, il fallait du temps et des délibérations avant qu'elles pussent être examinées et approuvées. On différa donc cette approbation. Personne ne savait que ce délai serait si long : il fut dû au départ de Mgr de Laval pour l'Europe et à son séjour prolongé dans son pays natal.

Les yeux tournés vers l'avenir et le cœur plein de sollicitude pour ses compagnes et pour les âmes qu'elles étaient destinées à guider, Marguerite désirait vivement voir cette règle définitivement arrêtée et confirmée. Jusqu'à ce moment, il manquerait quelque chose à la formation de la communauté, et sa stabilité, comme les services qu'elle pourrait rendre, serait à cause de cela assez sérieusement compromise. Elle qui lui avait donné la vie tremblait d'envisager la perspective de

(1) Mandement de Mgr de Laval du 16 août 1676.

l'avenir de sa Congrégation pour le cas où elle serait enlevée à ses enfants. Pour hâter l'accomplissement de ses désirs, elle se décida à abréger les délais en allant à Mgr de Laval, au lieu d'attendre son retour au Canada.

En outre de ce motif si puissant, il en était d'autres qui la poussaient à entreprendre ce voyage et à affronter les fatigues d'une double traversée. Sa conscience si délicate était troublée ; elle soupirait après un guide qui pût la fortifier et la réconforter : elle ne le trouverait nulle part mieux qu'à Paris, où vivaient tant de prêtres saints et savants. Là elle pourrait aussi consulter les fondatrices et les membres de sociétés analogues à la sienne, et leurs avis seraient d'une valeur incalculable pour l'aider à rédiger les règles de sa communauté.

Avec ce triple objet en vue, Sœur Bourgeoys commença les préparatifs de son voyage. Son premier soin fut d'assurer la prospérité de la Communauté. Elle prodigua les avis et les encouragements avec une sage prévision et une maternelle sollicitude. Mais elle ne s'en tint pas là. Si profonde était son humilité qu'elle se jugeait incapable de conduire ses filles dans le chemin de la perfection, et, comme tant d'autres saintes, dont nous lisons la vie, elle ne pouvait consentir à remplir un office dont elle se jugeait indigne.

A une réunion de la communauté, au milieu d'un silence anxieux, Marguerite se démit solennellement de son autorité de Supérieure et proposa d'en élire une autre plus digne qu'elle. Il y eut un moment de surprise et d'hésitation : puis, toutes, mues par la même inspiration, tombèrent à genoux en s'écriant : « Nous choisissons la Mère de Dieu pour notre première supérieure, notre maîtresse, notre fondatrice, notre Mère pour le temps et pour l'éternité ! »

Puis, se levant, elles se tournèrent vers Marguerite, qui n'avait pu retenir ses larmes à la vue de ce tribut si touchant envers sa bien-aimée Patronne, elles la supplièrent de les gouverner comme représentante de la Sainte Vierge et sous sa protection. Elle ne pouvait résister à un appel si urgent. Marguerite se mit à genoux devant la statue de la Sainte Vierge et elle récita avec ferveur cette prière que ses Sœurs répétèrent après elle : « O Très Sainte Vierge, voici la plus petite troupe de vos servantes qui se sont consacrées au service de Dieu sous votre conduite ! Elles souhaitent de vous suivre comme des filles bien nées, suivant leur mère et leur maîtresse, et elles vous regardent comme leur chère institutrice et leur première supérieure, dans l'espérance que notre bon Dieu agréera notre élection, et vous donnera le domaine de cette petite communauté, qui est votre ouvrage. Nous n'avons rien qui soit digne d'être présenté à Dieu : mais nous espérons obtenir, par votre moyen, les grâces nécessaires pour notre salut et la perfection de notre état. Vous savez mieux nos besoins et ce que nous devons vous demander que nous ne le connaissons nous-mêmes ; ne nous refusez pas votre assistance. Aidez-nous, par vos puissantes intercessions, à recevoir les lumières et les grâces du Saint-Esprit, afin de pouvoir travailler à la bonne éducation des filles et des écolières, dont nous sommes chargées par notre profession. Sur toutes choses nous vous demandons, ô notre Dame et Mère, que toutes les filles qui seront, à l'avenir, dans cette communauté, aussi bien que toutes les personnes qui contribueront à leur avancement spirituel, soient du nombre de vos élus, afin qu'en votre compagnie nous puissions louer notre bon Dieu dans l'éternité bienheu-

reuse. » A partir de cette heure, Notre-Dame, tant aimée, devint la Supérieure de la communauté, *Regina Congregationis,* comme ses filles l'appellent avec amour.

Pour cette raison et en vertu de cette élection, la Sœur Bourgeoys ne se considéra plus comme supérieure, mais comme l'intendante de la Sainte Vierge et la servante de celle qui préside au gouvernement de la Congrégation de Notre-Dame.

Laissant donc ses filles en sûreté, sous l'égide de Marie, Marguerite leur fit tendrement ses adieux et, escortée par la foule de ses amies et de ses protégées, elle descendit la petite rue qui conduisait à l'embarcadère.

Peu de jours après son arrivée à Québec, elle reçut du P. Remy, supérieur ecclésiastique de la Congrégation, un projet de règle, qu'il la priait de faire approuver par l'évêque. Nous avons encore sa réponse, empreinte de simplicité et de sincérité, comme tous ses écrits :

« Monsieur et très cher Père,

« J'ai reçu le paquet où sont les lettres, les règlements et le reste. Je remercie Dieu des bons soins que notre évêque prend pour notre petite communauté, et je le remercie aussi de ce qu'il inspire toutes ces personnes pour notre règlement ; car, étant conduite de cette façon, je ne doute point que le tout ne soit selon la sainte volonté de Dieu, et que la Sainte Vierge ne nous accorde son secours, tant en cette rencontre qu'en toutes les autres. »

Plusieurs semaines se passèrent. Le triste ciel de novembre donnait à l'onde bleue du fleuve une teinte sombre et morne : et le brouillard tombait avec un froid pénétrant, lorsque le vaisseau quitta Québec. A ce troisième voyage, Marguerite n'était pas seule. Ce qu'elle avait fait jadis pour Jeanne Mance, elle le faisait maintenant pour Mme Perrot, la femme du gouverneur de Montréal. Cette dame, à qui on conseillait de retourner en France pour sa santé, avait besoin d'une compagne : la Sœur Bourgeoys s'offrit à aller avec elle.

En arrivant à La Rochelle, après un voyage sans incidents, Mme Perrot fut obligée de se séparer de Marguerite. Celle-ci nous dit dans ses *Mémoires :* « Étant à La Rochelle, je quittai Mme Perrot, et je parlai de mes peines à un capucin, qui me remit mon esprit en peu de temps. »

Les facilités de voyage ne s'étaient pas développées depuis neuf ans. De La Rochelle à Paris, c'était toujours le même coche très primitif, les repas vagues et sommaires, les nuits passées dans des auberges peu confortables, et l'interminable route. Marguerite, au contraire, était bien moins capable de supporter une telle fatigue ; ses forces l'abandonnèrent, et quand elle arriva chez Mme de Bellevue, à Paris, elle fut obligée de garder le lit pendant plusieurs jours.

Nous pouvons maintenant reprendre le récit en lui laissant la parole : « Aussitôt que M. de Turmenie (qui était chargé de nos affaires) eut appris mon arrivée, il m'envoya une chaise à porteur avec deux hommes, et fit préparer une chambre, où il me fit traiter comme si j'eusse été sa propre sœur. J'y restai jusqu'au rétablissement de ma santé, et après je fus

loger aux Filles de la Croix (1), rue Saint-Antoine... Quelques jours après, apprenant qu'il était à Paris, je vais pour saluer Mgr de Laval et lui faire connaître les motifs de mon arrivée. Il me dit que j'avais mal fait d'entreprendre le voyage pour nos règles, et qu'il ne trouvait pas à propos que j'emmenasse des filles pour nous aider à Montréal. » Que lui avait donc servi ce voyage, le plus pénible qu'elle eût entrepris jusqu'ici? Lassitude, maladie, sévère réprimande, impossibilité d'obtenir ce qu'elle demandait : était-ce pour cela qu'elle avait traversé à nouveau l'Océan, au prix de mille fatigues? Même de cela elle se serait réjouie, mais elle avait obtenu d'autres avantages qu'il faut moins d'héroïque vertu pour comprendre. Elle avait recouvré la paix de son âme ; sa conscience si délicate était tranquille. Puis elle avait conféré avec plusieurs saintes âmes dont les avis lui étaient d'un profit incalculable, non seulement pour son avancement spirituel, mais encore pour la formation définitive de sa communauté. Elle avait visité des ordres établis dans le même but que le sien, examiné leur règle, étudié le résultat de leurs œuvres, discerné ce qu'il y aurait de mieux à prendre dans chacun pour l'adapter à la vie et à la mission de la communauté de Ville-Marie.

Un de ses biographes résume ainsi la règle dont Marguerite avait arrêté les grandes lignes dans son esprit.

« Elle prit pour le premier et principal fondement

(1) Les Filles de la Croix, établies par Mme de Villeneuve, d'après les conseils de saint François de Sales, dirigeaient les écoles dans les campagnes et les hameaux. Elles furent appelées *Filles de la Croix*, à cause des traverses sans nombre qu'elles eurent à essuyer pour s'établir.

de la sienne (de sa règle), celle de saint Augustin, interprétée et éclaircie par des maximes et des constitutions pleines de discrétion et de prudence, tirées, pour la plupart, des instructions que saint Ambroise et plusieurs autres Pères de l'Église ont adressées aux vierges chrétiennes, maximes et conseils évangéliques, et tout ce que le bon sens prescrit de plus juste et de plus raisonnable... Elle prescrit l'amour du silence et de la retraite, la cordialité avec les sœurs, l'assiduité au travail, à la lecture, à la prière et à la fréquentation des sacrements, sous la direction des ecclésiastiques et des pasteurs des paroisses, avec qui elles doivent partager la gloire et le mérite de l'instruction et de l'édification des peuples (1). Tel avait été autrefois le projet de M. Gendret.

Malgré son apparente sévérité, Mgr de Laval prit un vif intérêt aux travaux de la Mère Bourgeoys. Elle s'était adressée aux Filles de Sainte-Geneviève, fondées par Mme de Miramion. Celle-ci s'était engagée à lire la règle de Marguerite et, au besoin, à la réviser ; mais après une entrevue avec Mgr de Laval elle ne mit pas sa promesse à exécution. Pourtant l'évêque alla voir les Filles de la Croix et les Filles de Sainte-Geneviève, comme on peut le conclure d'une lettre écrite à Mme de Maintenon en 1710, par une religieuse de la Congrégation, la Sœur Charly (2) : « Mgr de Laval, dit-elle,

(1) *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1818, p. 118.

(2) M. Faillon nous dit qu'il fit plus encore. Malgré le refus qu'il avait fait à la Sœur Bourgeoys, il parait qu'il pria lui-même Mme de Miramion de lui donner par écrit ses observations sur les règles que la Sœur lui avait soumises. Du moins c'est ce qu'on doit conclure d'une lettre de M. Glandelet à la Sœur Charly, où il lui parle en ces termes : « Il m'est tombé entre les mains un papier qui contient quelques remar-

voulant nous donner des règles proportionnées à notre institut, consulta les Filles de la Croix et celles de Mme de Miramion et tira d'elles les règlements principaux qu'elles pratiquaient, pour en prendre ce qui pourrait nous convenir. »

A Paris, Sœur Bourgeoys rencontra M. Tronson, qui était alors Supérieur de Saint-Sulpice. Il conçut pour l'humble et zélée religieuse une estime singulière dont ses lettres donnent des témoignages très remarquables. Louis Frin, le compagnon dévoué de Maisonneuve, dégagé de son service seulement par la mort de l'ex-gouverneur, suivit Marguerite à Montréal. Par reconnaissance pour son ancien maître, les Sœurs de la Congrégation le reçurent avec beaucoup d'égards.

Une fois de plus, la dernière, Sœur Bourgeoys eut à s'occuper de plusieurs jeunes filles qu'on envoyait à la colonie. Au moment où les voyageuses s'embarquèrent pour le Canada, les Anglais s'étaient emparés de ce pays pour la cinquième fois, et la guerre était déclarée entre l'Angleterre et la France. Cette circonstance ajoutait un nouvel élément de danger à la traversée, qui n'en manquait pas. Mais le vaisseau était sous la protection spéciale de Marie, et elle en montra l'efficacité d'une façon remarquable.

On était à peine au milieu de la route, lorsque le capitaine aperçut quatre vaisseaux de guerre anglais poussés par le vent avec une vitesse qui allait leur permettre avant peu d'ouvrir un feu meurtrier sur son vaisseau, qui n'avait, lui, aucun moyen de défense. « Sœur Bourgeoys, s'écria-t-il, nous sommes perdus !

ques de Mme de Miramion sur vos règles, en suite de la demande que lui en avait faite feu M. l'ancien évêque de Québec. » FAILLON : *Vie de la Sœur Bourgeoys*, I, 261, n. 1.

Mettez-vous en prière avec toutes vos filles, pour que Dieu nous délivre ! » Les jeunes filles, elles, étaient paralysées par la crainte ; elles s'attachèrent en sanglotant aux robes et aux mains de Marguerite : « Ma Sœur, nous allons être prises ! oh ! qu'allons-nous devenir ? » Mais Sœur Bourgeoys, calme et sans trouble, répondit joyeusement : « Si nous sommes prises, nous irons en Angleterre, où nous trouverons Dieu aussi sûrement que partout ailleurs. » Son calme imperturbable et son visage souriant firent rougir l'équipage saisi de panique, et ils reprirent courage.

Tous s'agenouillèrent autour de ce frêle corps qu'animait une âme si forte, et ils adressèrent une fervente prière au Dieu de miséricorde. Comme c'était dimanche, un prêtre qui était à bord, en route pour le Canada, se prépara à dire la sainte messe et revêtit tranquillement les vêtements sacrés, tandis que les vaisseaux anglais, poussés par le vent, s'approchaient toujours plus.

En moins de deux heures, on les perdit de vue comme par enchantement. A la fin de la messe on chanta un *Te Deum,* pour remercier Dieu d'avoir délivré d'un ennemi bien armé le petit groupe sans défense.

Le capitaine, touché du courage et de la bonté de Sœur Bourgeoys, la pressa plusieurs fois, mais toujours en vain, de prendre place à sa table. Du moins, pour lui témoigner son respect, il lui envoyait chaque jour quelque mets plus délicat. Ce qui permit à Sœur Bourgeoys de régaler quelque pauvre passager.

CHAPITRE XVII

DIGRESSION. — CATHERINE TEGUKWITHA. — MERVEILLEUSE GRACE. — UNE VISITE A LA HUTTE DE SON ONCLE. — LE JEUNE NÉOPHYTE. — BAPTÊME. — FUITE. — LA VIE A CAUGHNAWAGA. — UN VOYAGE A VILLE-MARIE. — LA PREMIÈRE VIERGE INDIENNE. — MORTE DE LANGUEUR. — LA COURONNE EST CONQUISE.

Avant de reprendre le récit de l'œuvre qui absorbe presque tout le temps et les soins de la Mère Bourgeoys à cette époque — 1676-1677 — nous pourrions peut-être dire quelques mots d'une douce existence qui s'éteignait à cette époque près de Montréal; c'est un exemple de la puissante influence de Marguerite, et ce sera une introduction à ses labeurs parmi les Iroquois de la Mission de la montagne, les frères de cet ange, dont l'histoire devrait être familière à toutes les jeunes filles d'Amérique.

Dans la vallée de Mohawk, au centre de l'État de New-York actuel, au sud du Saint-Laurent et du lac Ontario, vivaient les tribus féroces des Cinq-Nations. La première, celle des Agniers ou Mohawks, possédait une petite « bourgade » ou « château » appelé Gundahouagué. C'est là, en 1656, que naquit Tegakwitha. Son père, un Iroquois, était païen; sa mère, une Algonquine, était chrétienne. Elle les perdit l'un et l'autre étant encore tout enfant. La pauvre mère non seulement ne put la faire baptiser, mais encore elle fut

obligée de l'abandonner aux soins d'un oncle et d'une tante païens tous les deux. A la suite de la petite vérole, la vue de l'enfant demeura très faible. Sa santé délicate lui inspira un goût étrange pour la solitude, don providentiel qui devait la garder sans tache au milieu de tant de scandales et d'occasions de péché. Deux autres qualités, très peu ordinaires, la caractérisaient : un grand amour pour les soins domestiques (son nom signifie : qui met les choses en ordre), et une grande répugnance pour les plaisirs de la chasse. Trois missionnaires jésuites, les PP. Frénin, Bruyas et Pierron passant un jour par son village, furent reçus dans la hutte de son oncle. La jeune femme — Tegukwitha n'était plus maintenant une enfant — les servit : et elle se sentit mystérieusement attirée vers eux ; et les Pères de leur côté furent charmés de ses manières modestes et gracieuses. Les jours suivants, les doux yeux noirs de Tegukwitha suivaient les prêtres avec une attention absorbée, notant leur zèle, leur charité, leur ferveur. Enfin, elle leur fit part de son désir de devenir chrétienne, et ils commencèrent à l'instruire. Ils furent obligés malheureusement de partir avant qu'elle ne fût prête pour le baptême.

Cependant, elle était demandée en mariage par de jeunes et braves guerriers ; mais elle repoussait toutes leurs avances avec une inexplicable aversion. Les plus pressants appels ne purent la faire revenir sur sa détermination. C'est alors que le P. Jacques de Lamberville passa par le village, et elle conçut un désir du baptême encore plus intense. Un jour, tandis que le village entier travaillait à moissonner le maïs, le prêtre alla de wigwam en wigwam, visitant les malades, les vieillards, les infirmes. De ce nombre était

Tegukwitha, heureuse d'avoir le prétexte d'une blessure au pied pour rester à la maison. Le Père fut vite au courant de son histoire. Son regard perspicace lut jusqu'au fond de l'âme de Tegukwitha, et il promit de la baptiser après une période d'instruction et d'épreuve. Cela dura tout l'hiver suivant ; la seule préoccupation de Tegukwitha était de se préparer saintement à un don si auguste. Enfin, le jour de Pâques 1676, elle devint chrétienne et reçut au baptême le nom de Catherine.

La fervente convertie avait entendu parler de la mission de la Prairie de la Madeleine, et, craignant l'influence du mauvais exemple, elle désirait ardemment trouver un asile parmi des chrétiens. A la Prairie vivait sa sœur d'adoption, mariée à un fervent chrétien. Celui-ci, à la prière de sa femme, alla avec un ami chercher Catherine Tegukwitha. S'échappant sans être vue de son village natal, la frêle jeune fille aux yeux noirs rejoignit les deux hommes en costume de chasseur et partit vers le nord à travers la forêt. Dès que son oncle s'aperçut de sa disparition, il s'élança furieux à sa poursuite ; mais quand il atteignit les deux hommes, Catherine était bien cachée tout près de là.

Croyant que ses soupçons étaient injustes, il rebroussa chemin avec tristesse. Comme des ombres, Catherine et ses deux compagnons arpentaient la forêt sombre ou se tenaient silencieux dans le petit canot d'écorce qui glissait sur les ondes bleues entre les deux rives verdoyantes et les montagnes dont les sommets se perdaient dans les nues. La nuit, enveloppés de leurs couvertures grossières, ils dormaient à la froide lueur des étoiles ou dans les ténèbres

épaisses, sous l'ombre mobile des feuilles murmurantes, leur seule protection contre le vent et la pluie d'automne. Lentement et péniblement ils parcouraient la longue distance qui sépare Gandahouagué de la Prairie, sur la rive méridionale du Saint-Laurent. La gelée d'octobre avait mis aux feuilles de l'écarlate et de l'or quand ils atteignirent la Prairie.

Catherine, avec sa sœur et son beau-frère, vivait chez une sainte chrétienne, Anastasie, qui la prépara à sa Première Communion. Depuis ce grand jour, elle demeura unie à Dieu toujours plus. Ses moments les plus heureux se passaient dans un oratoire de branchages au sein des bois. Là, pendant sa prière et sa méditation, Dieu répandait en son âme les sublimes leçons de la science surnaturelle. Plus que jamais sa vie était consacrée à la prière et à la mortification. « Quelquefois elle passait la nuit entière, sentinelle aimante, devant le Saint-Sacrement, abîmée dans la prière et l'adoration. »

Elle convertit une femme nommée Thérèse, qui, avec Anastasie, devint sa plus chère amie sur terre. Avant de quitter ce monde, elle devait avoir à subir une terrible épreuve. Ses parents, ses amis, son confesseur lui-même, essayèrent de faire tomber cette constante aversion qu'elle avait pour le mariage... Ce fut en vain.

Épuisée d'austérités, elle tomba malade : mais son heure n'était pas venue. Une fois guérie, elle alla à Montréal. Là, elle vit pour la première fois des femmes adonnées à la vie religieuse. D'après les uns, elle aurait vu les Sœurs de l'hôpital; mais comme celles-ci étaient cloîtrées, il est beaucoup plus probable, et suivant M. Faillon, que ce fut Marguerite

Bourgeoys et ses filles. Elle a pu les voir à l'église, ou peut-être passant modestes par les rues de la ville, le visage heureux avec leur bure sombre. Nous aimons à penser qu'elle vit Marguerite elle-même et que c'est l'âme de notre héroïne qui conquit cette âme pure et candide. Quoi qu'il en soit, la vue des religieuses de Ville-Marie inspira à Catherine la résolution de faire vœu de chasteté perpétuelle. Son confesseur le lui permit ; et elle devint la première épouse que le Christ se choisit dans cette nation.

Peu après, une langueur mortelle s'empara de ce corps affaibli ; elle s'étendit sur sa couche, faite des feuilles de la forêt, pour ne plus jamais se lever. Elle était là des heures durant, des jours même, entièrement seule, tandis que les Indiens travaillaient dans les champs ou dans la forêt ; et son seul soutien c'était la petite provision d'eau et de maïs que Thérèse laissait à côté de sa couche. La pauvre enfant, durant ces longues heures de solitude, était parfaitement heureuse, puisqu'elle pouvait s'adonner à la prière et à la méditation. Peu à peu ses forces l'abandonnèrent. Le mercredi-saint 1678, elle reçut les derniers Sacrements, et son âme s'envola dans l'éternelle étreinte de son seul amour.

Elle était si belle, de la beauté des saints — une teinte de rose ornait ses joues même après sa mort — qu'on ne se lassait pas de la regarder.

On l'enterra sur une pointe de terre qui s'avance au loin dans le fleuve, au pied d'une grande croix de mission, devant laquelle elle aimait à venir passer de longues heures en prière.

Des faveurs signalées ont été obtenues sur sa tombe par son intercession. Aujourd'hui ses précieux restes

sont conservés à Caughnawaga, où on célèbre chaque année avec beaucoup de dévotion l'anniversaire de la mort de « la bonne Catherine »; une enfant du sol canadien, le « lis des Mohawks » que l'Époux céleste a cueilli dans tout l'éclat de sa blancheur.

CHAPITRE XVIII

Une étincelle et ses résultats. — Zèle pour la conversion des Indiens. — Vains efforts. — Établissements chrétiens. — La mission de la Montagne. — Éducation des petits Indiens. — La mission est confiée a la Mère Bourgeoys. — Difficulté et succès. — Belles conversions. — Sœur Barbier a la mission de la Montagne.

De Maisonneuve avait allumé au cœur des Sœurs de Troyes la flamme d'un zèle tout apostolique pour la Mission de Montréal. Ces âmes généreuses rêvaient de se dévouer aux labeurs des missions parmi les Peaux-Rouges, comme nous rêvons de plaisir. Elles voyaient briller au-dessus de leur tête une couronne qu'elles osaient à peine espérer : la couronne du martyre. Elles suppliaient la Sainte Vierge de leur permettre de la servir dans cette lointaine partie de la vigne du Maître. Leur prière ne fut pas exaucée de la manière qu'elles auraient désiré ; mais l'instrument de choix de Marie fut une religieuse réellement de leur communauté autant qu'elle pouvait l'être sans vivre sous leur cloître ; et en comblant les désirs de Marguerite, la Sainte Vierge comblait aussi ceux de ses saintes amies. Car Marguerite avait surtout pensé à ces tribus sauvages du Canada lorsque, le cœur rempli d'admiration pour ces martyrs jésuites dont l'histoire l'avait jadis si profondément émue, elle s'embarqua pour les forêts de la Nouvelle-France.

Cependant elle avait dépensé, nous l'avons vu, ses années et ses forces, en travaillant, non pas chez les sauvages, mais au milieu des siens ; c'est à peine si deux ou trois petites Indiennes avaient pu être arrachées aux ténèbres du paganisme de leur race.

Le zèle de Marguerite s'était-il donc éteint ? La flamme de son énergie s'était-elle assoupie ? Non certes, mais, depuis le jour de son arrivée, ses prières et ses désirs étaient montés devant le trône de Dieu en faveur de ces âmes infortunées. Son devoir la retenait à Ville-Marie : le temps n'était pas encore venu pour elle de travailler parmi les Indiens.

On avait pourtant bien essayé d'attirer les Peaux-Rouges à Ville-Marie et de les décider à fixer leur habitation au milieu des influences civilisatrices d'une cité chrétienne. On leur avait donné, non sans péril, leurs libres entrées à Montréal, dans l'espérance de développer en eux un goût pour la religion et la civilisation. Très peu consentirent à profiter de ces avantages. Leur passion pour une vie libre et errante, leur nature férocement indépendante, et les facilités illimitées de satisfaire leur soif de combats et de sang que leur offraient les nombreuses guerres de cette période, tout cela les empêchait d'embrasser une vie sédentaire dans une colonie chrétienne. Cet état de choses dura jusqu'en 1673. C'est alors qu'ayant reçu de Mgr de Laval la permission (1) de travailler parmi les tribus indiennes, les Sulpiciens fondèrent une Mission sur les bords du lac Ontario. Après dix ans d'efforts presque sans fruits, les missionnaires croyaient l'œuvre déses-

(1) Ce ministère avait été jusqu'alors réservé aux Pères Jésuites.

LA VEN. MERE BOURGEOYS, INSTRUISANT LES JEUNES SAUVAGES 1694

D'APRES LE TABLEAU DE GEORGES DELFOSSE - ENREGISTRE

pérée. La seule manière d'arriver à produire une impression durable ne serait-elle pas, se demandèrent-ils, de former des villages chrétiens, pour rendre les Indiens sédentaires et les attirer auprès des Français ? Les Jésuites avaient fondé, dans ce dessein, un établissement à la Prairie, près de Ville-Marie. Un peu plus tard, quelques Iroquois et autres Indiens ayant exprimé le désir de s'établir dans l'île de Montréal, les Sulpiciens commencèrent pour eux, en 1676, quelque chose d'analogue, sous le nom de Mission de la Montagne, sur les pentes du Mont Royal, à l'endroit où est maintenant le collège.

Parlant de cette fondation, Marguerite Bourgeoys dit, dans une de ses lettres : « Ce fut le premier lieu de cette île où les sauvages vinrent pour être instruits. »

Des querelles s'étant élevées entre les chefs de la Prairie, quelques Indiens de là-bas vinrent se joindre à ceux de la Montagne, et on transféra le village à Sault-Saint-Louis, maintenant Caughnawaga. Quand on ouvrit la Mission, il y avait environ cent vingt Iroquois, dont la moitié peut-être étaient baptisés. Avant peu, leur nombre s'accrut à tel point que la présence de ces chrétiens indiens devint une sauvegarde pour la colonie, une protection contre les attaques de leurs frères païens.

Dès que M. Tronson apprit la fondation de la Mission de la Montagne, il écrivit à M. Bailly, qui en était chargé, pour l'exhorter à faire tout ce qu'il pourrait, afin de gagner le cœur de ses enfants. « Monsieur Colbert, disait-il, approuve extraordinairement votre dessein pour l'établissement de petites écoles de sauvages ; il est persuadé qu'on ne saurait rien faire de plus utile. C'est une œuvre où il faut s'appliquer tout de bon, et

à quoi il faudra donner tout ce que l'état de la maison pourra permettre. Ainsi, n'épargnez rien pour l'instruction de ces enfants... Je dînai chez lui il y a quelques jours, et il me fit la grâce de me bien écouter sur toutes nos affaires (1). » Le désir de M. Tronson était que les ecclésiastiques du séminaire prissent le soin des garçons, et les Sœurs de la Congrégation celui des filles. M. de Belmont, alors diacre, qui avait renoncé généreusement au monde et à ses honneurs, dans le dessein de se consacrer à la Mission de la Montagne, fut chargé, en 1680, de l'école des garçons.

A son arrivée, M. de Belmont érigea une chapelle qu'il dédia à Notre-Dame des Neiges, patronne du petit village. Ce village se composait de quelques huttes d'écorce, élevées à des intervalles réguliers. C'est là que les deux religieuses envoyées par la Mère Bourgeoys avaient leur habitation et leur classe. Les prêtres n'étaient pas mieux. Comme le nombre des convertis augmentait de jour en jour, il parut bientôt nécessaire d'augmenter aussi celui des missionnaires et aux petites huttes on ajouta un hangar, qui avait servi jadis d'étable.

Les Iroquois restés païens étaient une perpétuelle menace pour les chrétiens. Afin de défendre le village de la Mission, M. de Belmont fit construire en 1685 un fort en bois, tout entouré de solides palissades. Une let-

(1) Lettre à M. de Casson, 14 mars 1679. — Quelques auteurs ont supposé que la Mission avait commencé en 1657 : mais cela paraît impossible, étant donné que les colons osaient à peine quitter la ville de peur des Iroquois, qui les poursuivaient jusque chez eux. De plus, les premiers registres de la Montagne datent de 1688 et témoignent que tous les baptêmes antérieurs à cette date sont consignés dans le registre de Ville-Marie, et celui-ci ne mentionne pas la Mission avant 1677.

tre de M. Tronson, de 1686, fait une allusion un peu ironique à ces constructions : « J'aurais été bien aise de voir le plan de votre village, et de votre fort à quatre bastions, autour de la chapelle. Vous avez bien fait d'allonger votre bâtiment. Il faut au reste que votre âne soit un âne de condition, puisque son appartement, dont vous avez agrandi votre maison, sert maintenant de réfectoire et de salle de récréation à la communauté (1). »

Avec les années, on augmenta les fortifications, de sorte que les Iroquois, en dépit de leur nombre ou de leur rage, ne réussirent jamais à forcer l'entrée du village de la Mission.

Jusque-là, on avait fait peu de chose pour l'éducation des petits Indiens. Le gouvernement avait placé quelques petites filles chez les Ursulines de Québec ; mais malgré les soins dévoués des religieuses, les résultats ne furent pas brillants. En 1662, cette âme apostolique si ardente et si éclairée qu'était la vénérable Mère Marie de l'Incarnation laisse échapper dans une lettre ce cri d'un cœur qui saigne : « Les boissons perdent nos pauvres sauvages chrétiens : les hommes, les femmes, les garçons et les filles mêmes. Ils sont pris tout aussitôt et deviennent comme furieux. Il suit de là des meurtres, des brutalités monstrueuses et inouïes. Nous avons fait voir à nos filles sauvages externes, venant à nos classes, le mal où elles se précipitent en suivant l'exemple de leurs parents : depuis elles n'ont pas remis le pied chez nous. »

Même les pensionnaires sauvagesses, que les Ursulines élevaient dans leur couvent, ne donnaient pas

(1) Faillon : *Vie de la Sœur Bourgeoys*, I, p. 304.

toujours satisfaction. Du moins, en 1683, M. de Meulles, qui semble bien n'être pas impartial, écrivait à M. de Seignelay : « Rien n'est plus inutile que de mettre les sauvagesses aux Ursulines, parce que l'austérité dont les religieuses font profession n'accommode nullement un esprit sauvage. Aussi est-il vrai qu'aussitôt que les sauvagesses sont sorties de chez les religieuses, elles passent d'une extrémité à l'autre (1). »

Le jugement sévère porté par l'intendant ne doit pas faire prendre le change à nos lecteurs sur les merveilleuses conquêtes de la grâce obtenues par la vénérable Marie de l'Incarnation à Québec et aux environs. Nul de ceux qui ont lu sa vie ne pourra manquer de joindre son tribut d'admiration à celui de la postérité reconnaissante, qui lui donna le titre glorieux de « sainte Thérèse du Canada ». Cependant, M de Seignelay, fils de Colbert, et son successeur comme ministre de la Marine, convaincu qu'une vie cloîtrée ne pouvait convenir à ces enfants, résolut de confier à la Mère Bourgeoys toutes celles de la Mission de la Montagne, et il informa M. de Meulles, l'année suivante, que le roi ne voulait pas qu'on les envoyât à Québec. Pour aider la Mère Bourgeoys, il obtint du roi, non seulement les 300 livres demandées par l'intendant, mais encore une somme de 2.000 livres, dont la moitié devait être employée à acheter de la laine et du fil, afin d'apprendre à ces enfants à filer, à tricoter, à faire du point et autres ouvrages, et l'autre moitié pour les besoins des maîtresses de couture. Plus tard, il envoya trois Françaises pour apprendre aux petites Indiennes à tricoter, et trois autres pour leur apprendre à filer et à faire de la den-

(1) Faillon : *Vie de la Sœur Bourgeoys*, I, 284-285.

telle. Ces différentes sommes d'argent devaient être remises à la Mère Bourgeoys, pour qu'elle les employât selon sa sagesse.

En 1683, deux Sœurs de la Congrégation furent envoyées aux Indiens du Sault-Saint-Louis ; mais la Mission ne réussit pas et dut être abandonnée.

L'approbation du roi et le prompt secours qu'il avait envoyé, loin de transporter d'aise la Mère Bourgeoys, la firent au contraire trembler à la pensée de la lourde responsabilité qu'il lui fallait assumer en plus de ses autres obligations. Le soin de toutes les fillettes indiennes de la Mission allait lui être confié ; toutes ces petites âmes viendraient lui demander la lumière et la foi, la science et la civilisation. Et puis... il se pourrait que tous ses efforts aboutissent à un échec ; et ces enfants, sauvées pour un temps de cette fange d'ignorance et de vice où elles croupissaient, retomberaient encore et peut-être plus bas. C'est du moins ce que lui disaient certaines personnes, entre autres M. Le Ber, un négociant de haute situation. L'insuccès de la Mission Saint-Louis la faisait sans doute hésiter à entreprendre la Mission de la Montagne. Pour la décider, M. Tronson écrivit à M. de Belmont, le 26 mars 1686 : « On ne serait pas ici de l'avis de M. Le Ber, et sa proposition ne serait pas approuvée à la cour. Car on veut qu'on francise, autant que l'on pourra, les sauvagesses aussi bien que les sauvages ; et cela ne se peut qu'en les faisant aller à l'école ou en les mettant en pension. Il me semble qu'en ne les prenant pas si jeunes, ne les gardant pas si longtemps, et ne les tenant point si serrées, on remédierait aux grands inconvénients qu'il propose ; et la Sœur Bourgeoys n'en sera plus effrayée, si elle écoute vos raisons. »

Ce n'était pas seulement la grandeur de la tâche, mais aussi une profonde et sincère conviction de sa faiblesse et de son indignité, qui faisait hésiter Marguerite. Toutefois elle était trop imbue de l'esprit apostolique pour n'en pas faire le guide infaillible de toutes ses actions. La Mère Bourgeoys vit dans cette nouvelle mission une réponse très claire aux prières des religieuses de Troyes, aussi bien qu'une preuve évidente que les prières offertes pour les Iroquois, par Jeanne Mance et les premiers colons, avaient été exaucées et portaient maintenant leur fruit. Que de fois les hardis pionniers s'étaient prosternés devant la croix de la Montagne, pour obtenir la conversion des Indiens, et comme le disait Marguerite « de les voir venir avec soumission pour être instruits! C'est en effet le premier lieu, continue-t-elle, où ils sont venus, et même les filles sauvagesses, pour être instruits par les Sœurs de la Congrégation. »

Nous pensons tout naturellement à cette image donnée à Maisonneuve, avant son départ, par sa sœur, une religieuse de la Congrégation de Troyes, autour de laquelle elle avait écrit en lettres d'or :

> Sainte Mère de Dieu, pure vierge au cœur loyal,
> Gardez-nous une place dans votre Montréal.

Un des premiers documents où il soit fait mention de ses travaux est une lettre de M. de Chesneau, prédécesseur de M. de Meulles au ministère des Finances, à la date du 13 novembre 1681 :

« Dans la Mission de la Montagne, disait-il, dans celle du Sault de la Prairie de la Madeleine (c'est-à-dire du Sault-Saint-Louis), dans celles de Sinéry et de

Lorette, les seules bourgades sauvages que nous ayons, on a commencé à montrer à lire et à écrire aux jeunes garçons. Dans celle de la Montagne de Montréal, les Filles de la Congrégation s'appliquent à l'instruction des petites filles, et les font travailler en couture. »

Son successeur écrit deux ans plus tard : « MM. de Saint-Sulpice ont fait deux classes pour instruire les petits sauvages de la Montagne. Dans l'une, il n'y a que les garçons, qu'ils instruisent eux-mêmes. Deux filles de la Congrégation sont chargées de la seconde, où sont les filles. Elles ont soin de leur enseigner leur croyance, de les faire chanter à l'église, de leur apprendre à lire, à écrire, à parler français, et tout ce qui convient aux filles. »

C'était sans doute cette haute estime en laquelle il avait Marguerite qui le porta à lui confier toutes les petites Indiennes.

La Mère Bourgeoys s'efforça tout d'abord d'inculquer à ses élèves l'amour du travail et des habitudes d'ordre, deux dispositions si opposées au caractère indien, paresseux et impatient de toute règle. Puis elle tâcha de leur enseigner les éléments de la civilisation, en même temps que les premières notions de religion, de lecture et d'écriture.

Nous avons de la peine à nous imaginer tout ce qu'un pareil programme supposait de travail ! Représentez-vous les conditions dans lesquelles se faisait cet apostolat. Le village méritait à peine ce nom : quelques huttes d'écorce de forme irrégulière, ou peut-être seulement quelques wigwams indiens. Une de ces huttes servait d'habitation aux Sœurs ; des murs enfumés auxquels on avait cloué quelques pieuses images, c'était tout. Une seconde hutte, la classe, renfermait quelques

bancs frustes, une table quelconque, un crucifix et une statue de la Vierge. Nos petites sauvagesses arrivaient là, sales, à demi vêtues, regimbant aux avances des Sœurs, roulant des yeux brillants, par derrière de longues mèches négligées de noirs cheveux raides, qui les faisaient ressembler à des fauves en cage. Peu à peu l'amour et la patience conquirent la situation, un changement merveilleux se produisit. Leur chevelure fut peignée et tressée ; au lieu d'une couverture infecte, leur seul vêtement, elles portèrent de gracieux vêtements, que les mains habiles des Sœurs leur confectionnèrent. Les doigts paresseux, après quelques gauches essais, apprirent à manier l'aiguille vite et bien. Puis on prit plaisir à filer la laine et à tricoter des bas. On apprit ensuite le sens de ces signes noirs sur les pages blanches du livre de la maîtresse et aussi à recopier les caractères que traçait sa plume. Elles apprirent aussi, les pauvres petites, à aimer Dieu, leur Père, et la Mère, dont la statue leur souriait si doucement, ainsi qu'à suivre une règle autre que leur volonté passionnée et capricieuse.

Seules des répétitions incessantes, une patience inaltérable, soutenues par la prière et la souffrance, permirent aux sœurs de « renouveler véritablement la face de la terre et d'instruire les cœurs » de leurs élèves, qui, chaque jour, devenaient plus nombreuses.

Le bon grain tombait dans un sol riche et neuf d'une nature primitive ; les fleurs et les fruits furent d'une beauté luxuriante. Et ce fut une grande joie pour les braves ouvrières. Quelle délicieuse musique pour leurs oreilles que la première prière qui tomba des lèvres de leurs élèves, et quel bonheur de surprendre leurs premiers efforts à se dominer et se mortifier ! Bientôt quel-

ques-unes de ces petites Indiennes donnèrent de telles preuves de bonne volonté et d'intelligence, que la Mère Bourgeoys résolut de les former à assister les Sœurs dans l'enseignement de leurs compagnes. On les mit en pension à Ville-Marie, afin que, loin des influences mauvaises, leur formation pût se faire avec moins de dangers et de tentations.

En 1685, Mgr de Saint-Vallier visita la Mission de la Montagne et rendit compte de ses succès en ces termes : « Les Filles de la Congrégation, répandues en divers endroits de la colonie, ont surtout, dans la Mission de la Montagne, une école d'environ quarante filles sauvages, qu'on habille et qu'on élève à la française. On leur apprend en même temps les mystères de la foi, le travail des mains, le chant et les prières de l'Église, non seulement en leur langue, mais encore dans la nôtre, pour les faire peu à peu à notre air et à nos manières. On voit plusieurs de ces filles qui, depuis quelques années, ont conçu le dessein de se consacrer tout à fait à Dieu avec les Sœurs de la Congrégation, dont elles suivent déjà fidèlement les règles et les observances. Mais on n'a pas encore jugé à propos de leur faire contracter aucun engagement, et on ne le leur permettra qu'après les avoir longtemps éprouvées.

« Les habitants de ce village sont des Iroquois et des Hurons, non seulement bien convertis, mais parfaitement fervents, qui ont été assemblés et cultivés par le zèle et les soins de MM. de Saint-Sulpice. On y vit comme dans un cloître ; et toutes les vertus s'y pratiquent selon les règles de la plus haute perfection évangélique. Il y a presque toujours quelqu'un qui prie dans la chapelle ; on n'y voit jamais parler personne ; et plusieurs s'en interdisent l'entrée pour des fautes fort

légères, dont ils se punissent volontairement eux-mêmes, en se tenant, par esprit d'humilité et de pénitence, à la porte. Ils ont tous une merveilleuse application à conserver leur innocence. Ils n'ont pas moins de soin de se tenir partout dans une grande récollection ; et après qu'ils ont parlé à Dieu dans l'oraison, avec une simplicité charmante, ils font retentir les cabanes et les champs de cantiques spirituels, durant le temps de leur travail et de leurs occupations domestiques. Quand ils sont les uns avec les autres, ils s'entr'animent à la vertu, par la sainteté de leur conversation, et ils exercent entre eux, en toute occasion, une charité continuelle (1). »

M. Faillon, après avoir reproduit le rapport enthousiaste de Mgr de Saint-Vallier, ajoute que l'impression de l'évêque avait été légèrement partiale et superficielle : « Si un grand nombre de sauvages étaient tels qu'il les dépeint, il est certain que tous ne donnaient pas les mêmes sujets de consolation à leur missionnaire, et que, parmi ceux de la Montagne en particulier, il s'en trouvait alors qui les affligeaient par leur penchant à la boisson et par leurs rechutes dans ce malheureux vice (2). »

Les plus pures fleurs peut-être qui germèrent à la Mission de la Montagne furent deux jeunes Indiennes, Marie-Barbe Attontinon et Marie-Thérèse Gannensagouas. La première naquit au village de Annontaguè. La Mère Bourgeoys écrit d'elle : « Elle fut baptisée à la Montagne, et vint ensuite à la maison pour entrer en communauté. Elle y a été reçue, a pris l'habit, et

(1) *État présent de l'Église au Canada*, p. 67-71

(2) Faillon : *Vie de la Sœur Bourgeoys*, I, 292, n. 1.

a fait les promesses comme on les faisait pour lors. Elle y a demeuré douze ans et est morte bien chrétiennement, âgée d'environ trente-cinq ans. — Gannensagouas vint de Tsonnonthonan et fut une des premières pupilles de la Montagne, où elle reçut le baptême le 28 juin 1681, à l'âge de quatorze ans. Après quatre ans de séjour au village iroquois, elle fut admise dans la communauté et chargée d'enseigner dans ce même village. M. Belmont dit d'elle : « Les vertus qui brillèrent le plus dans son âme furent la modestie, le silence, la mortification. Elle remplit ses fonctions de maîtresse d'école avec une admirable perfection jusqu'à l'âge de vingt-sept ans. » Elle fut alors frappée d'une maladie de langueur. A mesure que sa mortelle enveloppe se dissolvait, son âme angélique semblait prendre de nouvelles forces et s'élancer vers de plus hauts sommets.

En 1683, tandis que la Mission était encore dans son enfance, Marie Barbier, qui était depuis six ou sept ans dans la communauté, fut envoyée à la Montagne comme maîtresse d'école. C'était une âme fervente en qui les vertus de la Mère Bourgeoys se reflétaient comme dans un miroir, surtout son amour de la souffrance et de la pauvreté. Quand elle arriva dans la pauvre hutte qui devait être sa demeure, sa première impression fut faite de crainte et de déception : « Tout était d'une propreté extraordinaire, et rien n'y manquait. Je regardais de tous côtés, le cœur pénétré de douleur, sans rien dire, sinon à Dieu à qui je fis cette prière : *Mon Dieu, ce n'est pas le lieu que vous m'aviez destiné, j'y suis trop bien; voulez-vous me perdre? Plutôt mourir que d'être si à mon aise!* Je n'y couchai qu'une nuit, la communauté ayant changé de

sentiment, et voulant m'envoyer à l'Isle-d'Orléans. On m'envoya donc quérir à la Montagne par la Sœur Anne, dont je devais être la compagne. Elle me dit en entrant : « Ma Sœur, Dieu ne vous veut point ici. Il « faut souffrir toutes sortes de privations. Cette ca- « bane que je vois si bien ornée me fait mal au cœur « pour vous. Il faut souffrir pendant la vie, et c'est ce « que Dieu demande de vous. » C'était répondre entièrement à mon attrait. La compagne que je devais avoir à la Montagne parut sensiblement mortifiée de ce changement, auquel elle ne s'attendait pas. Elle me conseilla de faire d'humbles représentations ; mais je lui répondis que je voulais obéir, et que ce serait une grande miséricorde que Dieu me ferait, si je devais mourir de fatigue et de privation à l'Isle-d'Orléans. Je retournai ainsi à la communauté pour m'embarquer deux jours après. » Voilà les mystérieux instincts de la sainteté. A propos de Gannensagouas nous aurions aimé à raconter la touchante histoire de son grand-père, François Thoronhiongo, baptisé par le P. de Brébeuf, le glorieux martyr. M. Faillon en donne le récit dans son ouvrage : dans cette courte biographie ce serait un hors-d'œuvre.

Une simple anecdote donnera une idée de la simplicité et de la ferveur de ce bon Indien. Un jour qu'il réparait la porte d'écorce de sa hutte, il lui vint à l'esprit tout d'un coup qu'il avait fait trois points avec son alêne, sans offrir son travail à Dieu. Plein de remords, il s'écrie : « Misérable que je suis ! Trois points de perdus. J'ai oublié de les offrir au Maître de ma vie ! »

CHAPITRE XIX

Au fil de l'histoire. — Premières postulantes canadiennes. — Terrible épreuve. — La Providence prend soin des siens. — Offre de Mgr de Laval. — Confiance récompensée. — Couvent rebati. — Les novices affluent. — Ce que Marguerite demandait de ses filles.

Nous reprenons maintenant le fil de notre histoire.

Peu après le retour de Marguerite à Montréal, une jeune postulante se présenta au couvent, c'était la première vocation canadienne. Dieu montrait que l'échec de Marguerite n'avait été qu'apparent ; l'heure était venue où l'ordre allait se recruter non pas au loin sur la terre de France, mais dans le Nouveau Monde. Marie Barbier avait donné l'exemple ; il fut suivi l'année après par six autres Canadiennes : Marie Denis, Madeleine Bourboult, Marie Charly (plus tard l'amie intime de Jeanne Le Ber), Françoise Lemoine, Catherine Bony, Catherine Charly. Dès leur âge le plus tendre, elle avaient été élevées par Marguerite Bourgeoys. En consacrant à son œuvre leurs forces et leur jeunesse, elles lui permettaient de moissonner la récolte que ses mains avaient semée au prix de rudes labeurs, au milieu de dangers sans nombre.

La communauté se composait donc maintenant de dix-huit membres. L'hiver avait été long et pénible. Il fallut à la semence cachée dans le sol vierge de Ville-Marie plusieurs années pour mûrir et s'étendre. Len-

tement ses tendres tiges vertes sortirent de terre : puis les feuilles parurent une à une. Enfin les branches se développèrent, et ce fut un grand arbre ; et ses branches donnèrent asile à bien des âmes, qui, planant au-dessus des choses de la terre, ne vivaient que pour louer et glorifier Dieu. Trois ans s'écoulèrent, trois ans de travail auprès des enfants des Français et des Indiens.

En 1683, pendant la nuit du 6 au 7 décembre, un malheur terrible fondit sur la communauté. Au milieu de la nuit on fut réveillé par l'incendie, des flammes gigantesques se reflétaient sur la neige immaculée. Ce furent des cris et des prières et des courses éperdues. Mais le feu faisait son œuvre, et sous les yeux de la Mère Bourgeoys et de ses Sœurs, le couvent ne fut plus bientôt qu'un amas de ruines calcinées. Calme et recueillie en face de cette calamité qui rendait sa communauté sans asile, la Supérieure accepta le sacrifice et inclina la tête sous la main de Dieu. Une épreuve plus terrible l'attendait. Soudain, au plus fort de l'incendie, on entend ce cri sinistre : « Il manque deux Sœurs ! » Nul ne peut songer à s'aventurer dans cette masse incandescente ou à braver l'aveuglante fumée. Marguerite tombe à genoux et, le cœur brisé, contemple ce brasier où deux de ses filles — l'une sa propre nièce — souffrent les tortures de cette affreuse mort. Pendant toute la durée de cette nuit tragique, pas un murmure ne s'échappa de ses lèvres blanches, ses yeux fatigués n'exprimaient que la résignation. Nul pourtant ne sentit aussi vivement qu'elle le coup porté à sa communauté par cet accident ; et elle pleura la mort de ses Sœurs plus à cause de la perte infligée à la Congrégation qu'à cause de la douleur qu'elle en ressentait personnellement.

Ce qui augmentait son chagrin, c'était de penser qu'elle était la cause de cet accident. « C'est, disait-elle, une juste punition du Ciel pour la faiblesse que j'ai eue, lorsque j'ai consenti, par un esprit peu conforme à la pauvreté, à l'humilité, à la mortification, dans lesquelles nous devions toujours vivre, qu'on ait bâti cette grande maison, pour nous mettre à l'abri de quelques légères incommodités que nous avions à supporter dans notre premier logis, et duquel nous aurions dû nous contenter. » Aussi ne regretta-t-elle nullement la perte de cette maison ; tout au contraire, elle en rendit à Dieu de très humbles actions de grâces : « Pour moi, écrit-elle, j'étais plus joyeuse que triste de cet incendie, à cause du sujet pour lequel cette grande maison avait été bâtie (1). »

Nous ne savons pas positivement où les religieuses se réfugièrent après cet accident. Peut-être chez les Sœurs de l'Hôtel-Dieu, peut-être à l'ouvroir, un établissement créé pour les élèves de leur école industrielle et appelé « La Providence ». Quoi qu'il en soit, les jours qui suivirent furent des jours d'épreuve, de privations et de fatigue extrême.

Toute la ville s'émut de cet événement. La sympathie qu'on avait pour la Mère Bourgeoys et ses filles était aussi universelle que sincère. Nous en trouvons l'écho dans plus d'un écrit de l'époque. M. Tronson écrit de France : « La destruction du couvent de la Congrégation et, plus encore, la perte de deux de leurs filles nous ont fait compassion. »

Mgr de Laval dit à M. de Casson : « J'ai été sensiblement touché de cet accident, et particulièrement de la perte des deux Sœurs, Geneviève et Marguerite,

(1) Faillon, I, p. 348-349.

enveloppées dans l'incendie. C'étaient des fruits mûrs pour le Ciel, mais qui étaient bien nécessaires à cette communauté. Les jugements de Dieu sont bien différents de ceux des hommes; c'est pourquoi il faut adorer les secrets de la Providence et s'y soumettre. J'écris un mot bien à la hâte à la bonne Sœur Marguerite Bourgeoys. »

La mort des deux vaillantes femmes, les Sœurs Durosoy et Soumillard, qui périrent dans l'incendie, semblait indiquer d'une façon mystérieuse que, de par la volonté de Dieu, la Mère Bourgeoys devait demeurer la Supérieure de la communauté. Les deux victimes étant les seuls sujets auxquels on aurait pu penser pour la direction de la communauté, il devenait clair que les nouvelles instances faites par la Mère Bourgeoys, à son retour de France, pour être déchargée de son office, ne devaient plus être prises en sérieuse considération.

Seulement la communauté était réduite maintenant à un tel état de pauvreté, que Mgr de Laval croyait qu'il lui serait impossible, humainement parlant, de jamais se relever de ce coup. La seule solution possible lui paraissait être, si l'on voulait continuer l'œuvre de Ville-Marie, de fusionner avec les Ursulines. Mais cela ne pouvait se faire qu'au prix d'un changement de règle ; devenir ordre cloîtré était en opposition directe avec le but que s'était proposé Marguerite. Le bon évêque, sans s'arrêter à cette difficulté, dans son désir d'être utile à Sœur Bourgeoys, engagea tout de suite des négociations. Les Ursulines écrivent à Ville-Marie, disant qu'elles seraient très heureuses d'y ouvrir un couvent. L'obéissance à l'autorité était une des vertus les plus caractéristiques de la Mère

Bourgeoys. Sur un mot de M. de Queylus, elle avait renoncé à une tâche aimée — l'érection d'un temple en l'honneur de Marie. Abandonnera-t-elle maintenant la fin vers laquelle elle tendait si fidèlement et si fortement ? Non. Dans le premier cas, elle ne sacrifiait que ses désirs : mais modifier les traits distinctifs de sa communauté, ce serait s'opposer à la volonté de Dieu et trahir une mission sacrée. — Fortifiée par cette conviction, Marguerite, avec une fermeté tempérée de respect, proposa toutes les raisons qu'elle avait de ne pas accepter l'offre de l'évêque. Le bien qu'elle espérait faire devenait impossible avec les exigences d'une vie cloîtrée. S'enfermer dans un cloître ce serait agir en opposition avec ce qui semblait une inspiration d'En-haut. D'ailleurs, la Très Sainte Vierge, à qui la Congrégation était spécialement consacrée, avait donné d'autres marques d'approbation. En outre de l'instruction donnée aux enfants, Marguerite voulait faciliter l'entrée de la vie religieuse aux jeunes filles que leur pauvreté aurait empêchées de payer la dot qui était exigée. Pourvu qu'elle vît la bonne volonté et une solide vocation, Marguerite était toujours prête à recueillir une jeune fille, les bras ouverts, quelle que pût être sa pauvreté.

Mgr de Laval, toujours plein d'admiration pour la Mère Bourgeoys, se rendit à ses arguments et se désista de ses efforts. Il songeait alors à se démettre de ses pénibles fonctions; il ne put qu'imiter notre héroïne dans cette confiance en Dieu et cette simplicité avec lesquelles elle abandonnait aux mains de la Providence sa communauté si éprouvée.

Cette confiance pourtant ne porta pas la Mère Bourgeoys à se croiser les bras et à attendre l'heure de

Dieu sans rien faire. Elle pria comme si elle attendait tout de Dieu, mais elle se mit à l'œuvre comme si ses efforts étaient les seules ressources sur lesquelles elle pût compter.

L'œuvre de Dieu, se disait-elle, ne peut pas attendre : il serait criminel de la négliger, aussi elle songea immédiatement à relever sa maison des ruines de l'incendie. Malgré son aversion pour toute espèce de luxe, elle se rendit compte qu'une maison plus grande et plus commode était nécessaire pour ses compagnes et ses pupilles. Ne semblait-il pas que Dieu avait permis ce désastre pour forcer la Congrégation à bâtir un couvent plus vaste dans un endroit plus central? L'église paroissiale était située dans la partie supérieure de la ville où les Sulpiciens avaient ouvert de nouvelles avenues : et les gens avaient abandonné les rives du fleuve pour monter plus près de l'église. Les Sulpiciens se déterminèrent à bâtir aussi près de là une nouvelle maison. La Mère Bourgeoys et ses Sœurs pensèrent qu'elles ne pouvaient mieux faire que de venir s'établir dans ce voisinage ; d'autant plus qu'elles y possédaient déjà un terrain dont une partie était en jardins. En y ajoutant quelques arpents que Saint-Sulpice leur céderait volontiers, la propriété de la Congrégation toucherait celle de l'Hôtel-Dieu.

Seulement, la bourse était vide : comment rebâtir? Comme le marquis de Denonville l'écrivait au ministre en 1684 : « Les Sœurs de la Congrégation, qui font de grands biens à toute la colonie sous la conduite de la Sœur Bourgeoys, disait-il, furent incendiées l'an passé, où elles perdirent tout ; il serait nécessaire qu'elles se rétablissent ; mais elles n'ont pas le premier sol (1). »

(1) Faillon, I, 351.

M. Tronson avait supposé qu'à la nouvelle de l'accident, le roi de France s'empresserait d'offrir une large compensation : il ne donna que 500 livres. Jamais institution n'avait reçu un si faible secours en pareille circonstance.

La confiance de Marguerite allait-elle périr? Il ne semble certes pas qu'elle fût découragée. Car elle fit signer par toutes ses Sœurs un document par lequel elle remettait à Dieu seul le succès de cette entreprise, espérant par là obtenir ses bénédictions. « Et nous ne demandons cette restauration, dit-elle, que pour mieux pratiquer la perfection chrétienne. »

Les Sœurs firent cette promesse en toute sincérité et ferveur. Dieu ne manqua pas de rectifier l'engagement en observant sans tarder les termes du contrat. Car il inspira aux bonnes âmes une sympathie active et généreuse, de sorte qu'il y eut bientôt des fonds suffisants pour bâtir une maison de pierre plus vaste et plus solide que la première, et aussi plus commode pour les Sœurs et pour leurs élèves.

La Mère Juchereau, dans son *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, leur rendait ce beau témoignage après l'événement dont nous parlons : « Elles étaient si remplies de confiance en Dieu, qu'elles commencèrent à bâtir avec 40 sols. Leur espérance ne fut pas trompée ; car, avec si peu de fonds, la Providence les aida si bien, qu'elles ont élevé une des plus florissantes communautés du Canada, dont la bonne odeur se répand dans tout le pays. » La Sœur Morin ajoute de son côté : « Après que la seconde maison toute de pierre que les Sœurs de la Congrégation avaient bâtie, a été consumée par leur incendie, elles en ont édifié une troisième, dans une autre place, où elles sont aujourd'hui, qui touche d'un côté à notre enclos et nous fait voisines : elle est grande

et spacieuse et des mieux bâties de la ville. » M. de Saint-Vallier, après son arrivée au Canada, ayant visité les Sœurs de la Congrégation à Ville-Marie, fut si frappé de la facilité et de la promptitude avec laquelle elles s'étaient rétablies après leur incendie, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner son étonnement dans la relation de son voyage qu'il publia peu après : « C'est une merveille, dit-il, qu'elles aient pu subsister après l'accident qui leur arriva il y a trois ou quatre ans : toute leur maison fut brûlée en une nuit ; elles ne sauvèrent ni leurs meubles ni leurs habits, trop heureuses de se sauver elles-mêmes ; encore y en eut-il deux d'entre elles qui furent enveloppées dans les flammes. Le courage de celles qui échappèrent les soutint dans leur extrême pauvreté : et quoiqu'elles fussent plus de trente, la divine Providence pourvut à leurs pressantes nécessités. Il semble même que cette calamité n'ait servi qu'à les rendre plus vertueuses et plus utiles au prochain ; car il n'y a point de bien qu'elles n'aient entrepris depuis ce temps-là. »

Après une telle catastrophe, il eût semblé tout naturel que les jeunes filles puissent hésiter à entrer dans une communauté presque ruinée. Pourtant, poussées par un attrait évidemment surnaturel, elles vinrent en grand nombre demander à être admises. C'est ainsi que Dieu sait changer les défaites en victoires, et tirer la prospérité du sein de l'adversité. Marguerite elle-même en exprime son admiration lorsqu'elle écrit : « Qu'une fille donc, qui désire d'être reçue dans cette communauté [et qui se propose de devenir spécialement la fille de Marie], commence par renoncer entièrement au monde ; qu'elle conçoive une horreur

sincère pour toutes ses maximes (et pour tous les divertissements qui s'y pratiquent, quelque indifférents qu'ils puissent paraître aux mondains)... qu'elle renonce à ses biens, à ses parents, à ses amis, à ses habitudes, à ses humeurs, à ses inclinations, et à tout ce qui pourrait occuper inutilement son esprit ou son cœur; en un mot, qu'elle se renonce elle-même. On l'avertit qu'il faut qu'elle se résolve à être employée toute sa vie aux travaux les plus durs et les plus pénibles de la communauté. On lui déclare que peut-être on la fera taire pour faire parler une petite fille... Et lorsqu'elle sera reçue, qu'elle se garde bien de se rendre infidèle à Dieu et à sa vocation, mais qu'elle obéisse promptement et en toute chose... qu'elle estime la pauvreté de cœur... qu'en ses paroles, ses gestes, sa démarche, on ne voie jamais rien qui sente la légèreté et la dissipation, mais qu'au contraire tout respire la retenue, la modestie et la dévotion... qu'elle mortifie ses sens, qu'elle évite les entretiens frivoles et inutiles... en tâchant de conserver en tout la présence de Dieu (1). »

Tel fut l'idéal que la Mère Bourgeoys plaça toujours devant les yeux de ses enfants, et dont elle fut toujours une vivante incarnation.

Elle ne se contentait pas de leur prêcher la perfection personnelle ; elle les instruisait aussi de leurs devoirs envers leurs pupilles.

« Les Sœurs de la Congrégation, écrit-elle, doivent se rendre habiles à toutes sortes d'ouvrages, afin d'apprendre aux enfants à éviter l'oisiveté, qui est la source de tous les vices... Il est donc nécessaire de

(1) *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1818, p. 205.

faire travailler les enfants des écoles et aussi les pensionnaires (1).

La Très Sainte Vierge a reçu avec la même affection les bergers et les Mages ; à son imitation, les Sœurs de la Congrégation ne doivent pas avoir plus de considération pour les enfants riches que pour les pauvres, mais les aimer toutes d'une égale charité. Si elles avaient quelque préférence, ce devrait être pour celles qui sont les plus délaissées, la Sainte Vierge s'étant trouvée avec son Fils aux noces de Cana, parce que c'étaient des pauvres, et qu'il y avait à exercer la charité à leur égard (2).

Si la pauvreté ne l'empêchait jamais d'admettre une novice, il ne faut pas croire pourtant que Marguerite acceptait tout le monde sans distinction. La naissance, la fortune, le talent, n'étaient pas des titres à ses yeux : outre la volonté de tendre à la perfection, elle demandait aussi des aptitudes. Elle a exprimé ce qu'elle exigeait, dans une belle prière que ses filles récitent encore aujourd'hui : « Ma bonne et très honorée Mère, je ne vous demande ni biens, ni richesses, ni plaisirs, ni honneurs pour la vie présente dans cette maison ; mais que Dieu y soit aimé, obéi et servi, et qu'on y fasse sa sainte volonté, dans l'observance de ses saints commandements. Ne permettez pas qu'on y reçoive des filles d'un esprit superbe, orgueilleux et présomptueux ; des filles médisantes, railleuses, qui ont le monde dans le cœur ; et ni de ces esprits mous et relâchés qui ne veulent pas étudier la

(1) Faillon : *Vie de la Sœur Bourgeoys*, deuxième partie, c. III, p. 183.

(2) Idem, *Ibid.*, p. 181.

pratique des maximes que notre bon Maître, Jésus, nous a enseignées, qui ont été scellées de son sang, et que vous avez si constamment pratiquées. »

Sous cette direction à la fois sage, ferme et aimante, les jeunes filles apprenaient à aimer Dieu et leur prochain. Filles de nobles, de marchands, d'artisans, de paysans, de Peaux-Rouges même, nobles ou roturières, riches ou pauvres, toutes étaient reçues avec une égale tendresse, unies par la charité et l'humilité et conduites par la Mère Bourgeoys à la plus haute perfection.

En novembre 1684, moins d'un an après l'incendie, M. de Denonville visita Montréal. Il fut très impressionné par la Congrégation et écrivit en ces termes au ministre de la Marine, pour lui recommander une institution qu'il estimait des plus utiles : « J'ai trouvé à Ville-Marie, en l'île de Montréal, un établissement des Sœurs de la Congrégation sous la conduite de la Sœur Bourgeoys, qui fait de grands biens à toute la colonie ; et en outre un établissement de filles de la Providence qui travaillent toutes ensemble. Dans cet ouvroir appelé la *Providence,* plus de vingt grandes filles sont instruites et formées par ses soins. Elles pourraient commencer quelque manufacture de ce côté-là, si vous avez la bonté de leur faire quelque gratification. »

Telle était la vie de la communauté à Ville-Marie. Nous avons vu sa sollicitude pour les petites Indiennes de la forêt : nous allons étudier sa diffusion dans la colonie, et son œuvre de missions lointaines.

CHAPITRE XX

Un peu d'histoire. — Missions canadiennes. — Éloquent plaidoyer. — Pauvreté des premières maisons. — Adieux de Marguerite. — La fête patronale de la Congrégation. — Transformation de l'île-d'Orléans. — Paroles de louange. — L'« hôpital général ». — Héroique entreprise. — Épreuves spirituelles. — Encore les fondations de Québec. — Nouvelle intervention de la Providence. — Nouvelles missions.

Pour mieux expliquer l'histoire des Missions de la Congrégation, il ne serait peut-être pas superflu d'esquisser l'état du Canada à la fin du XVII^e^ siècle.

En 1688, les Français du Canada et de l'Acadie étaient environ 12.000. Ils poussaient avec vigueur la guerre contre les Iroquois, sous la conduite de Denonville. Ce général se couvrit d'une éternelle honte en faisant traîtreusement saisir les principaux chefs qu'il avait convoqués sous divers prétextes à Cataraqui, aujourd'hui Kingston, et en les envoyant aux galères de France. Cette lâcheté exaspéra un ennemi déjà si assoiffé de sang.

Le 15 août 1689, les Iroquois firent une descente furieuse sur les habitants de Lachine, aux portes de Montréal. Le petit village était tranquillement endormi lorsque, à minuit, on entend tout à coup le cri de guerre des sauvages, et bientôt les cris de détresse des femmes et des enfants s'élèvent au sein des lueurs rougeâtres de

l'incendie qui éclairait une horrible scène de carnage. Cet attentat ne demeura pas impuni. Le brave de Frontenac et le prudent de Callières infligèrent plusieurs défaites aux tribus iroquoises, qui finirent par se réconcilier avec les Français et les autres tribus d'Indiens.

Cependant une grande guerre franco-anglaise déchirait le pays, la guerre du roi Guillaume ; elle dura de 1685 à 1697. Que parmi les horreurs de ces guerres, des femmes aient poursuivi calmes et sans crainte, avec un zèle qui ne se démentit jamais, leurs labeurs de missionnaires, c'est un spectacle vraiment digne d'admiration.

Nous avons dit un mot de la sollicitude de Marguerite pour les petites Indiennes. Évidemment, les âmes des enfants de France ne lui étaient pas moins chères. De tous côtés elle ouvrit des maisons dans la colonie. Un peu plus tard des personnes haut placées, ayant dans l'intention de diminuer les charges de la communauté, montré quelque opposition à ces œuvres de conquête, Marguerite laissa échapper de son âme d'apôtre ces paroles qu'on dirait inspirées : « On nous demande pourquoi nous faisons des missions qui nous mettent en hasard de beaucoup souffrir, et même d'être prises, tuées, brûlées par les sauvages. Nous répondons que les Apôtres sont allés dans tous les quartiers du monde, pour prêcher Jésus-Christ, et qu'à leur exemple, nous sommes pressées d'aller le faire connaître dans tous les lieux de ce pays où nous serons envoyées. Si les Apôtres ont donné leurs travaux, leur vie et tout ce qu'ils pouvaient prétendre en ce monde, pour faire connaître Dieu, pourquoi les filles de la Congrégation ne sacrifieraient-elles pas leur santé, leur satisfaction, leur repos et leur vie, pour

l'instruction des filles à la vie chrétienne et aux bonnes mœurs ? Notre-Seigneur demanda à ses Apôtres *s'ils boiraient son calice,* et on demande aux filles de cette communauté si elles peuvent embrasser la pauvreté et le mépris. Pour pouvoir instruire *gratis,* elles se contentent de peu, se privent de tout, et vivent partout pauvrement. Et comme les Apôtres, elles travaillent même les nuits pour gagner leur vie, et n'être à charge à personne. Aussi cette communauté doit être une image du collège des Apôtres ; mais je compare le collège apostolique à une étoile qui est au firmament, et la Congrégation à un brin de neige qui tombe en forme d'étoile, et qui peut se fondre à la moindre chaleur. C'est pourquoi, pour conserver et augmenter la grâce de Dieu sur cette communauté, il faut donner le manteau à qui veut avoir la robe, prêter au prochain, quand cela se peut sans s'incommoder, ne pas faire plus de fond d'une fille de condition que d'une autre qui aurait plus de vertus ; en un mot, il faut faire passer la sagesse divine avant la prudence humaine. » Cette réponse est sublime d'humilité et d'abnégation : mais surtout elle avait le mérite d'être vécue par Marguerite et ses filles.

Elle nous raconte elle-même que, dans les premières missions, les Sœurs n'avaient ni lits, ni draps, ni matelas ; elles manquaient de bien des ustensiles de première nécessité et vivaient comme les pauvres les plus indigents. Une telle abnégation, de telles privations ne pouvaient manquer de produire des fruits. Et c'est dans leur pureté d'intention qu'il faut chercher le secret de la force qui leur faisait tout supporter avec tant de courage. L'amour de Dieu et des âmes suffisait à les soutenir, car « l'amour, dit l'*Imitation,*

ne sent pas les fardeaux, ne considère pas les labeurs ... dans l'accablement il ne sent pas la fatigue, dans la détresse il n'est pas angoissé, dans la crainte il demeure en paix » (*Imitation,* III, 5).

Marguerite développait dans leur âme l'amour qui opère ces merveilles, et le souvenir de ses paroles, qu'elle leur adressait en les envoyant en mission, devait être un perpétuel encouragement au milieu des dures épreuves qui les attendaient. « Pensez, mes chères Sœurs, leur disait-elle, pensez que dans votre mission vous allez ramasser les gouttes du sang de Jésus-Christ qui se perdent. Oh ! qu'une Sœur qu'on envoie en mission sera contente, si elle pense qu'elle y va par l'ordre de Dieu et en sa compagnie ; si elle pense que dans cet emploi elle peut et elle doit témoigner sa reconnaissance à celui de qui elle a tout reçu ! Oh ! qu'elle ne trouvera rien de difficile et de fâcheux ! Elle voudra au contraire manquer de toutes choses, être méprisée de tout le monde, souffrir toutes sortes de tourments, et mourir même dans l'infamie. »

Ces paroles éclairent d'un jour très favorable l'esprit et le but de la Congrégation de Notre-Dame, ainsi que la sagesse de Marguerite à se refuser constamment à fondre ou à transformer sa communauté en un ordre cloîtré. On dira peut-être : mais pourquoi n'entrait-elle pas dans un des ordres actuellement existants ? C'est qu'un ordre de femmes non cloîtrées était presque inconnu à ce moment ; on n'en avait pas encore senti le besoin. Des époques différentes ont des besoins différents : et précisément ce que saint Vincent de Paul faisait pour les pauvres avec ses Sœurs de charité non cloîtrées, la Mère Bourgeoys allait le réaliser dans le Nouveau-Monde pour l'éducation de l'enfance. Son

idéal était d'imiter la Sainte Vierge dans son zèle apostolique, non seulement envers l'Église naissante après l'Ascension, mais encore quand elle visita sa cousine Élisabeth. L'ambition de Marguerite était de porter Jésus, comme elle, aux cœurs et aux foyers qui ne lui faisaient point de place. Voici ses propres paroles : « La visite que la Sainte Vierge fit à sainte Élisabeth a été l'occasion du plus grand des miracles, en procurant à saint Jean sa purification du péché originel et sa sanctification, ainsi que celle de sa famille ; et c'est sur ce modèle que les Sœurs doivent faire leurs missions dans le dessein de contribuer à la sanctification de tous les enfants. »

Nous comprenons mieux pourquoi le mystère de la Visitation fut choisi comme fête patronale de la communauté de Marguerite Bourgeoys. Cette solennité rappelle à nos Sœurs missionnaires l'idéal auquel tendent leurs labeurs quotidiens et leur donne une force nouvelle pour supporter la fatigue et les épreuves.

Il nous reste peu de détails sur les premières missions à cause de l'état troublé du pays à cette époque et des incendies successifs qui ont détruit quelques-uns des livres les plus intéressants de la communauté. Il en reste assez cependant pour nous montrer que dès 1676, on avait ouvert plusieurs missions en dehors de Montréal. Dans une de ses lettres, Mgr de Laval parle des travaux de la Mère Bourgeoys à Montréal et ailleurs. Il fait allusion probablement aux écoles ouvertes dans les paroisses de Champlain et de Batiscan, dont parle M. de Meulles en 1863, et qui furent fermées plus tard.

Nous aurons peut-être une meilleure idée de ce genre d'apostolat en étudiant avec plus de détails

l'histoire d'une de ces fondations en particulier. En 1663, la paroisse de la Sainte Famille dans l'Isle-d'Orléans était confiée aux soins d'un prêtre de Saint-Sulpice, M. Lamy. Il la trouva dans un état lamentable. Les paroissiens n'avaient presque plus de foi ; et la moralité était descendue à un niveau très bas. La jeunesse surtout était d'une légèreté et d'une frivolité extrêmes. Le pasteur, en quête d'un remède pour les misères de ses pauvres ouailles, se dit que si les petites filles recevaient une bonne éducation, il y aurait bien vite un progrès. C'était un champ de travail excellent pour les filles de la Mère Bourgeoys. M. Lamy s'adressa à Mgr de Saint-Vallier, qui écrivit à la fondatrice. Celle-ci envoya Sœur Anne et Sœur Barbier pour cette pénible tâche. « Avant de partir pour l'Isle d'Orléans, écrit la Sœur Barbier, je voulus faire ma confession comme pour me préparer à la mort. »

Elles ne pouvaient guère, vu leur pauvreté, faire de préparatifs pour le voyage qui, à cette époque, était long et difficile. Elles emportèrent une seule couverture et une très petite provision de linge : c'était à la Saint-Martin, il faisait froid comme en hiver. « Nous pensâmes geler de froid », écrit Sœur Barbier. Elles n'étaient pas au bout de leurs épreuves. On leur prodigua le sarcasme et l'insulte. On leur demanda où étaient leurs lits et leur équipage ; d'autres insinuèrent que probablement elles mouraient de faim chez elles, et étaient allées chercher fortune ailleurs.

En arrivant à l'Isle-d'Orléans, elles durent loger chez une brave veuve, dont la maison était pleine de domestiques et d'enfants, ce qui leur causa pas mal d'ennuis. « Nous souffrîmes beaucoup pendant ce premier hiver, écrit Sœur Barbier ; nous aurions dû mou-

rir de froid sans une protection particulière de Dieu. » Elles étaient aussi très loin de l'église. Souvent pendant la mauvaise saison, elles rentraient toutes trempées, couvertes de glaçons,et pourtant elles n'osaient pas s'approcher du feu, autour duquel se pressaient toujours les gens de la maison.

Un jour, en revenant de la messe, Sœur Barbier faillit se perdre dans la neige. Le vent du nord avait accumulé la neige sur le bord de la route, la Sœur glissa et tomba dans un fossé. « Ma compagne, dit-elle, était bien loin devant, moi qui n'en pouvais plus, je ne pouvais me retirer de ce fossé, n'ayant plus de force et la neige me couvrant de plus en plus. Alors, je priai le saint Enfant Jésus de m'aider, s'il voulait prolonger ma vie pour sa gloire et pour me donner le temps de faire pénitence. » Elle était presque ensevelie sous la neige, lorsque des passants vinrent à son secours, mais uniquement pour la laisser raide et gelée sur le bord de la route. Ce fut avec grande difficulté qu'elle put se traîner jusqu'à la maison. Toutes ces incommodités lui firent contracter de cruelles infirmités. Mais la patience et la joyeuse résignation de nos Sœurs ne se démentirent jamais. Elles étaient prêtes à tout souffrir pour Dieu et les âmes ; et ce ne fut pas en vain qu'elles souffrirent. Il se produisit un changement dans la paroisse. Les jeunes filles qui jadis se moquaient des Sœurs étaient maintenant complètement conquises. On fonda une congrégation pour les plus âgées.

Les réunions avaient lieu avant la messe ; les Sœurs y parlaient de la religion et du devoir, puis on se rendait à l'église en procession. Avant peu la piété et la vertu fleurirent dans la petite île. Quelques-unes des

congréganistes eurent de plus nobles ambitions, et demandèrent à être admises dans la communauté, pour faire à d'autres le bien qu'on leur avait fait à elles-mêmes.

Ce n'est pas seulement l'Isle-d'Orléans qui fut transformée par les travaux des Sœurs de la Congrégation. Les écrits du temps nous l'attestent. En 1683 de Meulles écrit à Seignelay : « Vous ne sauriez croire, Monseigneur, combien les filles de la Congrégation font de bien en Canada. Elles instruisent toutes les jeunes filles de tout côté dans la dernière perfection. Si on en pouvait disperser en beaucoup d'habitations, elles feraient un bien infini. Cette sorte de vie est tout à fait à estimer et vaut beaucoup mieux que si elles étaient renfermées. Elles sont d'une sagesse exemplaire et en état d'aller partout, et par ce moyen, d'instruire toutes les filles qui seraient demeurées toute leur vie dans une très grande ignorance. »

M. de Saint-Vallier leur rendait ce témoignage : « Outre les petites écoles que les filles de la Congrégation tiennent chez elles pour les jeunes filles de Montréal, et outre les pensionnaires françaises et sauvages qu'elles élèvent dans une grande piété, de la Maison de la Congrégation sont sorties plusieurs maîtresses d'école qui se sont répandues en divers autres endroits de la colonie, où elles font des catéchismes aux enfants, et des conférences très touchantes et très utiles aux autres personnes de leur sexe qui sont plus avancées en âge. Il n'y a point de bien qu'elles aient entrepris dont elles ne soient venues à bout (1). »

« En formant l'établissement de la Congrégation, si

(1) *État présent de l'Église de la Nouvelle-France,* 65-66.

La vénérable Marguerite Bourgeoys faisant la classe aux petites filles.

utile à toute la colonie, la Sœur Bourgeoys et ses compagnes, écrivait la Mère Juchereau, ont élevé une des plus florissantes communautés du Canada, de laquelle la bonne odeur se répand dans tout le pays, et qui fait un très grand bien dans les paroisses où elles ont des missions qu'elles entretiennent avec un soin, une ferveur et une régularité édifiantes (1). »

Cependant la renommée de la Congrégation alla jusqu'à Québec, et l'évêque désira se procurer un semblable établissement à sa ville épiscopale. Le 13 novembre 1686, il acheta une maison, avec cour et jardin, pour commencer la fondation. Sœur Barbier fut nommée supérieure de cette nouvelle œuvre, avec Sœur Saint-Ange comme auxiliaire. Dieu bénit cette fondation, qui fut d'une prospérité surprenante. Chaque jour on faisait quelque chose en l'honneur de Jésus, Marie et Joseph, et ainsi la dévotion à la sainte Famille se propagea rapidement parmi les jeunes filles de la ville. En 1688, on ouvrit des écoles pour les toutes petites filles. Mgr de Saint-Vallier songea alors à exécuter un projet qui séduisait son cœur d'apôtre : la fondation d'un asile où on donnerait du travail aux pauvres. En 1689, il écrivit à la Mère Bourgeoys à ce sujet.

C'est ce qui donna lieu à l'incident le plus touchant peut-être de la vie de Marguerite. C'était vers la fin de l'hiver ; les tièdes brises d'avril avaient commencé à fondre la glace du Saint-Laurent : c'était trop tôt encore pour reprendre la navigation ; trop tard pour s'aventurer en voiture sur la glace déjà fondante. La Mère Bourgeoys avait 69 ans ; ses durs labeurs et ses grandes austérités l'avaient rendue plus faible encore.

(1) *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, p. 120.

Malgré tout, elle se mit en route, et fit à pied (1) le trajet de Montréal à Québec : environ 180 milles. Nous avons peine à nous représenter les épreuves de ce voyage : cette femme âgée, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige, ou obligée de se traîner sur les mains et les genoux sur la glace perfide, ou encore traversant des flaques d'eau presque glacée. Son courage ne se démentit pas ; et elle arriva saine et sauve à la fin de son voyage. A son arrivée, elle apprit que l'évêque désirait substituer ce qu'il appelait l' « hôpital général » à la « Providence ».

Marguerite était convaincue que cette œuvre dépassait la sphère d'action de sa communauté ; mais son admirable esprit d'obéissance l'empêcha de faire aucune objection. Pour répondre aux désirs de l'évêque, elle ne craignit pas d'entreprendre les plus rudes travaux, et on la vit porter elle-même des meubles assez lourds jusqu'en haut de la ville.

Pour qui connaît les rampes de Québec, si longues et si raides, ceci paraîtra presque incroyable. Après avoir ainsi travaillé pendant les quatre premiers jours de la Semaine sainte, la Mère Bourgeoys passa toute la nuit du Jeudi au Vendredi-saint à genoux devant le Saint-Sacrement, immobile, abîmée d'amour. Son Seigneur et Maître répandit dans son âme des grâces indicibles, ainsi que l'énergie nécessaire pour entreprendre de plus grands travaux pour sa gloire.

A la Mission de la Montagne, en 1691, mourut la première religieuse indienne, Marie-Barbe Attontinon. On

(1) En hiver, elle voyageait toujours à pied, et en bateau pendant la belle saison. Ces voyages lui donnaient l'occasion de faire du bien, par ses paroles et ses exemples.

l'enterra le 29 novembre, dans la partie de l'église de Ville-Marie réservée à la sépulture des Sœurs de la Congrégation.

A mesure que les années s'écoulaient, il devint de plus en plus évident que Dieu avait, avant tout, destiné Marguerite Bourgeoys à être la mère spirituelle et la grande éducatrice des jeunes filles de Ville-Marie. Les Sœurs de Troyes avaient en vain désiré traverser l'Océan. Plus tard, les Ursulines essayèrent à différentes reprises de s'établir à Montréal ; mais la Providence ne leur donna pas plus de succès qu'aux religieuses de la Visitation, qui firent plus tard un essai analogue. A elle, et à elle seule, était réservée la glorieuse mission de former les femmes, les mères et les éducatrices de Ville-Marie, colonie choisie pour guider et répandre la foi catholique dans l'Amérique du Nord.

Pour la préparer plus complètement à cette mission, Dieu fit passer Marguerite par une terrible épreuve. Comme un nuage sombre passant devant le soleil transforme un paysage riant en une scène désolée, ainsi une ombre tomba sur l'âme de la Mère Bourgeoys. La lumière d'En-haut sembla ne plus briller dans son esprit, voué désormais au trouble et à la perplexité ; la douce onction de la grâce n'apportait plus de consolations à ce cœur triste et presque sans espérance. Son humilité lui devint un tourment, car elle la faisait se juger digne des plus terribles châtiments de Dieu. Lorsqu'une pauvre Sœur, au cerveau malade, raconta pour la première fois une soi-disant vision, où elle avait appris que la Mère Bourgeoys était une réprouvée, Marguerite n'en fut pas troublée le moins du monde. Mais lorsque, en janvier 1690, cette pauvre Sœur Tardy recommença le récit de ses révélations, Marguerite fut

saisie de terreur. « Pendant cinquante mois, dit-elle, je demeurai dans un état de souffrance difficile à décrire. » L'esprit du mal essayait évidemment d'arracher la Mère Bourgeoys à un poste où elle faisait plus de bien qu'il n'en pouvait empêcher. Il réussit jusqu'à un certain point. Convaincue qu'elle était indigne de commander, la Mère Bourgeoys demanda avec beaucoup d'instances d'être relevée de ses responsabilités de supérieure. On finit par accéder à ses vœux. Sœur Anne, qui avait aidé à fonder la Mission de l'Isle-d'Orléans, fut appelée à Montréal pour lui succéder. La nouvelle Supérieure était alors malade à Québec : mais on espérait qu'elle guérirait à son retour à Ville-Marie. Cependant, elle y était à peine arrivée qu'elle rendit le dernier soupir, le 2 septembre 1690. A la lumière du passé, cet événement apparut comme un signe très clair de la volonté de Dieu ; et on abandonna encore une fois l'idée d'élire une autre supérieure.

Mgr de Saint-Vallier étant venu faire une visite à la Congrégation ce même mois, elle lui exposa toutes ses épreuves et le supplia de vouloir bien accepter sa démission. L'évêque ne jugea pas à propos d'accéder à la requête, et Marguerite dut continuer à remplir ses fonctions, qui devenaient plus lourdes d'année en année. Sœur Tardy et ceux qui encourageaient son étrange hallucination allèrent raconter leur histoire en France. Mais on ne les laissa pas revenir. C'est ainsi que, par sa sagesse et sa fermeté, M. Tronson rendit la paix aux communautés troublées de Ville-Marie.

Revenons aux fondations de Québec pour esquisser leur histoire après le retour de Mère Bourgeoys à Montréal. Sœur Anne Hioux — celle-là même qui fut plus tard choisie pour succéder à Marguerite — avait été

appelée de l'Isle-d'Orléans à Québec, et Sœur Barbier fut envoyée pour la remplacer. C'est ainsi que les Sœurs de la Congrégation furent choisies par Dieu pour fonder l'hôpital, où tant de pauvres ont reçu un asile et des soins spirituels et temporels. Elles le dirigèrent jusqu'en 1692, date à laquelle l'évêque le confia aux Sœurs cloîtrées, appelées Hospitalières de Saint-Joseph.

En leur enlevant l'hôpital, il ne priva pas Québec de leurs services, mais il les utilisa d'une façon plus conforme à leur vocation.

Mgr de Saint-Vallier avait donné une maison à la Congrégation, en stipulant qu'elles pourraient la vendre, si elles le désiraient. Comme cette maison ne leur convenait pas, elles l'abandonnèrent pour s'installer dans une autre qu'elles venaient d'acheter. Mais celui qui la leur avait vendue prétendit avoir le droit de rentrer en possession. Mises hors de chez elles, elles ne trouvèrent rien de mieux qu'une misérable écurie. « Je me suis réjouie d'apprendre que vous alliez loger dans une étable, leur écrivait la Sœur Bourgeoys ; mais, en même temps, j'ai de la peine de savoir le mécontentement que les personnes que vous connaissez ont témoigné ; car j'ai un grand désir de demeurer unie avec tout le monde, à cause que Dieu nous commande d'aimer notre prochain. C'est ce qui m'a fait différer de faire ensaisiner le contrat en question. »

Cependant, les Sulpiciens achetèrent une maison pour les Sœurs plus près de la cathédrale, dans la haute ville, dans le quartier où les Ursulines avaient leur école. La charité de la Mère Bourgeoys s'alarma : elle craignit que le voisinage de ses filles pût contrarier les Ursulines. De plus elle sentait qu'il y avait beaucoup

de bien à faire parmi la population plus pauvre de la basse ville. Elle résolut d'aller en personne arranger toutes choses. Elle arriva à Québec le 8 mai 1692.

La maison donnée par l'évêque avait été vendue ; mais, avant que l'argent en eût été versé, le propriétaire de la maison de la haute ville exigeait qu'on le payât de suite. Exaspéré par leur délai, il fit un procès aux Sœurs, et déclara que jamais il ne leur pardonnerait ; ce que Marguerite ayant entendu, elle en fut très peinée. Elle disait plus tard à ses Sœurs : « Je veux à tout prix, non seulement conserver l'amour que je dois à mon prochain, mais encore conserver le prochain dans l'amour qu'il me doit. Enfin je ne sais plus que faire : je vais à la chapelle de la Sainte-Vierge des Jésuites, et je me jette à ses pieds, sans pouvoir lui faire d'autre prière que ces paroles : *Sainte Vierge, je n'en puis plus.* En sortant, je trouve à la porte une personne à qui je n'avais nullement pensé, qui me demande comment allait notre affaire. Je puis, ajoute-t-elle, vous prêter 1.000 livres..... Ainsi toute cette affaire fut terminée par le secours de la Sainte Vierge. »

Outre les Missions d'Orléans et de Québec, la Mère Bourgeoys en établit encore à Château-Richer, à Lachine et à Pointe-aux-Trembles. Les deux dernières sont, après Ville-Marie, les plus anciennes paroisses de l'île de Montréal (1). Il y avait deux Sœurs dans chacune de ces écoles. On ne saura jamais tout le bien qu'elles y firent.

(1) Faillon, vol. I, p. 341.

CHAPITRE XXI

Le calme revient. — Le fardeau est enlevé. — Élection de Sœur Barbier. — Changements a la mission de la Montagne. — La règle est approuvée. — Nouveaux efforts de Mgr de Saint-Vallier. — L'incendie de l'Hotel-Dieu. — L'hote divin du tabernacle — Touchante procession.

Lorsque les difficultés dont nous venons de parler furent aplanies et que le calme fut revenu, Marguerite demanda, pour la quatrième ou cinquième fois, à être déchargée du fardeau du supériorat. Elle avait alors soixante-treize ans. A la fin, l'évêque y consentit. Nous avons de sa propre bouche le récit de sa démission. « Monseigneur, à qui trois ans auparavant j'avais exposé mes raisons, dit-elle, me demanda quel sujet j'avais de me démettre de la supériorité. Je lui répondis que peut-être Dieu me donnerait quelque temps de vie et que je pourrais m'entretenir avec la nouvelle supérieure de tout ce que l'expérience m'avait fait connaître depuis plus de quarante ans ; et il approuva mes raisons. »

En conséquence, au mois de septembre 1693, l'humble fondatrice déposa un fardeau qui pesait trop sur ses épaules et s'inclina devant l'autorité de celle qu'elle avait elle-même guidée dans le chemin de la perfection. Les lignes qu'elle écrivit à cette occasion témoignent de son extraordinaire humilité. « Il n'est plus question de parler de moi que comme

d'une misérable qui, pour n'avoir pas été fidèle dans l'emploi qui m'avait été si amoureusement confié, mérite de très grands châtiments, qui s'augmenteront encore par la peine que mon relâchement vous a fait ressentir. Je vous en demande pardon et le secours de vos prières. Mettez-y le remède autant qu'il se pourra. Il faut changer promptement de supérieure. »

Il s'écoula plusieurs jours avant l'élection. Marguerite montra bien la règle de conduite à suivre par une supérieure, dans l'intervalle qui sépare sa démission de l'élection de celle qui doit lui succéder. Le choix de la Mère Bourgeoys tomba sur la Sœur Barbier. Sans vouloir forcer les votes, elle ne craignit pas de faire connaître son désir et d'user de son influence en faveur de l'apostolique religieuse. Quand Sœur Barbier fut élue, Marguerite nous dit que la maison fut remplie de joie, et elle-même était au comble du bonheur en voyant ses vœux accomplis. Les ombres s'évanouirent enfin de son âme, laissant la lumière divine l'irradier de ses douces et consolantes lueurs. Elle avait bu jusqu'à la lie le calice du Seigneur, elle avait approché de très près le cœur entouré d'épines ; et maintenant la consolation jaillissait à flots.

En 1694, divers changements eurent lieu à la Mission de la Montagne. On s'en souvient, elle était entourée de palissades. Un jour, grâce à l'imprudence d'un Iroquois en état d'ivresse, un incendie se déclara qui eut bientôt fait de dévorer non seulement les palissades et le fort, mais encore l'église du village. M. de Belmont fit bâtir à ses frais un fort de pierre dont il reste encore deux tours — souvenirs

de cette époque troublée — au milieu des arbres verts du jardin du Grand Séminaire. L'une de ces deux tours — qu'a noircies la patine du temps — était la maison des Sœurs, et l'autre leur école. Si ces vieux murs pouvaient parler, ils nous raconteraient plus d'une touchante histoire, ils nous décriraient des scènes déchirantes, ils nous rediraient les enseignements de celle dont ils rappelleront à jamais le nom et la mémoire, notre bien-aimée Marguerite Bourgeoys. Mais non ; ils se dressent tristes et silencieux avec leurs œils-de-bœuf bouchés par de la maçonnerie, tels les yeux d'un mort fermés aux spectacles d'ici-bas. Des générations d'enfants, aujourd'hui couchées dans la tombe ou ridées de vieillesse, ont jeté sur eux des regards curieux : mais ces pierres impassibles ne laissent transpirer aucun de leurs secrets.

A peu près à cette même époque, se termina la longue et pénible maladie de Gannensagouas. Elle mourut en prédestinée le jour de la fête de sainte Catherine, cette sage et douce vierge martyre invoquée avec tant de confiance dans la Congrégation de Notre-Dame par les maîtresses comme par leurs pupilles. Son corps fut inhumé d'abord dans l'église, mais, quelques années plus tard, on le transféra dans l'une de ces tours convertie en chapelle. On y lit encore l'inscription :

ICI REPOSENT
LES RESTES MORTELS
DE
MARIE-THÉRÈSE GANNENSAGOUAS
DE LA
CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

Après avoir exercé pendant treize ans l'office de maîtresse d'école à la Mission de la Montagne, elle mourut en réputation de grande vertu, âgée de vingt-huit ans, le 25 novembre 1695.

Il est grand temps de parler d'un des derniers et des plus importants travaux de Marguerite : ses efforts pour faire approuver sa règle. Vingt ans s'étaient écoulés depuis que la communauté de Marguerite avait été érigée par lettres patentes du roi ; depuis quarante ans déjà la Sœur Bourgeoys travaillait au Canada, et pourtant sa communauté n'avait encore qu'une règle temporaire. On la regardait d'un œil soupçonneux parce qu'elle n'était pas cloîtrée ; un genre de vie si nouveau paraissait suspect. Du reste, Mgr de Saint-Vallier, l'évêque de Québec, avait une idée arrêtée, un projet longtemps caressé : la fusion des Ursulines et des Sœurs de la Congrégation en une seule communauté. On donnait bien des raisons pour justifier cela : mais la Mère Bourgeoys avait réponse à toutes.

A la fin, Mgr de Saint-Vallier pensa obtenir gain de cause en la pressant d'adopter la vie cloîtrée et d'exiger de chaque novice une dot de 2.000 francs. C'eût été une transformation complète de la communauté. La Mère Bourgeoys, affaiblie par l'âge, sentait que sa

fin n'était pas éloignée. Abandonner ses filles dans cette situation douteuse aurait pu compromettre l'œuvre de toute sa vie. Sa communauté ne serait-elle pas absorbée dans celle des Ursulines, ou du moins ne perdrait-elle pas son esprit et sa destination ? Obsédée par cette crainte, elle écrivit à M. Tronson pour lui demander une règle. Il répondit en 1694 : « J'ai une estime si particulière de votre Congrégation, ma très chère Sœur, que je ferai volontiers tout ce qui pourra dépendre de moi pour la mettre dans l'état que vous désirez. Vous avez une très grande raison de vouloir lui donner des règles fixes. »

Mgr de Saint-Vallier fit encore un vigoureux effort pour obtenir ce qu'il avait tant à cœur. Il écrivit une règle dans laquelle il introduisit bon nombre de pratiques en usage chez les Ursulines, espérant ainsi amener par degrés les filles de Marguerite à s'assimiler parfaitement l'esprit des Ursulines. Cela fait, il se rendit à Montréal en mai 1694 avec la ferme résolution d'imposer ces règles aux Sœurs de la Congrégation. Elles éprouvèrent beaucoup de peine et de surprise à la perspective de se voir obligées à tant de pratiques nouvelles et presque incompatibles avec l'accomplissement de leurs devoirs d'état. Cependant elles demandèrent très respectueusement la permission de conférer entre elles sur l'opportunité qu'il y aurait à accepter les nouveaux règlements. Cette humble requête irrita le prélat, et il les menaça de les obliger à se soumettre sans délai. Leurs supplications, à la fin, le fléchirent, et il promit de consulter M. Tronson à ce sujet.

A son voyage en France, peu après, il en parla au Supérieur de Saint-Sulpice ; celui-ci consulta le Direc-

teur du Séminaire, puis il écrivit aux Sœurs de la Congrégation, leur demandant ce qui leur déplaisait le plus dans la règle proposée. Sœur Barbier, alors supérieure, la Mère Bourgeoys, les Sœurs Charly, Lemoyne et Gariepy, ses conseillères, écrivirent une lettre collective où elles exposaient leurs vues sur le sujet. Elles demandèrent, en particulier, à être exemptées de l'obligation d'exiger une dot; car elles désiraient recevoir non seulement les jeunes filles riches, mais encore toutes celles qui se sentaient appelées de Dieu à travailler dans la communauté. Comme nous l'avons vu déjà, elles demandèrent avec instance qu'on les laissât continuer leur travail de missionnaires à l'imitation des Apôtres du Christ. En outre, la Mère Bourgeoys écrivit elle-même à M. Tronson pour obtenir qu'on éliminât plusieurs points de la nouvelle règle qui lui semblaient en opposition avec l'esprit de son Institut. Cette lettre est datée du 30 octobre 1693.

Un événement important arriva au mois de février de cette même année. Pendant plus de trois ans, les Sœurs de la Congrégation avaient caressé le projet de bâtir une chapelle où elles auraient le privilège de garder le Saint-Sacrement. Jusqu'alors, elles n'avaient eu qu'un simple oratoire à côté de leurs chambres, et elles trouvaient cette habitation trop indigne du Seigneur de la terre et du ciel. En 1692, avec l'approbation de M. Dollier de Casson, Marguerite décida qu'on bâtirait une vraie chapelle. Jeanne Le Ber, dont nous relaterons bientôt la merveilleuse histoire, s'offrit à faire une partie des frais, tandis que son frère Pierre promit de fournir toute la pierre de taille.

On commença l'année suivante, 1693, et, en deux

ans, la chapelle fut terminée. Ce n'était pas assez vite au gré des Sœurs, impatientes d'avoir enfin le Saint-Sacrement sous leur toit. Vers la fin de février 1693, elles commencèrent une neuvaine, suppliant Notre-Seigneur de hâter le moment où il viendrait au milieu d'elles. Avant la fin de la neuvaine, leurs prières furent exaucées, mais d'une façon si tragique qu'elles regrettèrent presque d'avoir été prises au mot.

Pendant la nuit du 24 février, un incendie se déclara dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu. Le tocsin résonne, toute la ville est réveillée en sursaut. Les flammes menaçaient d'envahir Ville-Marie. M. Dollier de Casson arrive, suivi des prêtres de Saint-Sulpice et portant le Saint-Sacrement. Une supplication passionnée s'élève. Seigneur, sauvez-nous, ayez pitié de nous !

Le vent vira soudain, éloignant les flammes de la ville. A la vue de cette intervention de la divine bonté, un puissant cri d'action de grâces perça les airs. Mais il fallait au feu un aliment. L'instant d'après, l'hôpital était un brasier de flammes et de fumée. Un Récollet, le P. Denys, s'élança, intrépide, dans l'église en feu, prit le Saint-Sacrement et le porta chez un négociant nommé Arnaud. A l'aube, les Sœurs de la Congrégation reçurent chez elles l'Hôte divin qui ne devait plus les quitter. Comme dit la Sœur Morin, bien qu'elles fussent désolées de l'accident arrivé à leurs Sœurs, elles ne pouvaient s'empêcher de se réjouir en voyant leur prière si promptement exaucée. Peu après, un prêtre envoyé par M. Dollier de Casson emmena à la Congrégation les 30 religieuses de l'Hôtel-Dieu, où l'on s'empressa de leur donner toutes les marques de la charité la plus

sincère et la plus généreuse, de façon à leur faire sentir qu'elles étaient les bienvenues, et à les rendre heureuses autant qu'il se pouvait. Quant aux malades, au nombre de 36, on les reçut au Séminaire, jusqu'à ce qu'on ait pu leur préparer un logement à la Congrégation.

Trois jours plus tard, une touchante procession se rendait à Bon-Secours. Complètement dépourvues des biens de la terre, les Sœurs de l'Hôtel-Dieu allaient implorer la protection de la Sainte Vierge, et les Sœurs de la Congrégation les accompagnaient pour les aider à plaider leur cause. Lentement, silencieuses et priantes, les Sœurs Hospitalières, chacune ayant à son côté une Sœur de la Congrégation, traversèrent les rues de Ville-Marie et vinrent s'agenouiller aux pieds de la Sainte Vierge.

Pendant neuf mois, les deux communautés habitèrent sous un même toit, unies par des liens d'amitié que de longues années n'ont pas rompus, chacune vaquant à ses occupations, et toutes s'efforçant par des moyens divers d'atteindre à la même fin. Elles se montrèrent ainsi toujours fidèles à l'engagement dont nous reproduisons le texte :

« Union spirituelle avec les religieuses de l'Hôtel-Dieu avant leur départ de la Congrégation pour retourner à l'hôpital.

« Dans l'intention où nous sommes de garder les commandements que Dieu par sa miséricorde nous a donnés dès la création du monde, dont le premier est celui-ci : *Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces,* nous supplions la divine et infinie Majesté d'augmenter notre amour et nous lui protestons que nous n'avons et n'aurons jamais

d'âme, de corps, de mémoire, de volonté, que pour les employer à faire sa volonté sainte pour le temps et pour l'éternité. Le second commandement est celui-ci : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même ;* et ensuite Dieu nous a dit par son Apôtre : *Qu'il faut nous aimer les uns les autres comme étant les membres d'un même corps.*

« Pour accomplir donc ce second commandement, nous Sœurs de l'Hôpital et de la Congrégation étant, par une providence spéciale, toutes ensemble dans la même maison, nous voulons bien faire alliance spirituelle, afin d'attirer par là la bénédiction de Dieu sur les emplois de nos instituts, que Dieu par sa miséricorde nous a confiés pour le soulagement des malades et l'instruction des filles.

Nous confiant donc en la divine bonté, nous voulons toutes n'être qu'*un cœur et qu'une âme*, nous faisant participantes du peu de bien que Dieu voudra bien faire par nous ; et nous espérons, par cette même grâce, éloigner de nous tout ce qui pourrait tant soit peu refroidir cette union ; nous supportant dans les peines que nous pourrions ressentir, et dans les sujets que nous pourrions avoir de ne point persévérer dans cette union. Nous implorons le secours de la Très Sainte Vierge, afin qu'elle soit notre protectrice et qu'elle nous obtienne la grâce d'y être fidèles jusqu'à la mort. Ainsi soit-il. »

Mlle Leber.

Jeanne Mance.

CHAPITRE XXII

Jeanne Le Ber. — Premières années. — Perte est gain. — Une nouvelle Catherine de Sienne. — Recluse. — Jeanne et la Congrégation. — Travail. prière. Danger évité. — Jeanne Leber et Marguerite Bourgeoys. — Dernier soupir.

Une vie de Marguerite Bourgeoys serait par trop incomplète sans une esquisse de celle à qui elle prodigua tant de soins spirituels et dont elle reçut une si généreuse assistance. Rarement, une ville a possédé à la fois tant et de si saintes âmes que celles qui fleurissent dans la pure atmosphère de Ville-Marie, vers la fin du XVII[e] siècle. Nous avons salué déjà plusieurs de ces nobles figures, la Mère Bourgeoys, le brave de Maisonneuve, la charitable Jeanne Mance, le vaillant Dollard, les fervents convertis de la Mission de la Montagne — mais il y a encore une autre vie dont la sainteté s'impose à notre admiration.

Le 4 janvier 1662, il naquit une enfant à Jacques Le Ber, un des plus riches négociants en même temps qu'un des plus fervents chrétiens de Ville-Marie. Outre le bonheur d'avoir des parents si chrétiens, l'enfant eut encore le privilège d'être portée aux fonts baptismaux par de Maisonneuve et Jeanne Mance. Elle y reçut le nom de Jeanne, qui était non seulement celui de sa marraine, mais encore celui de sa mère Jeanne Lemoyne.

Tout ce que peut faire une mère pour développer

dans son enfant l'innocence et la sainteté, Mme Le Ber le fit, et ses efforts ne furent pas vains. Dès le premier éveil de sa raison, la petite fille s'orienta vers Dieu. Tous les jours, on la menait voir les Sœurs de l'Hôtel-Dieu, et elle les étonnait par les questions qu'elle faisait sur la vie de Notre-Seigneur, et en particulier sur les mystères de la sainte Enfance. Comme les autres petites filles de Ville-Marie, elle alla à l'école chez la Mère Bourgeoys et y conçut un profond attachement pour la Congrégation de Notre-Dame. Jeanne avait huit ans quand Marguerite Bourgeoys alla en France chercher des lettres patentes. Pendant deux ans, la colonie resta privée de sa présence ; c'est alors que Mme Le Ber résolut de se séparer de sa fille pour la mettre chez les Ursulines de Québec.

Jeanne montra une très grande soumission à ses maîtresses, une parfaite charité pour ses compagnes, une abnégation continuelle, et une horreur de la vanité et de l'ostentation qui allait presque à l'excès. Avec ses dehors aimables, ses manières engageantes, son esprit vif, son habileté aux travaux d'aiguille, elle était humble et modeste, cherchant à cacher aux autres tout ce qui pouvait lui attirer des éloges et n'aimant rien tant que d'être seule avec Dieu. Elle avait une dévotion spéciale à Notre-Dame et aimait à le montrer de toutes façons, sentant bien, disait-elle, que ce devait être la dévotion spéciale de tous les habitants de Ville-Marie, le fief de la Sainte Vierge. Après la Mère de Dieu, elle aimait et invoquait les saints Anges, en particulier saint Michel et son ange gardien, à qui elle avait recours dans toutes ses difficultés.

En 1677, son éducation terminée, elle retourna

chez son père à Ville-Marie, pour y continuer sa vie de couvent avec toutes ses habitudes de prière et de régularité. Elle se levait de bonne heure, allait à la première messe, et ne manquait jamais de faire sa méditation, sa lecture spirituelle et sa visite au Saint-Sacrement. Le temps qu'elle ne consacrait pas à la prière, elle l'employait au travail. Par déférence pour les désirs de ses parents, il lui fallait porter des costumes riches et élégants. Loin de s'y complaire, elle ne les revêtait jamais sans dissimuler sous ces étoffes soyeuses de durs instruments de pénitence. Sévère pour elle-même, elle n'avait que de l'amabilité pour les autres, et sa douce gravité n'excluait pas à l'occasion l'entrain et la gaieté. Ses meilleures amies étaient les Sœurs de l'Hôtel-Dieu et celles de la Congrégation, qu'elle voyait fréquemment. Le simple nom de *Congrégation de Notre-Dame* l'attirait comme un aimant, et la vie d'abnégation de ces religieuses la remplissait d'admiration.

L'une d'elles surtout, une âme que paraient l'ardeur et le charme de la jeunesse, l'attirait d'un attrait suave et irrésistible, mystérieuse sympathie déposée par le Créateur dans les âmes sœurs, et qui les unit si intimement que la mort elle-même, loin de briser les liens qui les enchaînaient, assure une durée éternelle à une amitié d'un moment. Marie Charly fut pour Jeanne Le Ber cette âme sœur, cette amie intime. Elles aimaient à parler ensemble de Dieu et du Ciel, et elles trouvaient dans leur mutuelle affection un motif nouveau et puissant d'aimer et de servir leur divin Maître. Une telle amitié est parfois trop douce pour cette terre. Ce fut un moment décisif dans la vie de Jeanne de la voir se briser.

Épuisée avant le temps par les labeurs, les austérités, les brûlantes aspirations, la jeune religieuse fut frappée d'une maladie qui ne pardonne pas. L'obéissance, la patience, la douceur, une joie angélique, embellirent et transfigurèrent ses derniers moments. Au fond de son cœur brisé mais soumis, Jeanne résolut secrètement de se consacrer pour jamais à cet époux, dont l'accueil amoureux irradiait le visage mourant de sa sœur bien-aimée.

A peine les restes mortels de la religieuse avaient-ils été déposés dans l'humble tombeau, que Jeanne fit vœu de chasteté. On ne lui permit de le faire que pour cinq ans. Du consentement de ses parents, elle embrassa une vie si extraordinaire, qu'il nous faut une foi robuste dans les mystères de la grâce non seulement pour admirer, mais même pour ne pas condamner son apparente rigueur. Avec la permission de son confesseur, elle macérait son corps avec de cruelles disciplines, elle portait un cilice, se levait à quatre heures et demie du matin, passait ses journées dans la prière, le travail, la méditation, ne quittant sa chambre que pour aller à la sainte messe ou visiter le Saint-Sacrement. A minuit, elle se levait et passait une heure en prière.

Deux ans après la réclusion de Jeanne, M^me^ Le Ber tomba malade et mourut le 8 novembre 1682. Pendant tout le temps de la maladie de sa mère, Jeanne ne quitta pas sa cellule. Ne l'accusons pas trop vite de dureté ou d'indifférence, Dieu seul connaît les luttes dont son cœur fut agité et les tortures qui la déchirèrent, car, nous l'avons vu, elle avait une nature aimante.

Lorsque sa mère fut morte, Jeanne entra silencieu-

sement dans la chambre de deuil, s'agenouilla près du cadavre, saisit sa main froide et glacée et la couvrit de baisers et de larmes, puis, toujours silencieuse, elle retourna à sa cellule et répandit ses prières devant le Seigneur, seul témoin de sa secrète angoisse.

Dix ans se passèrent, et elle ne se montra qu'une seule fois. Son frère Jean, un vaillant soldat blessé à la bataille de la Prairie de la Madeleine, venait d'être ramené, pour y mourir, à la maison paternelle. Quand il fut mort, Marguerite Bourgeoys et Sœur Barbier vinrent, comme c'était leur habitude, consoler la famille et faire l'ensevelissement. En cette seule occasion, Jeanne quitta sa cellule, leur donna sans mot dire ce dont elles avaient besoin pour leur œuvre de charité, s'agenouilla pour prier près de la dépouille mortelle de son frère, puis s'en retourna à sa solitude sans proférer une parole, ni trahir par un signe la douleur de son âme.

C'est peu de temps après cet événement que les Sœurs de la Congrégation bâtirent une chapelle. Jeanne Le Ber promit de donner tout l'argent nécessaire, si on consentait à la recevoir dans l'ordre et à lui donner une cellule derrière l'autel. Sa proposition fut reçue avec joie. Jeanne désirait que cette chapelle fût autant que possible une reproduction de la sainte maison de Nazareth. Son appartement derrière l'autel devait mesurer dix ou douze pieds de profondeur et avoir trois étages. Le premier servirait de sacristie, les deux autres seraient affectés à son usage. Une mince cloison seule séparait la chambre du Saint-Sacrement, et son lit était au niveau du tabernacle.

Le 5 août eut lieu la cérémonie de la réclusion. Elle avait été précédée par un acte entre Jeanne et la Con-

grégation ; cet acte, passé devant Maître Bosset, existe encore aux archives du Protonotaire de Montréal. Il est signé par Sœur Barbier et plusieurs autres Sœurs ainsi que par M. Dollier de Casson.

Le 5 août, fête de Notre-Dame des Neiges, tombait un vendredi en cette année 1695. Après les vêpres solennelles, le clergé de la paroisse se rendit en procession à la maison de M. Le Ber, où Jeanne était absorbée en prière. Elle était vêtue d'une robe de laine gris clair, retenue à la taille par une ceinture noire. Jeanne se mit à la suite du clergé, accompagnée de son père et de plusieurs parents ; elle disait un adieu éternel à la maison de son enfance, et brisait les derniers liens — les plus chers — qui l'attachaient à la terre. C'était une scène déchirante. Par les rues noires de monde le cortège défilait : la recluse en son habit de pénitence, les yeux baissés, l'air calme, la démarche ferme ; le pauvre père, blanchi et courbé par les ans et le chagrin, nouvel Abraham, conduisant la victime au sacrifice. Mais à peine fut-on arrivé à l'église que Jacques Le Ber, n'y tenant plus, courut cacher sa douleur en sa maison désormais solitaire.

M. Dollier de Casson bénit la cellule, puis il fit à Jeanne, agenouillée devant lui, une exhortation où il l'engageait à persévérer comme Madeleine dans sa grotte. Il la conduisit alors jusqu'au seuil, et elle passa, tranquille, dans sa nouvelle demeure, fermant et verrouillant la porte derrière elle, ce pendant que le chœur chantait les Litanies de la Sainte Vierge.

Le lendemain matin, fête de la Transfiguration, M. Dollier de Casson offrit le saint Sacrifice pour la première fois dans la chapelle de la Congrégation.

Dans l'assistance se trouvait M. Le Ber, fort dans sa résignation héroïque.

Alors commença une vie cachée qui fut un perpétuel hommage à Jésus-Eucharistie. Les journées de Jeanne étaient consacrées, comme jadis, à divers exercices de piété qu'elle accomplissait tous en temps marqué. Elle consacrait à l'oraison de trois à cinq heures par jour, et recevait la sainte communion quatre fois par semaine ; elle se levait à quatre heures depuis Pâques jusqu'à la Toussaint ; à quatre heures et demie le reste de l'année.

Dans l'intervalle de ses exercices de piété, elle travaillait pour elle-même et pour les pauvres, ou bien brodait des ornements somptueux, dont plusieurs sont conservés encore à l'église de Notre-Dame et à la maison-mère de la Congrégation. Les Sœurs avaient la permission de venir lui demander conseil dans leurs difficultés spirituelles, et elle leur répondait toujours avec une sagesse et une douceur qui ne se démentaient jamais. La plus terrible épreuve de cette existence qui ressemblait plus à la mort qu'à la vie fut une complète privation de consolations spirituelles qui dura 20 ans : et 20 ans durant, ce fut l'âme enténébrée et le cœur désolé qu'elle observa chaque article de sa règle.

Elle était déjà depuis plusieurs années dans ce pénible état, lorsque M. Le Ber tomba gravement malade. Fidèle à sa réclusion, elle ne se rendit qu'en esprit au chevet de son père mourant, en esprit seulement elle lui dit l'adieu suprême. Elle pria pour lui avec ferveur, et elle obtint pour elle-même ainsi le courage de faire ce sacrifice, le dernier et le plus grand de tous.

Toutes les nuits, comme jadis, elle se levait pour veiller devant Notre-Seigneur ; et tandis que les Sœurs dormaient, elle entrait à la chapelle et se prosternait

sur les degrés de l'autel en une séraphique prière. Elle faisait toutes ses actions en union avec la Sainte Vierge, tâchait d'entrer complètement dans ses intentions et de s'assimiler ses dispositions.

En 1711, les Anglais menacèrent d'envahir le Canada. Une nombreuse armée marcha sur Ville-Marie, tandis qu'une flotte puissante faisait voile pour Québec. La panique s'empara de Montréal. Anne Baroy, une cousine de Jeanne Le Ber qui la servait lui apprit la mauvaise nouvelle et lui décrivit la terreur des habitants. La récluse écouta, réfléchit un moment, puis d'un ton de conviction : « Ne craignez rien, Notre-Dame protégera le pays. »

Elle lui donna alors une image de la Sainte Vierge, sur laquelle elle avait écrit la prière suivante, qu'on récite encore chaque jour dans toutes les chapelles de la Congrégation de l'Amérique du Nord.

« Reine des Anges, notre souveraine et très bonne Mère, vos filles de la Congrégation confient à vous seule leurs maisons et leurs possessions. Nous mettons en vous toute notre confiance, espérant de votre bonté que vous ne souffrirez pas que vos ennemis touchent au partage de celles qui sont sous votre protection. Ainsi soit-il. »

Puis, Sœur Le Ber pria sa cousine de clouer cette prière à la porte de la grange. Nombre de gens vinrent en demander une copie : car ils avaient une confiance illimitée en l'intercession de Jeanne.

Le baron de Longueuil, gouverneur de Montréal à l'époque, se disposait à surprendre les Anglais dans une embuscade à Chambly. Il mettait sa confiance dans la protection de la Sainte Vierge, et comme gage assuré de victoire, il prit l'étendard qui portait d'un

côté l'image de Notre-Dame et de l'autre une prière écrite par Sœur Le Ber.

Jeanne confectionna l'étendard de ses propres mains. D'un côté, elle y mit une image de l'Immaculée-Conception peinte par son frère ; de l'autre, l'inscription suivante : « Nos ennemis mettent toute leur confiance dans leurs armes ; mais nous mettons la nôtre au nom de la Reine des Anges, que nous invoquons. Elle est terrible comme une armée rangée en bataille ; sous sa protection nous espérons vaincre nos ennemis. »

M. de Belmont bénit publiquement la bannière et la remit solennellement entre les mains du vaillant baron.

Anne Baroy avait dit à Sœur Le Ber en lui apprenant la nouvelle : « Si les Anglais ont un vent favorable, leur flotte arrivera tel jour devant Québec, et c'en sera fait de la colonie. » La recluse garda quelque temps le silence, puis elle répondit : « Non, ma Sœur, la Très « Sainte Vierge aura soin de ce pays ; elle est la gar- « dienne de Ville-Marie, nous ne devons rien crain- « dre. »

La suite justifia cette prédiction, et dans la façon dont l'ennemi fut défait, on put voir à l'évidence une réponse à la prière, en particulier à la prière de cette victime d'intercession pour la colonie qui était notre recluse. Soudain s'éleva un vent du sud très violent, comme les bateaux approchaient de Québec, et sept des plus gros furent écrasés sur les rochers près de l'île aux Œufs. Les défenseurs de la ville n'eurent rien à faire. Le Ciel prit leur cause en main, les tonnerres et les éclairs firent rage au-dessus des ondes noires au fond desquelles vaisseaux et soldats anglais avaient trouvé leur fin. « Et la puissance des Gentils que le fer

n'avait pu dompter avait fondu comme la neige sous le regard du Seigneur. »

L'armée de terre qui marchait sur Montréal prit la fuite, en déroute, en apprenant la terrible catastrophe que racontèrent les deux seuls marins échappés au désastre ; car l'amiral Walker, qui n'avait pas assez de courage pour supporter cette humiliation fit sauter ce qui restait de sa flotte jadis si puissante.

Ces détails d'histoire générale nous ont fait perdre de vue notre sujet plus spécial : les relations de la Sœur Le Ber avec la Congrégation de Notre-Dame. Elle avait pour la Mère Bourgeoys une profonde admiration et ne se lassait jamais d'exalter ses vertus. Toutes les fois que les Sœurs venaient la consulter, elle leur montrait l'exemple de leur fondatrice comme le modèle le plus parfait de fidélité à ce que demande la vocation d'une vraie Sœur de la Congrégation. L'opinion que la Mère Bourgeoys se faisait de Jeanne, nous pouvons la recueillir dans ses écrits :

« Je vois, écrivait la Sœur Bourgeoys, que du jour où M^lle^ Le Ber est entrée dans cette communauté en qualité de solitaire..., les trois états de filles que Notre-Seigneur a laissés après sa résurrection pour en être servi et pour servir l'Église... sont réunis dans cette maison. La recluse, M^lle^ Le Ber, est dans l'état de sainte Madeleine, retenue dans sa grotte et appelée à la vie contemplative, comme saint Jean-Baptiste dans le désert. Les Hospitalières, depuis le jour de leur incendie, sont dans cette maison, c'est l'état de sainte Marthe. Enfin, les Sœurs de la Congrégation, sans clôture extérieure, sont dans l'état de la Sainte Vierge, notre sainte mère, notre souveraine et supérieure, qui embrasse tous les états de l'Église. Cette divine mère reçoit

pourtant ces trois états de filles dans sa maison, pour nous (montrer) faire connaître la grande union que nous devons avoir avec toutes les personnes qui s'emploient au service de Dieu, sous sa sainte protection (1). »

En témoignage de son affection pour la Congrégation de Notre-Dame, Sœur Le Ber ne se contentait pas d'offrir pour elle toutes ses prières et toutes ses mortifications ; elle donna aussi de larges sommes d'argent pour l'éducation des enfants pauvres. A sa mort elle légua toute sa fortune à la Congrégation. Une portion considérable devait en être consacrée spécialement à fonder l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement dans la chapelle de la Congrégation. De la sorte Jésus au tabernacle ne serait jamais seul ; il y aurait toujours une Sœur à ses pieds pour représenter la communauté.

Une nuit, en 1744, pendant qu'elle faisait sa veille quotidienne devant l'autel, Jeanne Le Ber contracta un gros rhume qui dégénéra en pleurésie. Pour la première fois, depuis sa réclusion, on mit sur son pauvre lit un matelas et des draps. Faible et souffrante, mais sans proférer une plainte, sans exprimer un désir, elle demeurait étendue, heureuse et fervente, attendant la mort. Avec le souci continuel de procurer des adorations au Dieu du tabernacle, l'aimant qui, comme elle disait, l'avait attirée à sa cellule et l'y avait gardée, chaque jour elle envoyait une Sœur prendre sa place devant Lui. Elle expira le 3 octobre dans la joie du Seigneur, l'allégresse du ciel se reflétant sur son visage.

(1) Faillon : *Vie de la Sœur Bourgeoys,* III[e] partie, chapitre II, page 397.

CHAPITRE XXIII

Encore la règle. — Mgr de Saint-Vallier finit par céder. — Première profession. — Sœur du Saint-Sacrement. — Élections. — *Nunc dimittis*. — Dernier acte d'humilité. — Cachée en Dieu avec le Christ.

On s'en souvient, la Mère Bourgeoys avait écrit à M. Tronson, au sujet de sa règle. Voici la réponse qu'elle en reçut en 1696 :

« Ma bonne Sœur, j'ai vu, par vos deux lettres de l'année dernière, la conduite de la divine Providence sur vous, et la grâce que Notre-Seigneur vous a faite de vouloir se servir de vous pour établir les filles de la Congrégation à Montréal. C'est un institut que nous ne saurions qu'estimer beaucoup, puisqu'il ne peut être que d'une très grande édification et très utile à la gloire de Dieu. Nous en connaissons les fruits, et nous savons les bénédictions que Dieu y donne, par les choses qu'on nous en mande tous les ans. Ainsi nous serons ravis de profiter de toutes les occasions qui se présenteront pour y augmenter la ferveur et y conserver toujours le même esprit.

« J'ai embrassé avec joie celle que vous me donnez de parler à Mgr de Québec sur les constitutions qu'il vous a données. Je lui ai exposé vos difficultés, qui me paraissent raisonnables, et je crois qu'il y fera attention. Au moins, il convient déjà qu'il n'a point voulu vous faire religieuses, ni vous obliger à faire des vœux solennels, car ce serait changer entièrement votre ins-

titut ; et il ne tiendra pas à moi que vous n'ayez satisfaction sur tout le reste. »

Mgr de Saint-Vallier finit par céder. Il revisa la règle qu'il avait d'abord écrite, et l'arrangea suivant les vues et les désirs de la fondatrice, au moins sur les points essentiels. Et, bien qu'il y eût encore quelques articles qui n'étaient pas tout à fait l'idéal, la règle cependant fut solennellement acceptée et signée par toute la communauté, le 24 juin 1698. Voici les termes de l'acceptation : « Nous acceptons, avec toute sorte de respect et de soumission, les règlements qui nous ont été donnés par Monseigneur l'illustrissime et révérendissime évêque de Québec ; et après les avoir lus et examinés plusieurs fois, nous les avons jugés très propres pour le bien de notre communauté, et sommes dans la résolution de les pratiquer avec toute l'exactitude possible. En foi de quoi nous avons signé, à Montréal, le 24 juin 1698. »

Cet acte porte les signatures de Sœur Barbier, supérieure ; Sœur Saint-Ange, assistante ; Marguerite Lemoyne, maîtresse des novices ; Marguerite Bourgeoys, et vingt-cinq autres membres de la communauté.

Le lendemain, les Sœurs prononcèrent leurs vœux, d'après les nouveaux règlements. Mgr de Saint-Vallier, accompagné par M. Dollier de Casson et M. Glandelet, vicaires généraux, par MM. de Valens, Geoffrey, Mériel, Priat et Villemola, prêtres de Saint-Sulpice, assistèrent à cette cérémonie touchante. Ce jour-là — il y a plus de deux cents ans — eut lieu la première et la plus solennelle de cette longue chaîne de professions religieuses célébrées à la Congrégation de Notre-Dame. Celles qui entendirent, ce jour-là, les exhortations de Mgr de Saint-Vallier, et firent leurs vœux en sa pré-

sence, étaient les prémices de cette innombrable multitude de filles de Marguerite Bourgeoys qui, depuis, ont prononcé les mêmes vœux, porté le même costume, et continué la même noble tâche. Les bourgeons du printemps viennent remplacer les feuilles jaunies d'automne ; la vieillesse et la mort peuvent moissonner dans la Congrégation : toujours de nouvelles Sœurs viennent prendre la place de celles qui disparaissent ; et l'œuvre continue de s'accomplir, telle que l'avait rêvée et esquissée la Mère Bourgeoys, après avoir tant prié et travaillé pour qu'elle réussît. Seuls, les anges du Très-Haut, penchés sur l'autel du sacrifice en une muette adoration, ou prosternés devant chacun de ces tabernacles vivants du Seigneur, ont pu comprendre tout le sens et toute la portée de cette première profession.

A la suite d'un éloquent discours, les religieuses, au nombre de vingt-cinq, vinrent s'agenouiller à la table de communion, et, chacune à son tour, tandis que l'évêque tenait élevée l'hostie consacrée, prononça les paroles qui les sacrait épouses du Christ. A chacune fut imposé le nom qu'elle devait porter désormais. Marguerite, par dévotion pour la sainte Eucharistie, choisit le nom de Sœur du Saint-Sacrement ; et Sœur Barbier devint la Sœur de l'Assomption.

La règle demandait qu'outre les vœux simples, on fît des vœux perpétuels quelque temps après la profession. Mgr de Saint-Vallier décréta donc que huit jours après la première cérémonie on en célébrerait une autre semblable. Durant cet intervalle, comme les Apôtres qui attendaient la venue du Saint-Esprit dans la prière et le recueillement, les Sœurs firent une retraite solennelle, pendant laquelle elles élurent les

dignitaires qui devaient diriger la communauté pendant six ans. Sœur Marguerite Lemoyne, maintenant Sœur du Saint-Esprit, fut nommée supérieure ; la Sœur de l'Assomption, assistante ; Sœur Catherine Charly, plus tard Catherine du Saint-Sacrement, maîtresse des novices ; pour les autres offices, il n'y eut point de changement.

Le 1er juillet, les Sœurs entrèrent encore à la chapelle, en chantant le *Lætatus sum,* dont les accents éveillaient, dans leur âme, une vive allégresse, car elles étaient déjà sur les parvis de la sainte Sion.

L'évêque prêcha, célébra le saint Sacrifice et reçut les vœux des religieuses, cette fois pour la vie.

Comme le vieillard Siméon, Marguerite Bourgeoys pouvait chanter maintenant son *Nunc dimittis;* l'œuvre que Dieu lui avait donnée à accomplir était enfin achevée; elle avait doté l'Église d'un nouvel ordre religieux ; elle avait préparé une nombreuse armée d'ouvrières vaillantes, pour travailler à la moisson du Seigneur. Les épreuves, les luttes intérieures et les pénibles incertitudes de sa jeunesse, les labeurs, les souffrances et les privations de son âge mûr, la désolation spirituelle de ses dernières années, combien tout cela paraissait peu de chose auprès de la joie immense qui inondait son âme, lorsque, prosternée devant le tabernacle, elle put dire son *Consummatum est!* Vraiment, pouvait-elle dire : « Ma tâche est achevée, ma mission accomplie. Béni soit votre saint nom, qui m'a soutenue et guidée depuis ma jeunesse jusqu'au déclin de ma vie. »

Lorsqu'elle se leva, après une longue action de grâces, ce fut pour s'humilier plus parfaitement devant tout le monde. En présence de la communauté assem-

blée, elle se jeta aux pieds de l'évêque et le supplia de lui accorder la faveur de passer le reste de sa vie dans la sainte obéissance, et d'être à jamais exclue de toute charge dans la communauté. Profondément touché, Mgr de Saint-Vallier fit droit à cette humble requête à une condition : c'est que, aussi longtemps qu'elle vivrait, elle aurait toujours une voix active dans les élections de la communauté.

Pendant le séjour de Mgr de Saint-Vallier à Montréal, la Congrégation demanda et obtint plusieurs privilèges spirituels : par exemple, la permission d'avoir chaque année, le jour de la Visitation, une messe solennelle, avec exposition du Saint-Sacrement toute la journée ; la bénédiction du Saint-Sacrement aux sept fêtes principales de la Sainte Vierge.

L'évêque s'empressa d'accorder les mêmes privilèges aux Sœurs de la Congrégation des autres Missions. Il emporta, à Québec, copie de ces divers actes, signés par les Sœurs de Ville-Marie. Le 4 août, les Sœurs d'Orléans, de Château-Richer et de Québec furent convoquées et acceptèrent la nouvelle règle. Le lendemain, elles prononcèrent leurs vœux dans la chapelle du Séminaire.

La Mère Bourgeoys nous dit que pendant quatre ans, probablement jusqu'en 1697, elle vécut presque constamment à l'infirmerie. L'âge, la souffrance, le travail, avaient tellement affaibli sa constitution, que ses filles essayaient de lui épargner toute fatigue et tout souci. Avec la Sœur Crolo, qui ne pouvait plus suivre les exercices ordinaires de la Communauté, elle passait ses jours dans la solitude, la prière, les travaux d'aiguille. « J'y couchais et j'y mangeais pour tenir compagnie à ma Sœur Crolo... et c'était fort rarement que j'allais à

l'église, car la sainte messe se disait alors dans la maison. Je ne sortais pas, ni ne parlais à aucune de mes Sœurs ; tout cela, comme on disait, à cause de mon grand âge. »

L'époque des œuvres héroïques et des actions brillantes était passée ; après avoir excité tant d'admiration par son énergie et ses talents, Sœur Bourgeoys allait donner maintenant un exemple non moins admirable des vertus cachées d'une vie privée. En dehors des dispenses que lui imposaient ses supérieures, elle suivait la règle dans ses plus menus détails, avec une admirable fidélité. Elle rapportait à Dieu toutes ses pensées, toutes ses affections, tous ses désirs ; chaque jour, elle donnait les plus beaux exemples d'humilité sincère et de charité pleine d'abnégation. Tout ce qu'elle avait fait pour Dieu, elle le comptait pour moins que rien ; et elle se considérait comme la plus indigne de toute la communauté. Elle était toujours heureuse d'aider les autres, et les travaux les plus humiliants étaient ceux qu'elle préférait à tous.

Ainsi s'écoulaient les années de celle qui, après avoir conçu la première idée de la Congrégation de Notre-Dame, lui avait donné l'être et la vie, l'avait arrachée à toutes les difficultés, pour l'amener à cette plénitude de force et d'activité, et maintenant vivait dans son sein, comme la plus humble et la plus obéissante de tous ses membres.

CHAPITRE XXIV

Dernier travail. — Testament spirituel. — Esprit évangélique de Marguerite. — La Sainte Vierge est son idéal. — Les enseignements de Marguerite et ses exemples. — Prière d'une Mère.

Fidèle à l'action d'En-haut, Marguerite Bourgeoys avait achevé son œuvre, et en retournant à son maître elle laissait ses filles après elle pour continuer cette œuvre à travers les siècles. Mais elle crut qu'elle avait un autre devoir à accomplir. A mesure qu'elle approchait de Dieu davantage, il lui paraissait de plus en plus digne d'amour, et toute la dévotion de son cœur lui paraissait indigne de Lui. La plus légère infidélité à la grâce était à ses yeux une sérieuse transgression. Elle ne se relâchait jamais, elle, dans ses propres austérités ; mais à mesure que sa communauté se développait, quelques modifications parurent nécessaires à introduire. Elles furent d'ailleurs imposées par l'autorité légitime : car il est peu de constitutions qui soient capables de supporter le double fardeau d'un travail constant et d'une grande austérité. Pourtant, encore que chaque modification fût raisonnable et nécessaire, chacune donnait à la Mère Bourgeoys un nouveau sujet de peine et d'inquiétude.

« Depuis longtemps, nous dit-elle, il me semblait que Notre-Seigneur demandait quelque chose de cette communauté ; mais la nuit du 3 au 4 juillet 1697, je me suis sentie pressée par une très forte pensée qui

me vint à l'esprit, et il me semblait qu'on me faisait connaître qu'il fallait que je fusse le Jonas de la Congrégation, pour avertir cette maison de ses manquements, au risque d'être jetée dans la mer. Me sentant donc extraordinairement pressée, je m'offris de tout mon cœur pour faire la volonté de Dieu, et j'en fus louée. Je me contentais alors de me proposer de demander avis sur ce que je devais faire ; mais la nuit du 5 au 6 octobre cette pensée me revint aussi violemment que la première fois. Alors je me déterminai à faire ce que je pourrais pour correspondre fidèlement par la suite. Je m'en ouvris à M. Caille, notre supérieur, et à M. de Valens, et ils me dirent de parler de ces choses à notre supérieure... Quelques jours après, j'ai été fort pressée par la crainte d'être infidèle, et je me suis résolue, de l'avis de ces Messieurs, de marquer par écrit ce qui me semble nécessaire. Je me suis donc servie de ma plume, dans l'espérance qu'en faisant mon possible, la miséricorde de Dieu me délivrerait du châtiment que mon peu de fidélité méritait, après avoir tant de fois réitéré la promesse d'embrasser la volonté de Dieu, au moindre signe que j'en pourrais connaître. »

Puis vient en un style clair, fort et simple, le récit des grâces reçues pendant son enfance, de sa vocation, et de ses épreuves, de son arrivée en Canada, de ses travaux, de ses différents voyages en France avec leurs résultats. Ainsi, à l'âge de 78 ans, avec le seul dessein de rendre gloire à Dieu, elle écrivit l'histoire de sa propre vie avec ses merveilles de fidèle correspondance à la grâce. Quelle tâche pour une personne si âgée et si exténuée de travail et de pénitences ! Le travail matériel que cela représente suffirait, à lui seul, à

exciter notre étonnement ; mais à plus forte raison la force et la lucidité d'esprit nécessaires pour s'appliquer à une tâche pareille et la mener à bien.

Elle ne voulait pas écrire seulement le récit reconnaissant des dons de Dieu ; mais encore une sorte de testament spirituel pour la conduite de ses Sœurs et pour celle des âmes qui leur seraient confiées. Marguerite avait reçu des privilèges extraordinaires afin qu'elle pût conduire les âmes à la sainteté. Et maintenant elle allait présenter le pur idéal de cette sainteté et les règles au moyen desquelles on pourrait l'atteindre. De sorte que son corps une fois refroidi dans la mort, et son âme envolée vers le trône de Dieu, l'esprit de sa sainteté survivrait dans les âmes qui viendraient puiser largement aux sources de sagesse qu'étaient ses écrits. Quel était son esprit, nous pouvons le voir clairement dans ces maximes, reproduction fidèle de sa vie. Purement et simplement, l'esprit de l'Évangile de Jésus-Christ, l'esprit d'humilité, d'obéissance, de mortification, de charité, de zèle pour les âmes. Écrits en un langage clair et franc, frappés au coin du bon sens et empreints de la plus tendre dévotion à la Sainte Vierge, ses *Mémoires* demeurent le trésor toujours consulté des membres de la communauté. Ainsi ses enseignements se perpétuent d'année en année, moulent et guident celles qui se plaisent à l'appeler, avec un amour plein de respect, leur fondatrice et leur Mère.

Ces maximes de la vénérable Mère Bourgeoys, aussi remplies de sagesse et de prudence que de tendresse et de piété, mériteraient d'être citées entièrement : il est difficile de choisir dans ce trésor ce qui donne la meilleure idée de l'ensemble.

L'âme de sa communauté, sa vertu distinctive et caractéristique devait être la charité, comme elle avait été depuis l'enfance le principe qui avait guidé toute sa vie. Dans la pratique de cette forme de charité la plus haute, qui est le zèle pour les âmes, la Sainte Vierge devait lui servir toujours d'idéal; et en union avec elle devaient être accomplies toutes les actions et toutes les intentions surnaturalisées. Elle insiste sur la nécessité d'unir la pureté d'intention à la promptitude de l'obéissance extérieure à la règle. Elle parle en ces termes de sa vertu favorite :

« La charité de la Sainte Vierge, dit-elle, est comme une eau cristalline, qui prend sa source dans les fontaines éternelles, qui désaltère tout le monde, qui ne tarit jamais, et qui, par un reflux perpétuel, retourne continuellement à sa source. C'est donc par Marie que nous devons aller à Dieu, comme c'est par elle que le Père éternel nous a donné son propre Fils. Or, nous allons à Marie, en observant, autant que notre faiblesse peut le permettre, le grand précepte de la charité, comme elle l'a observé elle-même.

« Conçue sans péché, et dans la justice primitive du premier homme ; mais, plus fidèle que lui, elle a commencé à aimer son Dieu dès le commencement de son être, et elle s'est portée vers lui par un acte du plus parfait amour, en esprit et en vérité.

« Il faut donc que, pour imiter la Très Sainte Vierge, nous accomplissions avant toute chose, autant qu'il est en nous, ce double commandement de la charité de Dieu et du prochain. Il faut qu'il occupe la première place : qu'il soit le commencement, le progrès et la fin de nos actions. Il faut que nous l'observions en tout, fidèlement, et avec joie ; nous appliquant à le faire

bien comprendre et observer dans la communauté et dans les classes. Il faut que, semblables aux Juifs dans l'Ancien Testament, mais dans un sens bien plus spirituel qu'eux, nous le portions écrit sur notre front, dans nos mains, sur nos habits, dans nos maisons, et qu'on le lise jusque sur le seuil de nos portes ; étant bien certaines que, si la fidélité à cette loi conduit à la vie, son inobservance conduit essentiellement à la perdition (1). »

Nous ne résistons pas au plaisir de citer d'elle une comparaison aussi belle qu'expressive : « Pour arriver à cet amour d'union, il faut que nous purgions nos âmes par une parfaite contrition, et nos corps par la pénitence. La lampe de l'église fait bien comprendre cette union. L'huile étant bien purifiée et le coton bien préparé, le feu tire l'huile jusqu'à la dernière goutte. Notre âme est représentée par l'huile, notre corps par le coton, duquel il reste ensuite un peu de cendre, marque de la résurrection qui doit arriver à la fin du monde, et le Saint-Esprit est figuré par le feu. Si l'huile est sale, elle ne peut éclairer ; si la mèche n'était pas propre, le feu n'aurait pas le moyen de tirer cette huile ; de même le feu du Saint-Esprit ne trouvant pas nos âmes bien préparées, ni nos corps purifiés, ne trouve point lieu de les embraser de son divin amour, et ne fait pas cet amour d'union avec Dieu dont je parle (2). »

Elle ne fait pas un éloge moins enthousiaste de la vertu d'humilité. A ses yeux, c'était une faute de murmurer quand on recevait un reproche injustement, de

(1) *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1818, p. 235.
(2) Faillon : *Op. cit.*, II, 68.

craindre une insulte ou de se dérober à une tâche humiliante. Elle répète souvent :

« Il est bon, pour nous entretenir dans l'humilité, de réfléchir souvent sur les grandeurs et les abaissements de la Très Sainte Vierge. Elle était, par ses privilèges et par ses vertus, infiniment élevée au-dessus de toutes les autres créatures ; et bien loin de se préférer à aucune, elle se regarda toujours comme la dernière de toutes.

« Nous sommes donc bien aveugles et bien coupables, lorsque nous osons nous préférer à qui que ce soit, ou nous enorgueillir de nos petits talents, soit d'esprit ou de science, soit de force ou d'adresse ; soit en quelque chose que ce puisse être. Car souvent ce n'est que notre amour-propre qui nous trompe ; et nous ne sommes rien moins que ce que nous pensons être ; mais eussions-nous reçu en effet, de Dieu, quelques talents supérieurs, ce n'est jamais que de lui que nous les avons reçus, et nous n'en sommes que plus obligées à lui en faire hommage, et à nous humilier davantage, et de notre orgueil, et du peu de profit que nous tirons de ses bienfaits, demeurant bien persuadées que souvent ceux qui paraissent les moins avantagés au dehors sont intérieurement les plus agréables à Dieu ; et que souvent aussi, pour nous châtier de notre élévation et nous punir de notre amour-propre, il nous retranche tout à fait les avantages dont nous prétendions nourrir notre vanité (1). »

La mortification est une des vertus sur lesquelles elle insiste davantage. Après avoir parlé des modifications inévitables qui s'introduisirent graduellement dans les

(1) MONTGOLFIER : *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1818, p. 225.

observances primitives de l'ordre, elle poursuit : « On me dit à moi-même que je dois conserver ma santé, être bien couchée, bien nourrie, me mettre en état d'éviter les maladies et les infirmités ; et, en même temps, j'entends une voix plus ancienne et plus forte, tant dans la lecture des livres approuvés et dans les paroles et les instructions de Notre-Seigneur que dans ma propre expérience, qui me dit : Pourquoi je me défierais de la Providence de Dieu, qui m'a si heureusement conduite depuis plus de cinquante ans ? Car ç'a été par son inspiration que j'ai commencé, non une vie austère dans les déserts, mais une petite vie simple et proportionnée à ma condition de pauvre fille. »

La sagesse de Dieu se manifesta bien dans les épreuves de sa servante. Tandis que la Mère Bourgeoys acceptait, pour les autres, un changement de vie réellement nécessaire, sa vie, à elle, devait demeurer jusqu'à la fin un parfait modèle de ferveur et de mortification, une prédication silencieuse sur la nécessité de l'abnégation et du détachement des choses de la terre. Sa lumière devait briller claire et ferme aux yeux de ses filles, et les guider sûrement dans le Chemin de la Croix. Et ce qui, pour elle, était une grande douleur, devint, pour les autres, un précieux avantage, puisque la Mère Bourgeoys fut amenée à épancher son âme dans des écrits sans lesquels nous n'aurions jamais eu ce splendide message de divine charité.

Elle prend successivement toutes les vertus et tous les devoirs de la vie religieuse, les expose dans toute leur beauté, donne, pour les pratiquer, des règles très claires, sans jamais perdre de vue un seul moment la vie et l'exemple de la Sainte Vierge. C'est à l'influence de la Mère Bourgeoys qu'il faut attribuer, non seule-

ment les œuvres admirables qu'accomplissent ses filles pour la sanctification des familles chrétiennes, au sein des cités populeuses, comme au fond des campagnes perdues ; mais encore la dévotion à la Sainte Vierge, si vivace et si profonde dans tout le Canada. Elle transmit à ses filles cette dévotion dans sa plénitude, ainsi que le talent exceptionnel, pour préparer les enfants à recevoir les sacrements, qu'on veut bien reconnaître aux Sœurs de la Congrégation. Ce double héritage leur demeura toujours très cher. En signe de la suzeraineté de Marie sur la Congrégation, de ses droits absolus sur elle, Marguerite voulut que tout ce qui lui appartenait, maisons, portes, mobilier, tout portât le chiffre de Notre-Dame.

Les critiques qu'on lui adressait, pour n'avoir pas donné à ses filles la protection d'un cloître, ne firent que lui fournir une occasion de rendre hommage à la puissance de la protection de Marie. « Il est vrai que le cloître est la conservation de notre sexe ; mais pouvons-nous avoir une plus grande protectrice que cette auguste Vierge, à qui le Père éternel a confié la très sainte humanité de son Verbe ? »

Une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue en parlant des conseils et des maximes de la Mère Bourgeoys, c'est que, en dépit de la perfection de la forme et de l'expression, nous n'avons pas là simplement les productions d'un esprit bien doué, mais la transcription de ses propres vertus. Ce qu'elle recommande aux autres avec tant d'insistance, elle le pratiquait d'abord avec une admirable perfection. L'humilité, la charité, la mortification, le zèle, la dévotion à la Sainte Vierge, et toutes les autres vertus dont elle parle brillèrent d'abord dans son âme de leur plus vif éclat. Il suffit,

pour le démontrer, de renvoyer aux chapitres qui précèdent.

Avant de terminer celui-ci, donnons-nous la joie de transcrire la prière de Marguerite pour celles à qui elle adressait ses suprêmes exhortations : « Très Sainte Vierge, ô ma bonne Mère, ne permettez pas que notre ennemi puisse dire qu'il a fait une brèche en votre petite compagnie. Souffrez que je vous fasse la prière, que le prophète Moïse faisait à Dieu pour la conservation du peuple hébreu : *Seigneur, ne le perdez point, car cela donnerait occasion de dire que vous l'avez amené en ce désert afin de le perdre* (*Deut.*, IX, 26, 28).

« Ne pourrait-on pas dire (quoique sans raison), que vous avez manqué de me secourir ? Je confesse que je n'ai pas fait en toute ma vie, non seulement dix actions, mais une seule avec toute la perfection que je devais. Mais si vous priez pour une de vos servantes et pour cette petite troupe à laquelle je suis liée pour votre service, je suis sûre que vous serez exaucée. Faites en faveur de vos petites filles ce que vous avez fait pour tant de misérables. Je demande pour elles que toutes soient du nombre des élus. »

Puis, s'adressant au Père éternel, elle demande la même grâce pour sa communauté et tous ses bienfaiteurs, et conclut en ces termes : « Je crois que ma demande est juste ; si je ne suis pas exaucée, c'est que je n'ai pas les qualités que je dois avoir. Mais je vous les demande par l'amour que vous avez porté aux hommes, en donnant votre Fils unique pour nous racheter, et par la grâce de votre Saint-Esprit, que je vous demande avec humilité.

« O Sainte Vierge, je joins mes faibles prières à

l'amour avec lequel vous obtenez si parfaitement vos demandes. Mon saint Ange, joignez-vous à moi, afin que nous puissions un jour louer, tous ensemble, l'auteur de nos êtres dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il (1). »

(1) Faillon : *Vie de la Sœur Bourgeoys*, II, 77-79.

CHAPITRE XXV

La récompense approche. — Suprême sacrifice. — En maladie comme en santé. — Derniers conseils. — L'heure approche. — Dieu vient chercher son épouse. — Un rayon de gloire.

Marguerite avait dépassé cette limite assignée par nos saints Livres à la vie de l'homme, après laquelle il n'y a plus que misère et souffrance. A mesure qu'elle sentait son heure approcher, son désir de voir Dieu et de le posséder devenait chaque jour plus ardent. En 1699, elle fut attaquée d'une maladie sérieuse, qui semblait, sans aucun doute possible, annoncer la dissolution prochaine.

Quand les Sœurs virent partir leur bien-aimée fondatrice, leurs cœurs se brisèrent de chagrin. Jamais elles n'avaient tant apprécié ce trésor. Leur fallait-il donc perdre pour toujours celle qui avait veillé sur elles avec un soin si jaloux, une affection inlassable, celle dont les exemples de sainteté avaient été leur plus puissant soutien dans les sentiers de la perfection, et dont la voix enfin savait si bien conseiller, réconforter, enflammer ? Sous l'étreinte de leur douleur, elles eurent recours à la prière, comme à l'unique moyen de détourner pareille calamité.

Bientôt, en effet, un mieux considérable se fit sentir. La Mère Bourgeoys se reprenait à la vie, quoique ses Sœurs eussent bien la conviction que cela ne pouvait durer. Voyant ses forces revenir, Marguerite reprocha

doucement à ses filles de retarder, par une affection mal comprise, l'heure après laquelle elle soupirait tant. Leurs tendres soins, leurs ferventes prières l'avaient effectivement ramenée des portes du tombeau. Pendant une autre année, elle continua d'être leur modèle et leur soutien.

Le 31 décembre, on sentait peser sur la communauté ce sentiment pénible, qui oppresse une maison où plane la mort, prête à se choisir une victime. Sœur Catherine Charly, maîtresse de novices accomplie, allait entrer dans l'éternité. Sa douloureuse maladie était allée sans cesse en empirant, et pendant les heures sombres de la nuit, une crise soudaine et violente avertit les Sœurs qui la veillaient que la fin était proche. Laissant une des leurs seulement près de la malade, elles courent éperdues dans la maison silencieuse avertir la Communauté, inviter les Sœurs à prier pour la mourante, et à venir contempler le spectacle solennel et consolant d'une mort précieuse devant le Seigneur.

On alla aussi chez la Mère Bourgeoys, lui communiquer la nouvelle de la fin prochaine. Marguerite poussa un long et profond soupir. Puis, joignant ses mains émaciées, d'un geste suppliant, elle les éleva vers ses yeux presque éteints, mais toujours si beaux, et elle fit cette prière : « Ah ! mon Dieu, que ne me prenez-vous, moi qui suis inutile à tout dans cette maison, plutôt que cette pauvre Sœur, qui peut encore y rendre de grands services ! » Prière sublime ! L'amour de Dieu qui la consumait, l'amour de sa communauté à qui elle aurait voulu conserver un sujet si utile, l'amour de sa Sœur souffrante, qu'elle aurait tant voulu voir recouvrer la force et la santé, tout cela donnait une ferveur

intense aux supplications de cette humble fondatrice, qui considérait sa vie comme beaucoup moins importante que celle de la dernière de ses Sœurs.

La victime s'était offerte, le sacrifice fut accepté. Rien ne pouvait couronner plus dignement une vie toute d'abnégation, comme celle de Marguerite, que ce sacrifice le plus sublime qu'il soit donné de faire. « Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » (Saint JEAN, XIII, 15.) A ce moment précis, la Sœur Charly devint plus calme, ses forces revinrent graduellement, et au bout de quelques heures elle était hors de danger.

Dès le lendemain, la Mère Bourgeoys était en proie à une fièvre brûlante et à des douleurs intolérables. Pendant douze longs jours, elle montra d'une façon frappante comment la maladie peut devenir un instrument de grâce et de sainteté. Pour les âmes faibles la maladie est une terrible épreuve où la vigilance et la mortification se relâchent ou disparaissent, où les fautes abondent et les grâces diminuent ; mais aux forts elle permet d'entasser des trésors de mérite.

Ce fut le cas de Marguerite. Le courage qui l'avait soutenue en des moments très pénibles ne l'abandonna pas dans cette occasion. Soumise à la volonté de Dieu et de ses supérieures, elle endura avec une douce patience des tortures qui lui arrachaient parfois des cris de douleur involontaires, et elle acceptait sans protester les remèdes les plus pénibles prescrits pour sa santé. Jamais un murmure, jamais une plainte ; pas un mouvement d'impatience ou d'humeur ne venait troubler la sérénité de son expression. Quand la souffrance était à son paroxysme, comme Job elle bénissait le nom du Seigneur, et lorsqu'elle se sentait trop fai-

ble pour chanter ses louanges, elle priait ses Sœurs de le faire pour elle. Les murs de l'infirmerie résonnaient des hymnes de joie et d'action de grâces : on se serait dit aux parvis du ciel. Plus agréables encore aux oreilles de Dieu devaient être les battements de ce cœur fidèle qui regardait comme un privilège de souffrir pour Lui jusqu'à la fin.

L'infirmière remarqua que, non contente des souffrances de sa maladie, la Mère Bourgeoys essayait d'y ajouter des mortifications volontaires, demeurant longtemps dans une position pénible, et se refusant le plus petit soulagement. Elle lui en fit doucement des reproches, et la mourante cessa immédiatement, joyeuse d'échanger une pénitence corporelle pour une autre plus difficile et plus méritoire : le renoncement à sa volonté.

Au milieu de ses souffrances, et encore que son cœur vécût plus au ciel que sur terre, Marguerite ne cessait pas de se montrer Mère aimante et dévouée. Quand les Sœurs, accablées de chagrin, se réunissaient autour d'elle, elle oubliait sa douleur et consacrait le peu qu'il lui restait de force à leur prodiguer des conseils, et des encouragements. Elle leur recommandait surtout de ne jamais abandonner la Congrégation de Notre-Dame de la Victoire, fondée aux premiers jours de la communauté, alors que leur demeure n'était qu'une étable. Son œil perspicace mesurait tout le bien que pouvait faire cette fondation, et elle désirait en assurer la continuation. Par suite de circonstances spéciales, la Congrégation, à son grand regret, a dû abandonner la dévotion de cette ancienne et importante confrérie. Elle n'avait pas oublié avec quelle rapidité le nombre des élèves s'était accru ; et elle se

rendait très bien compte que les bâtiments actuels n'étaient pas suffisants; elle conseillait à ses filles, avec sa clairvoyance habituelle, de saisir la première occasion qui se présenterait d'agrandir les classes, le pensionnat aussi bien que les locaux réservés aux religieuses.

Lorsqu'elle se mettait à parler de choses spirituelles, une divine lumière brillait dans ses yeux, une force nouvelle animait sa voix. Fidélité au devoir, à la charité, à la pénitence, à la prière; fidélité à la règle, le nerf de la vie religieuse, sauvegarde des vertus, chemin de la perfection le plus court et le plus sûr : tel était le sujet de ses exhortations les plus pressantes et les plus inspirées. Ses paroles brûlantes parties du fond de son cœur allaient enflammer les âmes de celles qui l'écoutaient. Et quand sa voix s'éteignait, rien que la vue de ses souffrances si patiemment endurées et de son inaltérable union avec Dieu suffisait à leur enseigner ces leçons avec une égale efficacité.

Le jour vint pour la Mère Bourgeoys de recevoir les rites solennels par lesquels la sainte Église prépare tous ses enfants, depuis le Souverain Pontife jusqu'à l'humble mendiant, les saints comme les criminels, au redoutable passage de l'éternité. Le cœur brisé, les Sœurs étaient agenouillées autour de son lit comme des enfants auprès d'une mère mourante.

Les larmes coulaient abondantes, tandis qu'elles mêlaient leurs prières à celles du prêtre, et que l'huile sainte touchait les sens purs et mortifiés de la sainte religieuse, effaçant les restes des taches légères que l'humaine fragilité y avait pu laisser, au cours d'une vie même aussi sainte que la sienne. Avec quelle joie

céleste elle vit, pour la dernière fois, le Dieu du ciel qui venait à elle sous les voiles eucharistiques, et reçut dans son cœur Celui qui allait bientôt la juger et la récompenser!

Le 12 janvier 1700, douzième jour aussi de la maladie de Marguerite, devait être le jour où la Congrégation de Notre-Dame allait faire la plus grande perte. Dès le matin, la respiration plus pénible et les gouttes de sueur qui perlaient au front indiquaient que l'agonie avait déjà commencé. Comme celle de Notre-Seigneur, elle dura trois heures. Alors une paix suave tomba sur elle comme un rayon de la lumière d'En-haut ; un léger tremblement agita ses membres, ses lèvres pâlies s'ouvrirent doucement, laissant passer un long et doux soupir, et avec ce soupir son âme quitta sa demeure terrestre pour s'en retourner à son Créateur.

Nombreux étaient les talents qui lui avaient été confiés ; elle n'en avait enfoui aucun. Elle les rapportait à son Dieu non seulement purs et intacts, mais développés, multipliés par une héroïque fidélité à la grâce et une générosité absolue dans le sacrifice.

La mort n'eut pas plus tôt arrêté les battements de ce cœur si aimant, que le visage de Marguerite fut transfiguré. Les traces de ses austérités et de ses maladies, les rides creusées par les années et les soucis, les altérations causées par les souffrances physiques — tout cela disparut d'un coup, comme quand un artiste efface d'un tableau qu'il achève un détail qui lui déplaît. Une admirable sérénité, un éclat divin, émanaient de ce visage mort, et les Sœurs — désormais orphelines — essuyèrent leurs larmes et se réjouirent à la

pensée de la gloire dont elles entrevoyaient un pâle reflet. Elles avaient perdu une mère sage et aimante : elles avaient maintenant une puissante avocate, une protectrice dévouée, qui pourrait, avec plus d'efficacité que jamais, plaider pour elles devant le trône de Dieu.

C'est alors que Sœur Charly, maintenant forte et bien portante, supplia qu'on lui permît de prendre le nom de sa bienfaitrice, et de s'appeler désormais sœur Catherine du Saint-Sacrement; le fait seul de porter le nom de Mère Bourgeoys devant lui être un puissant motif de témoigner à Dieu sa reconnaissance pour sa générosité.

CHAPITRE XXVI

La gratitude d'un peuple. — Dernier tribut. — Gloire divine et humaine. — L'institut de Marguerite Bourgeoys. — Dernier regard. — Héroine et apotre. — Prière de ses enfants.

La toilette funèbre achevée, la dépouille mortelle de Marguerite fut placée dans l'église de la Congrégation. La nouvelle de sa mort se répandit vite dans toute la ville et les environs. Profonde et sincère fut la tristesse qui envahit tous les cœurs, car il y en avait fort peu qui n'eussent pas éprouvé d'une façon ou d'une autre quelque avantage de la présence de la Mère Bourgeoys. Son influence, son enseignement, les travaux de ses filles inspirés et guidés par elle, la seule vue de ses vertus admirables, tout cela lui constituait autant de titres à l'amour, à l'admiration, à la reconnaissance de ses semblables.

Cette dette fut vite reconnue. Des foules s'empressaient à l'église, pour voir encore une fois son visage, prier près de son cercueil, ou peut-être faire toucher à ses mains ou à ses habits chapelets, médailles, qui seraient ensuite autant de reliques précieuses. Il s'effectua même plusieurs guérisons — miraculeuses il semble — dont nous regrettons de ne pouvoir donner ici le récit (1).

Tandis que les foules passaient dans la petite église

(1) Voir *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1818, p. 169.

à la lueur des cierges, emportant le souvenir de ce beau visage de marbre, si radieux de paix, on faisait les préparatifs pour les funérailles. On fut un moment dans l'incertitude, pour savoir qui posséderait les restes de la Mère Bourgeoys : le Séminaire ou la Congrégation. Il fut décidé cependant que son corps serait inhumé dans l'église de la paroisse, et que son cœur demeurerait avec celles qu'il avait si tendrement aimées. Ce serait pour les Sœurs une prédication silencieuse de perfection et de fidélité.

Les funérailles eurent lieu dans l'église paroissiale le 13 janvier. On n'y avait encore jamais célébré de solennité si magnifique, l'église était absolument comble, toutes les classes de la société étaient représentées. Riches et pauvres, depuis le plus humble sauvage chrétien jusqu'au gouverneur général du Canada, — c'était alors M. le chevalier de Callières, — tous voulurent offrir un dernier tribut de respect et d'amour. Un des prêtres qui assistaient à la cérémonie, écrivit le jour même à un ami : « Il n'y a jamais eu tant de prêtres ni tant de religieux dans l'église de Montréal qu'il en est venu ce matin aux obsèques de la Sœur Bourgeoys, le concours du peuple a été extraordinaire ; et si les saints se canonisaient comme autrefois, on dirait demain la messe de sainte Marguerite du Canada (1). »

M. Dollier de Casson, vicaire général du diocèse et supérieur du Séminaire, qui avait connu intimement la Mère Bourgeoys et l'avait toujours honorée profondément, prononça l'oraison funèbre. Le vénérable prêtre, courbé sous le poids des ans et des labeurs apostoliques, redit avec une éloquence qui partait du

(1) Ransonet : *Vie de la Sœur Bourgeoys*, p. 83.

cœur les vertus extraordinaires de Marguerite et exhorta les filles de la Congrégation de Notre-Dame à garder bien vivant son esprit dans leur vie personnelle comme dans leurs communautés.

Quand se furent éteints les derniers accents de cette incomparable liturgie des morts, on porta le vénérable corps à l'entrée d'une chapelle appelée communément *Chapelle de la Sainte Vierge*, où les Sœurs avaient leur caveau. Les derniers rites furent accomplis par M. René de Breslay, prêtre de Saint-Sulpice, petit-neveu de Mgr René de Breslay, qui était évêque de Troyes l'année du baptême de Marguerite, en 1620.

M. Dollier de Casson fit graver l'épitaphe suivante sur une plaque de cuivre clouée au cercueil :

« Cy Gist vénérable Sœur Marguerite Bourgeoys, institutrice, fondatrice et première supérieure des Filles de la Congrégation de Notre-Dame, établies en l'île de Montréal, pour l'instruction des filles, tant dans la ville qu'à la campagne, décédée le douzième janvier 1700. Priez Dieu pour le repos de son âme. »

Trente jours après la mort de Marguerite, il y eut une autre cérémonie solennelle, cette fois dans l'église de la Congrégation. Le cœur de la Mère Bourgeoys, embaumé et placé dans une cassette de plomb, était devenu depuis le jour de sa mort un objet de vénération pour les Sœurs et pour les fidèles. On allait maintenant lui assigner une place définitive. A la messe de *Requiem* très solennelle, M. de Belmont prononça un éloquent panégyrique (1) devant un grand concours de peuple. A l'issue de la messe, la cassette en forme

(1) On peut lire ce beau discours dans Faillon : *Vie de la Mère Bourgeoys*, vol. II, p. 88.

de cœur, qui était exposée dans la nef sous un voile blanc, fut portée solennellement par M. de Belmont à une niche préparée tout exprès. Après avoir encensé et bénit la niche, il y plaça la cassette, en ferma l'ouverture par une plaque de plomb, en attendant qu'on en mît une autre de cuivre avec l'inscription suivante :

Le cœur que couvre cette pierre,
Ennemi de la chair, détaché de la terre,
N'eut point d'autre trésor qu'un essaim précieux
De vierges que son zèle assembla dans ces lieux.

Après le départ du clergé, on suspendit le portrait de la Mère Bourgeoys au-dessus de la niche.

Cette état de choses dura jusqu'au 11 avril 1768. Cette nuit-là, l'église et le couvent devinrent la proie des flammes ; et on put craindre que la précieuse relique ne fût perdue à jamais. Cependant, le lendemain, alors que tout était éteint, on aperçut des flammes dans l'intérieur de la niche et du sang semblait couler le long des parois. Les Sœurs, tout étonnées, firent part de cette merveille aux Messieurs du Séminaire ; et M. Favard, l'aumônier du couvent, vint en personne voir si la relation des Sœurs était exacte et recueillit les cendres humides de sang dans une cassette d'argent qu'on conserve encore aujourd'hui.

A la mort de Marguerite Bourgeoys, la France et le Canada s'unirent pour chanter ses louanges. On en trouve d'éloquents témoignages, dans les écrits contemporains, surtout dans les lettres écrites à la Congrégation, en particulier de Mgr de Laval, Mgr de Saint-Vallier, M. Demaizerets, supérieur du Séminaire de Québec, le P. Bouvard, supérieur des Jésuites, et plu-

sieurs autres. Tous expriment leur respect et leur admiration pour cette âme qui réalisa si parfaitement le type de la femme forte, dont nos saints Livres nous tracent le portrait. Dieu lui-même glorifia sa servante par de nombreuses faveurs spirituelles et temporelles obtenues grâce à l'intercession de la Mère Bourgeoys. Des neuvaines en son honneur ont obtenu quantité de grâces extraordinaires, car elle est honorée et invoquée dans toute l'Amérique du Nord par ses filles et les jeunes personnes élevées dans leurs maisons.

Quelques guérisons remarquables ayant eu lieu à la suite d'une simple application d'un peu de poussière de la tombe de la Mère Bourgeoys, la confiance en son intercession se généralisa de plus en plus. Aussi ce fut une grande joie quand, le 7 décembre 1878, un décret de la Sacrée Congrégation des Rites déclara vénérable la Mère Marguerite Bourgeoys. Le glorieux pontificat de Léon XIII ne faisait que débuter. C'est l'espoir tendrement caressé des filles et des dévots de la Mère Bourgeoys, de tous les Canadiens et de tous les catholiques, que son successeur daignera bientôt exalter le nom, la vie et l'œuvre de notre héroïne, en lui accordant les honneurs de la béatification et de la canonisation. Avec quelle joie et quelle confiance ils aimeraient à répéter l'invocation : « Sainte Marguerite du Canada ! »

La Congrégation de Notre-Dame, grâce à la protection de Marie, sa reine, et à celle de la sainte fondatrice, s'est répandue et a prospéré d'une façon remarquable. Les épreuves ne lui ont pas manqué qui ont révélé sa force et augmenté ses mérites. Maintes fois l'incendie s'est acharné sur ses maisons. En 1683, 1768, et 1893, la maison-mère a été la proie des flam-

mes, et quelques-uns de ses plus précieux trésors historiques ont été à jamais détruits. Le XX^e^ siècle, à son aurore, trouve l'Institut de la vénérable Mère Bourgeoys plein de vie, de force et d'activité. Ses Constitutions ont reçu du Saint-Siège une approbation définitive. Il compte aujourd'hui 127 établissements répandus dans 21 diocèses ; 1.400 Sœurs et 32.000 élèves.

Pas à pas nous avons suivi Marguerite Bourgeoys depuis Troyes jusqu'à Ville-Marie et même jusqu'à la consommation de son œuvre. Elle n'est plus pour nous une étrangère ; nous la connaissons, nous l'aimons ; nous avons vécu quelque temps dans l'intimité de ses pensées et de ses affections. Il faut maintenant prendre congé d'elle ; mais ces quelques heures de contact intime avec cette âme ne pourront manquer d'exercer sur nous une influence qui nous élève et nous stimule.

« Héroïne », avons-nous appelé souvent Marguerite Bourgeoys, et véritable héroïne elle s'est montrée en plus d'une occasion. Pourtant, si nous pénétrons plus avant dans son âme, le nom d'apôtre semble mieux approprié. La vénérable générosité apostolique ne consiste pas seulement à dépenser pour les autres son temps, ses sollicitudes, sa santé, tout cela n'est que l'extérieur. Elle consiste à donner ce qui est la meilleure part de soi-même, et qui est immortel : son esprit et son cœur. Marguerite fut prodigue de tout ce qu'elle avait, mais surtout des richesses de sa rare intelligence et de son cœur ardent, et elle devint ainsi pour des siècles la maîtresse, l'éducatrice et la bienfaitrice de son pays d'adoption. Vraiment femme dans toute l'acception du mot, elle fut sincère, loyale et

bonne : aimant Dieu de tout son cœur, elle aima les pauvres, les faibles, les ignorants, d'un amour tendre et dévoué, en Dieu et pour Dieu.

PRIÈRE

O Jésus, ami des âmes et source de toute sainteté, nous vous prions de glorifier votre servante, Marguerite Bourgeoys, afin qu'ayant le bonheur de l'entendre proclamer bienheureuse par votre vicaire sur terre, les cœurs de ses filles puissent offrir au Ciel un juste tribut de gratitude ; et qu'ainsi leurs espérances réalisées, elles puissent répéter le cantique de louange que chanta jadis votre sainte Mère : « Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a jeté les regards sur l'humble condition de sa servante et qu'il a fait en elle de grandes choses. » Ainsi soit-il.

La Chapelle-Montligeon (Orne). — Imp. de Montligeon. — 650-4-10